

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Episodes et récits
du premier Empire**

Dimitri Sorokine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

DIMITRI SOROKINE

ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE

Par
Dimitri Sorokine

Illustrations
de Pierre Noël

Éditions : NATHAN

*À mes deux cousins, Vitaliy Sorokine et Georges Murtez,
en souvenir des temps où nous jouâmes ensemble aux
petits soldats de plomb, refaisant maintes fois les batailles
de l'époque napoléonienne.*

D. S.

AVANT-PROPOS

Des siècles sont passés sans laisser une trace, engloutis par la nuit des temps. De longues périodes ont traversé notre histoire en nous laissant à peine un souvenir ou deux ! En revanche, certaines époques ont gravé dans la mémoire des hommes de nombreux souvenirs. Or, parmi ces époques mémorables, quelques-unes furent de véritables bouleversements, des sortes de volcans historiques au milieu d'une plaine calme et monotone... Volcans qui crachèrent à la face du monde des faits nouveaux, des événements extraordinaires, secouant tous les environs, recouvrant de leur lave ardente de lointains et paisibles parages.

Sans l'ombre d'un doute, on peut affirmer que l'époque napoléonienne, celle du Premier Empire, fut un de ces volcans historiques qui fit trembler le monde et laissa des traces impérissables.

Au centre de cette époque, unique dans son genre, il y a un homme étonnant : Napoléon Bonaparte. Haï par les uns, adoré par les autres, cet homme sans mesure commune n'a laissé personne indifférent. On en parle encore avec passion, lui trouvant de nouveaux mérites ou de nouveaux défauts. Beaucoup, pour ne pas exagérer dans la louange ou le blâme, parlent de son destin, comme s'il n'était pour rien dans ce qu'il a fait de bien ou dans ce qu'il a fait de mal !

Qu'on le veuille ou non, Napoléon et toute son époque furent exceptionnels. La France est remplie de souvenirs qui évoquent avec nostalgie pour les uns, avec un respect involontaire pour les autres, l'épopée du Premier Empire. Il suffit de monter sur la Tour Eiffel et de regarder Paris !... Eh bien, montons sur cette tour et jetons un regard circulaire autour de nous. Que voyons-nous ?

Un bel Arc de Triomphe s'élève au milieu d'une place circulaire, de l'autre côté de la Seine. Il porte inscrit le nom des généraux de Napoléon et des grandes victoires de l'Empire. De superbes décorations ornent le monument. Elles évoquent cette époque de gloire.

Douze avenues rayonnent en partant de la place. Elles s'appellent Iéna, Friedland, Wagram... des victoires de Napoléon ; avenue de la Grande Armée... cette armée qui lui permit de remporter ses victoires. Et tout autour, les petites rues portent des noms qui rappellent soit des traités de

paix conclus par l'Empereur, comme Tilsitt, Presbourg... ou des hommes qui l'ont servi, comme Lauriston, Daru, Bassano...

Tournons nos regards plus à droite. Quel est ce dôme magnifique qui se dresse fièrement sur les bords de la Seine ? – C'est le dôme des Invalides. C'est là que reposent les cendres de l'Empereur, c'est là que se trouvent son tombeau et ceux des membres de sa famille. De nombreux visiteurs se pressent chaque jour à l'entrée, prouvant par leur présence que l'époque napoléonienne passionne encore beaucoup de monde en France comme à l'étranger. À côté, le musée de l'Armée possède une énorme salle Napoléon dont les vitrines sont remplies de souvenirs du Premier Empire.

Ces souvenirs se sont, d'ailleurs, incrustés dans toute la ville. Regardons de l'autre côté de la Seine. Quelle est cette belle colonne recouverte de bas-reliefs qui s'élève en spirale au centre d'une place ? – C'est la colonne Vendôme. Elle fut faite avec le bronze de 1 200 canons pris à l'ennemi à la bataille d'Austerlitz. La statue qui la surmonte est celle de Napoléon I^{er}.

Autour de la colonne, des rues dont les noms évoquent les batailles de Bonaparte : Castiglione, Rivoli, Aboukir... Plus à droite, le Louvre s'étend majestueusement le long du fleuve. Les gens qui visitent chaque jour ce musée incomparable rencontrent dans beaucoup de salles des souvenirs du Premier Empire : de grands tableaux peints par des artistes célèbres et des objets ayant appartenu à l'Empereur...

Des ponts franchissant la Seine s'appellent pont d'Iéna, d'Austerlitz. Presque tous les boulevards extérieurs de Paris portent le nom d'un maréchal de Napoléon : Lannes, Suchet, Lefèbvre, Brune, Masséna...

Puisque nous sommes sur la Tour Eiffel armons-nous de jumelles et regardons vers la banlieue et au-delà ! Les souvenirs du Premier Empire nous poursuivront toujours. Là, à l'ouest, la Malmaison, château qu'habita Napoléon avec l'Impératrice Joséphine ; plus bas, Saint-Cloud où il commença sa carrière politique par un coup d'État ; au sud de Paris, Fontainebleau où il séjourna et signa son abdication ; à l'est, Grosbois, château ayant appartenu au maréchal Berthier et devenu musée à la gloire de l'Empire ; au nord le château de Compiègne où Napoléon épousa Marie-Louise.

Dans tous ces châteaux des environs de Paris des souvenirs palpables de l'époque napoléonienne sont conservés religieusement, pour ainsi dire figés dans leur état premier, presque vivants !

Partout en France où Napoléon a passé, partout où il a couché ne serait-ce qu'une nuit dans une auberge, des plaques commémoratives, des bustes ou des statues tiennent à nous rappeler l'événement. – Soit dit en passant, très rares sont les marchands de petits souvenirs en France qui ne possèdent pas quelque part dans leur boutique quelques bibelots, statuettes, médailles, dessins sur couvercles de boîtes etc... représentant Napoléon ou portant son effigie. – La route de Cannes à Grenoble à travers les Alpes, qu'on appelle toujours la Route Napoléon, est émaillée de souvenirs napoléoniens !... Et

même à l'étranger où il a souvent porté la guerre, oubliant les combats et les défaites infligées par lui, les descendants de ses ennemis érigent des monuments aux endroits rendus célèbres par ses victoires !

L'époque napoléonienne est devenue pour certains une épopée, pour d'autres une légende, ce qui veut dire à peu près la même chose !

Dans ce livre, évitant de nous laisser emporter par l'admiration pour le héros ou par l'indignation pour le despote qu'il fut à certains moments de sa vie, nous essayerons de raconter quelques récits retraçant les principaux épisodes de l'époque napoléonienne. Il est impossible dans le cadre de cet ouvrage d'embrasser entièrement une période si riche en événements historiques mais il est, peut-être, possible d'en recréer plus ou moins l'atmosphère héroïque, dangereuse, parfois tragique mais toujours émouvante...

D. S.

DESAIX, LE SAUVEUR DE BONAPARTE



DESAIX ! Desaix ! Ah ! la victoire se décide ! Ces paroles furent prononcées d'une voix rauque et tremblante par Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène... trois jours avant sa mort.

Cloué sur son lit, agonisant, l'Empereur avait commencé à délirer. Les compagnons volontaires de son exil veillaient à son chevet, épiaient chacun de ses gestes, chacune de ses paroles. Un des plus grands sinon le plus grand capitaine du monde venait d'engager sa dernière bataille, celle qu'on ne gagne jamais : la lutte contre la mort.

Aussi ses compagnons suivaient-ils avec angoisse les phases de cette lutte finale. Que se passait-il dans le cerveau de l'Empereur, quelles étaient ses dernières pensées ? Ils furent assez surpris de l'entendre crier dans son délire : « Desaix ! Ah ! la victoire se décide ! »

Pourquoi Desaix ? Quelle victoire ?... Il ne pouvait s'agir que de la fameuse bataille de Marengo. Mais pourquoi pensait-il tout-à-coup à Marengo, à une bataille qui avait eu lieu vingt et un ans auparavant, alors qu'il n'était encore que le Premier Consul Bonaparte ? N'avait-il pas remporté par la suite des victoires plus éclatantes et plus belles que celle de Marengo ? Pourquoi donc au seuil de la mort, ses lèvres tordues par la souffrance évoquaient-elles cette bataille lointaine en murmurant le nom du général Desaix ?

Essayons de revivre avec les héros de cette journée ce qui s'était passé le 14 juin 1800 en Italie, dans la plaine de Marengo et nous comprendrons, peut-être, pourquoi le souvenir de cette bataille plutôt que celui d'un autre combat était revenu à la mémoire de Napoléon sur son lit de mort.

Un silence étrange et plein de menaces régnait sur la plaine de

Marengo. Était-il semblable au calme de la nature avant l'orage ? L'armée française, établie entre le défilé de la Stradella et le bourg Voghera, se le demandait en attendant le passage de l'ennemi. Où étaient les Autrichiens ? Quelles étaient les intentions du maréchal Mélas, leur chef : voulait-il s'échapper par la droite ou par la gauche ?

Bonaparte pointait en vain sa longue-vue dans toutes les directions, essayant de scruter les profondeurs de la plaine. Il était inquiet. Tout avait si bien marché jusque-là. Il venait de réussir un exploit que seul Hannibal avait pu réaliser avant lui, deux mille ans auparavant. Pour dégager les frontières de la France menacées par les Autrichiens et pour sauver les troupes françaises en fort mauvaise posture en Italie, il avait traversé les Alpes par le col du Grand-Saint-Bernard avec une armée de quarante mille hommes. Cette armée était tombée comme la foudre sur les arrières de l'ennemi, reprenant plusieurs villes dont Milan et Pavie et pourchassant partout les Autrichiens qui ne songeaient plus qu'à échapper à l'étreinte et à se replier vers le Tyrol, leur patrie.

Pour gagner la guerre il fallait couper la route à l'ennemi et lui infliger une défaite décisive. Bonaparte avait besoin de cette victoire pour imposer la paix aux ennemis de la République française qui l'attaquaient déjà de tous les côtés et pour arranger les affaires à l'intérieur du pays. Ainsi l'enjeu de cette nouvelle campagne d'Italie était énorme, autant pour la France que pour lui-même, devenu Premier Consul quelques mois plus tôt. Un échec pouvait suffire à mettre fin au Consulat, à renverser encore une fois le régime en France et à compromettre, peut-être, à jamais, une carrière politique et militaire si bien commencée.

Bonaparte pensait à tout cela en regardant la plaine de Marengo, étrangement silencieuse. D'habitude si calme et maître de ses nerfs sur un champ de bataille, il bouillonnait ce jour-là d'impatience. De plus en plus inquiet et nerveux, il tournait sur place en faisant voltiger des petites pierres avec sa cravache. L'ignorance de ce que faisait l'ennemi l'irritait et l'angoissait. Il ne voulait pas lui laisser l'occasion de s'échapper.

Cette préoccupation constante d'arrêter l'ennemi et de l'empêcher de fuir vers l'Autriche, l'avait déjà obligé à disperser ses forces de Milan à Crémone. Ce jour-là, plus impatient que jamais, Bonaparte fit sortir le gros de son armée du défilé de la Stradella où il se trouvait à l'abri afin de « tâter l'Autrichien ». L'armée s'installa dans la plaine de Marengo. C'était une grave imprudence car l'artillerie française qui avait enfin franchi les Alpes n'était pas encore arrivée et Bonaparte ne disposait que de 24 pièces de canon pour défendre son infanterie en cas d'une attaque. Son étrange impatience lui fit commettre une autre imprudence.

Pensant que les Autrichiens chercheraient à contourner la plaine de Marengo, il décida tout à coup d'envoyer quelques régiments à sa droite et à sa gauche afin de les arrêter. Cela ne devait qu'affaiblir les effectifs de l'armée déjà assez dispersée et la vouer à une défaite éventuelle. Il suffisait, en effet, que l'ennemi, partout traqué, attaquât par désespoir avec toutes ses forces réunies pour essayer de s'ouvrir un passage à travers les lignes françaises. Or cela ne tarda pas à se produire et l'invincible Bonaparte qui ne rêvait déjà qu'à la victoire finale allait essuyer une défaite cuisante dont les conséquences auraient pu être désastreuses pour la France et pour lui-même.

Mais, fort heureusement, il y avait Desaix, ce brave général dont l'Empereur prononçait le nom dans son délire, trois jours avant sa mort. Il est temps que nous en parlions un peu.

Louis-Charles Desaix, un des meilleurs généraux enfantés par la Révolution française, se distingua d'abord en 1796 à l'armée de Rhin-et-Moselle dans la campagne d'Allemagne. Deux ans plus tard il participa à l'expédition d'Égypte sous les ordres de Bonaparte dont il devint le fidèle ami et admirateur. Il prit part à la fameuse bataille des Pyramides et poursuivit l'armée égyptienne en remontant le Nil. La manière profondément humaine et honnête dont il usa pour effectuer la pacification de la Haute-Égypte lui valut le surnom de « sultan juste » de la part de ses habitants. Et lorsque Bonaparte quitta l'Égypte pour rentrer rapidement en France, où la situation s'aggravait de jour en jour, il donna à Desaix l'autorisation de le rejoindre quand il le voudrait. Ce fut Kléber qui remplaça Bonaparte à la tête du corps expéditionnaire. Desaix s'entendit mal avec Kléber parce que ce dernier critiquait Bonaparte et décida de quitter l'Égypte à son tour. La Méditerranée était alors sous le contrôle de la flotte anglaise. Desaix fut saisi en mer par les Anglais et eut beaucoup de peine à se tirer de leurs mains. Une fois en France, il demanda aussitôt où était le général Bonaparte et s'empressa de le rejoindre en Italie.

Lorsque Bonaparte, devenu dans l'entre-temps Premier Consul, vit son fidèle ami arriver au quartier général, il éprouva une grande joie et lui confia aussitôt une division pour se porter à la rencontre des Autrichiens et leur barrer la route en attendant que le gros de l'armée arrive. On aurait dit que le destin qui veillait alors au salut et à la gloire de Napoléon avait choisi expressément Desaix pour le lui envoyer au moment voulu.

Cela nous ramène à la journée du 14 juin 1800.

L'armée française stationnait toujours dans la plaine de Marengo. Le Premier Consul brûlait d'impatience. Il attendait anxieusement des nouvelles des régiments qu'il avait dispersés afin de donner la chasse à l'ennemi. Et tout à coup on vint l'avertir que ce dernier, au lieu de chercher à fuir, l'attaquait avec toutes ses forces. Bonaparte comprit

immédiatement que la situation était des plus critiques. Aux 37 000 Autrichiens il n'avait que 25 000 hommes à opposer, tandis que l'artillerie autrichienne était dix fois supérieure à l'artillerie française.

Il envoya aussitôt des estafettes aux généraux Desaix et Lapoype pour leur porter l'ordre de faire immédiatement demi-tour et de ramener leurs divisions sur le champ de bataille. Mais il doutait fort que les estafettes atteindraient à temps les deux généraux. En attendant, il fallait se défendre.

Bonaparte se porta alors au milieu des soldats pour ranimer leur moral. Il essaya de paraître tranquille mais son anxiété grandissait sans cesse car en suivant de sa longue-vue le mouvement des troupes, il voyait bien que les Français reculaient de tous les côtés. Même la garde consulaire qui avait tenu bon jusque-là ne pouvait plus soutenir les charges furieuses de la cavalerie autrichienne. On pliait sous le nombre des attaquants qui se montraient particulièrement combattifs car ils luttaient avec l'énergie du désespoir. La bataille de Marengo était leur dernière chance pour briser l'étau qui les écrasait depuis deux semaines, c'est-à-dire depuis que Bonaparte avait réussi à franchir les Alpes. Quant à l'artillerie autrichienne, elle faisait des ravages dans les lignes françaises... et les Français n'avaient que vingt-cinq pièces à lui opposer !

À trois heures de l'après-midi la bataille semblait perdue. Les officiers qui entouraient Bonaparte le regardaient avec surprise. Qu'attendait-il pour ordonner la retraite générale ? Il était grand temps de se replier en ordre pour éviter une véritable déroute. Qu'attendait-il donc ?... Les réserves ? Mais où étaient-elles ces réserves qu'il avait eu l'imprudence d'éloigner lui-même du champ de bataille ? Imprudence causée par trop de précautions pour ne pas laisser échapper l'ennemi.

Bonaparte attendait toujours. Il n'avait jamais perdu une bataille. Le seul échec qu'il eût essuyé jusqu'alors – celui de Saint-Jean-d'Acre en Syrie – n'était pas une défaite, il avait dû abandonner le siège du fort trop bien défendu. Il attendait, espérant jusqu'à la dernière minute recevoir des renforts qui auraient pu renverser la situation. Il savait que la défaite de Marengo risquait de provoquer de violents remous en Europe et en France. La Russie et la Prusse n'hésiteraient plus à entrer dans la coalition des ennemis de la République française et l'existence de cette dernière serait alors fort gravement menacée par le parti royaliste qui s'agitait déjà dans le Midi et l'Ouest du pays.

Quant à lui-même... pourrait-il conserver son poste de Premier Consul ? Son destin était lié au sort de cette bataille ! En regardant tristement la plaine de Marengo où ses troupes reculaient sans cesse, incapables de résister à la poussée de l'adversaire, il eut, peut-être,

une vision rétrospective et fulgurante du chemin qu'il avait parcouru.

Il nous est permis d'imaginer le déroulement de cette extraordinaire vision. D'abord, un petit garçon corse qui joue à la guerre dans les rues d'Ajaccio avec les enfants du quartier. Puis ce garçon turbulent est envoyé en France par son père pour faire ses études. Il se comporte comme un petit sauvage, évite la plupart de ses camarades et passe son temps à lire car il aime beaucoup la lecture. Devenu officier, il ne rêve qu'à revenir le plus souvent possible en Corse pour libérer son île natale. Mais son destin le repousse vers la France. La Corse ne veut pas de lui et la Révolution française, qui vient d'éclater, lui offre des possibilités inespérées. Il s'intéresse de plus en plus aux affaires françaises et finit par se sentir un véritable Français.

La guerre lui donne les moyens de montrer ce qu'il vaut. Le remarquable siège de Toulon qu'il organise de main de maître le fait connaître à toute la France. Le 13 vendémiaire, à Paris, c'est à lui que le Gouvernement, menacé de disparaître, confie la tâche de mettre de l'ordre dans la capitale et de sauver la République. À partir de ce moment son étoile monte sans cesse dans le firmament de la gloire. C'est l'extraordinaire campagne d'Italie. Avec des soldats mal nourris et presque nus il fait la conquête du pays en chassant les Autrichiens qui y régnaient en maîtres. Puis c'est la fantastique expédition d'Égypte : la bataille des Pyramides, les réformes et les travaux qu'il effectue pour tirer le pays de son état féodal, les possibilités qu'il offre aux savants français d'étudier les monuments antiques et de fonder ainsi une science nouvelle : l'égyptologie. Enfin le retour triomphal en France au moment où le Directoire n'arrive plus à gérer les affaires du pays et le coup d'État du 18 Brumaire qui le porte à la tête du gouvernement.

Devenu Premier Consul, il travaille sans relâche à réorganiser les affaires de la France, fort compromises après la Révolution : administration, finances, lois... Il veut rétablir la paix et l'imposer à l'Europe(1). C'est pour cela qu'il a franchi le col du Grand-Saint-Bernard. C'est pour cela qu'il se trouve en ce moment dans la plaine de Marengo, face aux Autrichiens. L'opération a très bien marché jusqu'à cet instant.

Était-il possible qu'une vie aussi bien remplie, tant de victoires, d'efforts et de gloire soient voués tout à coup à la faillite ? Pouvait-il accepter l'idée de la défaite, lui, Bonaparte ? Il regarda lentement tous ceux qui l'entouraient et lut le verdict dans leurs yeux : la bataille est perdue, il faut donner l'ordre de la retraite générale.

Les Autrichiens, de leur côté, étaient déjà certains de la victoire. Le maréchal Mélas en était même si sûr qu'il quitta le champ de bataille et regagna Alexandrie pour envoyer des dépêches triomphales à la Cour de Vienne. Il était extrêmement fier d'avoir battu l'invincible

Bonaparte.

Mais Bonaparte attendait toujours. Il croyait déjà aveuglément à son destin, à sa belle étoile. Et son étoile lui fut fidèle ! On vit soudain un cavalier qui galopait ventre à terre. C'était un aide de camp. Il demanda le Premier Consul et lui annonça que la réserve arrivait. Alors Bonaparte se lança au milieu des soldats, harassés de fatigue, et leur cria de tenir bon :

— Courage ! Les renforts arrivent !...

Des regards anxieux et enfiévrés se tournèrent du côté de Montebello. Soudain on entendit une troupe en marche. Chacun retint son souffle, puis des cris de joie fusèrent de toutes les bouches : « Les voilà ! les voilà ! » On voyait des sabres et des baïonnettes qui brillaient sous le soleil.

En effet, c'était la division du général Desaix. Elle s'avançait l'arme au bras. L'artillerie était placée entre les demi-brigades et un régiment de cavalerie fermait la marche. Les Français la voyaient très bien parce qu'ils se trouvaient à l'extrémité du plateau de Marengo, à l'endroit où le terrain s'incline. Regardant d'en haut, ils croyaient voir une forêt de baïonnettes que le vent faisait vaciller.

Les Autrichiens, au contraire, n'ayant pas encore atteint l'extrémité du plateau ne pouvaient rien voir et ne se doutaient point de l'arrivée du renfort.

Comment Desaix était-il parvenu à ramener à temps sa division ? Général intelligent et plein d'initiative, il avait entendu le matin le canon tonner. Sachant que Bonaparte ne disposait que d'une vingtaine de canons, il devina qu'il s'agissait de la canonnade de l'ennemi. Si les Autrichiens tiraient si fort c'était parce qu'une bataille venait de s'engager. Dans ce cas le Premier Consul ne manquerait pas de le rappeler. Desaix arrêta la division pour ne pas s'éloigner davantage et attendit une estafette.

Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Un cavalier arriva ventre à terre et lui donna le message de Bonaparte. La lettre ne contenait que ces mots :

« Je croyais attaquer l'ennemi, il m'a prévenu.

« Revenez, au nom de Dieu, si vous pouvez encore. »

Alors Desaix fit faire demi-tour à sa division et la conduisit au pas accéléré vers le champ de bataille. Ainsi arriva-t-il au bon moment pour renverser la situation.

Bonaparte riait d'aise à la vue de son fidèle ami.

— Eh bien, Desaix, quelle échauffourée ! lui cria-t-il.

— Eh bien, général, répondit Desaix, j'arrive, nous sommes frais et, s'il le faut, nous nous ferons tuer. La bataille est perdue mais il n'est que 3 heures et il nous reste encore le temps d'en gagner une autre !

Bonaparte était du même avis. Il ne pensait pas que la division de

Desaix ne servirait qu'à assurer la retraite, comme l'avaient cru, d'abord, ses généraux. Il donna rapidement l'ordre de passer à l'offensive. La surprise fut totale pour les Autrichiens qui croyaient déjà la bataille gagnée. Il ne restait plus, d'après eux, qu'à talonner la retraite des Français.

Ce qui augmenta encore l'effet de la surprise ce fut la position que Desaix trouva pour cacher ses troupes avant de les mettre en bataille. Perpendiculairement à la grande route par laquelle ils étaient arrivés se dressait une grande haie protégée par un petit talus. Même la cavalerie put se dissimuler derrière sans être vue de l'ennemi.

Pour tromper les Autrichiens jusqu'au bout on fit mine de continuer la retraite. Les Autrichiens, pensant toujours que les Français étaient en déroute, marchaient le fusil sur l'épaule. Lorsqu'ils se trouvèrent tout près, Desaix, qui avait eu juste le temps de réunir tous les canons en une seule petite masse, donna le commandement tant attendu :

— Feux de bataillon, oblique à droite !

Les obus et la mitraille plurent alors sur la colonne des Autrichiens. La charge retentit comme un arrêt de mort. Les soldats de Desaix se glissèrent à travers la haie qui les protégeaient et foncèrent à la baïonnette sur l'ennemi qui n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait. Au même instant les troupes françaises qui reculaient de toutes parts firent demi-tour et coururent aussi en criant : « En avant ! en avant ! »

Bonaparte parcourait le front et lançait des appels pour stimuler le courage des soldats.

— Grenadiers ! Vous avez résisté comme une colonne de granit... Tenez bon encore ! Souvenez-vous que j'ai l'habitude de coucher sur le champ de bataille !

Les grenadiers lui répondaient par des « vivats ». Comme il s'exposait de plus en plus aux boulets de l'artillerie ennemie qui s'était remise à canonner, on l'entoura et on l'obligea à se retirer. Il resta, cependant, fort exposé, assis sur la levée d'un fossé, indifférent aux boulets qui tombaient autour de lui. Il savait par expérience qu'un chef doit se trouver au milieu de ses hommes dans les moments critiques. Il ne fut pas blessé.

Desaix n'eut pas sa chance. Le brave général marchait à la tête de ses troupes droit sur Marengo en bousculant la colonne autrichienne qui se trouvait sur sa route. Tout à coup une balle le frappa en pleine poitrine.

— Mort ! s'écria-t-il en portant la main à sa blessure.

Il vacilla et tomba du cheval. Ainsi mourut le héros qui sauva Napoléon d'une défaite certaine en lui assurant une victoire éclatante, car après la mort de Desaix la bataille continua, de plus en plus meurtrière.

D'abord surpris et bousculés, les Autrichiens essayèrent courageusement de se ressaisir et de résister à la poussée des Français. Mais l'offensive était trop vigoureuse pour qu'ils puissent l'arrêter. Tous les généraux français, Lannes, Victor et surtout le jeune Kellermann, attaquèrent, chacun de son côté, avec tant d'impétuosité que l'ennemi dut fuir en désordre. Une véritable panique s'empara de l'armée autrichienne. Ses pertes étaient si lourdes qu'elle ne pouvait plus nourrir d'illusions quant à l'issue non seulement de la bataille mais de la guerre contre la France.

La poursuite de l'ennemi se prolongea jusqu'à 9 heures du soir. Puis le silence retomba sur la plaine de Marengo. Les vainqueurs, les survivants de cette terrible bataille, se couchèrent parmi les morts et s'endormirent, trop heureux de savoir que ce sommeil n'était pas le dernier. Cependant, quelques hommes ne dormaient pas encore et rôdaient à travers le champ de bataille. C'étaient le colonel Savary, l'aide de camp de Desaix, et quelques soldats qui cherchaient le corps de leur général.

Ils mirent beaucoup de temps pour le retrouver car les pillards lui avaient déjà volé ses habits et son corps était nu... Le colonel Savary s'empressa de l'envelopper dans un manteau. On plaça le corps en travers de la selle d'un cheval et on le transporta jusqu'au village où Bonaparte avait établi son quartier général. Les officiers de l'état-major de Desaix occupaient une maison de ce village. Quelle ne fut leur surprise et leur douleur en voyant arriver la dépouille mortelle de leur général recouverte d'un simple manteau. On l'assit dans un fauteuil, faute de mieux... Il avait l'air de dormir.

Tandis que les officiers, consternés, regardaient celui qui fut leur chef, la porte s'ouvrit brusquement et le Premier Consul entra dans la pièce. Il s'approcha de l'homme qui l'avait sauvé d'une défaite en sacrifiant sa vie et dit d'une voix tremblante :

— Que cette journée eût été belle si j'avais pu l'embrasser ce soir sur le champ de bataille !

À quelques kilomètres de là, le maréchal Mélas qui s'était déjà empressé de chanter victoire et avait annoncé la défaite de Bonaparte à la cour de Vienne, venait d'apprendre avec ahurissement la débâcle de son armée. Il en fut tellement affecté que le lendemain de la bataille il signa lui-même la capitulation qui livrait à Bonaparte toute l'Italie, et l'envoya au quartier général français.

L'Europe apprit avec émotion les deux nouvelles successives et contradictoires concernant la bataille de Marengo. Les ennemis de la République française s'étaient d'abord réjouis en apprenant la défaite de l'imbattable Bonaparte, puis, quelques heures plus tard, la nouvelle de sa victoire les plongea dans la consternation. Mais c'était en France surtout qu'on attendait les nouvelles d'Italie avec le plus d'impatience.

Et lorsqu'on apprit enfin l'éclatante victoire de Bonaparte, l'enthousiasme populaire ne connut pas de bornes. Les Italiens, heureux d'avoir été libérés encore une fois du joug autrichien par Bonaparte, se joignirent aux Français pour fêter sa victoire. Depuis Marengo jusqu'à Sens les populations formaient la haie sur son passage pour l'acclamer. Et lorsque le Premier Consul rentra à Paris, la foule stationna toute la journée dans les jardins des Tuileries et le salua de ses cris de joie. On criait partout : « Vive la République ! Vive le Premier Consul ! » La nuit de nombreux feux d'artifice illuminèrent la ville.

La victoire de Marengo grandit plus encore la popularité et la gloire de Bonaparte. C'était le début de l'époque napoléonienne. Le Premier Consul apprit, cependant, en revenant à Paris, qu'on avait déjà songé à le remplacer au cas où il serait revenu vaincu. Il apprit même que ses propres frères n'étaient pas étrangers à ces intrigues. Il en frémit. Il aurait suffi que Desaix ne revînt pas à temps avec la réserve pour que la bataille de Marengo fût bel et bien perdue. Quinze ans plus tard une situation analogue allait se reproduire à Waterloo. Napoléon attendra la venue de Grouchy, mais ce dernier manquera d'initiative et n'arrivera pas au secours de l'Empereur comme l'avait fait Desaix. Ce sera la fin de l'épopée napoléonienne.

Ainsi, Bonaparte triomphait. Il venait d'assurer la paix dont la France avait tellement besoin après les guerres de la Révolution.

Il n'oublia jamais le service que lui avait rendu le brave Desaix. S'il vous arrive de voyager à travers les Alpes du côté du Col du Grand-St-Bernard ne manquez pas de visiter l'Hospice des chanoines du Saint-Bernard. Vous y verrez, englobée dans l'hospice, une petite chapelle. À l'entrée, à gauche, se dresse un magnifique tombeau en marbre élevé par Napoléon à son glorieux ami et sauveur, le général Desaix.

Ce n'est pas en vain que trois jours avant sa mort l'Empereur prononçait dans son délire le nom de Desaix !



LA MACHINE INFERNALE

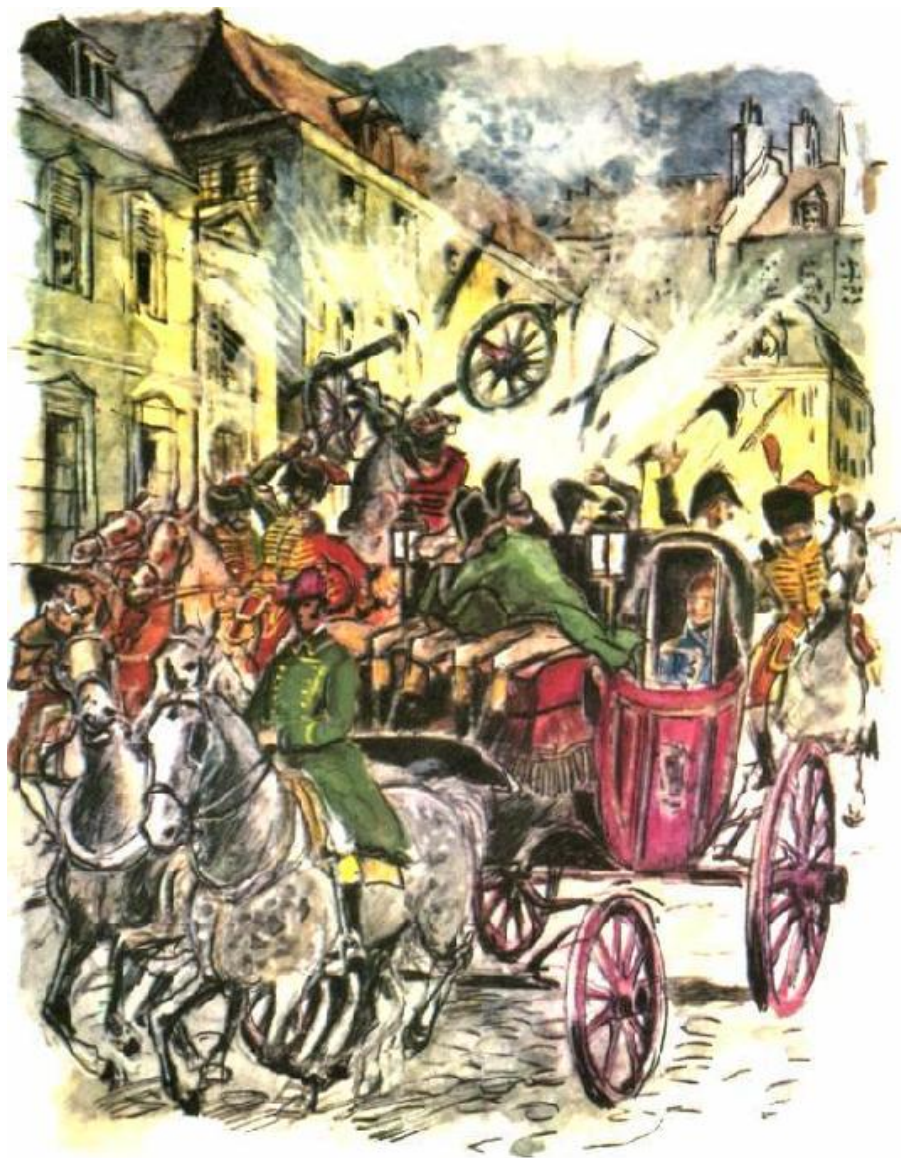


Si on demande à un enfant ce qu'évoque pour lui le soir d'un 24 décembre, il répondra probablement : – un beau sapin, des cadeaux, des rues illuminées, des magasins aux vitrines pleines de jolies choses, enfin le son joyeux des cloches à minuit... Les impressions varient peu d'année en année car chaque 24 décembre c'est la veille de Noël !

Cependant, le 24 décembre 1800 (à cette époque on disait encore le 3 nivôse an IX), le soir de Noël à Paris fut brusquement troublé par un événement qui plongea la ville et bientôt tout le pays dans la consternation, suivie d'une vive indignation. Cet événement n'avait rien d'un conte de Noël et pourtant il était plus extraordinaire car pour peu, pour quelques secondes exactement, non seulement l'histoire de France mais celle de l'Europe entière avait failli changer de cours ! Et nous n'aurions jamais entendu parler de l'épopée napoléonienne !

De quoi s'agit-il ? – Ce soir-là une voiture sort des Tuileries pour se rendre à l'Opéra qui se trouve alors rue de Richelieu. Elle transporte un homme et une femme. Le monsieur, probablement fatigué par une journée bien remplie, somnole, les yeux fermés. La dame examine d'un œil critique les plis de sa belle robe et veille à ce qu'elle ne se froisse pas. Quant au cocher qui a bu un coup de trop, il fouette son attelage avec tant d'ardeur que les chevaux finissent par prendre le mors aux dents. Comme la voiture passe par l'étroite rue Saint-Nicaise le cocher aperçoit tout à coup une charrette qui obstrue le passage. Il évite de justesse l'accrochage. Quelques secondes plus tard une formidable détonation retentit derrière la voiture. Cette dernière est secouée par la vague d'air provenant de l'explosion. Les chevaux, effrayés,

hennissent, se cabrent et continuent à galoper jusqu'à l'Opéra.



Quelques secondes plus tard, une formidable explosion retentit derrière la voiture.

Lorsque la voiture s'arrête non sans peine devant le théâtre, les deux occupants en sortent rapidement. Tout le monde les reconnaît aussitôt. Ce sont le Premier Consul Napoléon Bonaparte et sa femme, la gracieuse Joséphine.

Très pâle, mais le visage impassible, Bonaparte s'avance vers l'escalier de l'Opéra. Il monte dans sa loge comme si rien ne s'était passé. Il sait, pourtant qu'il vient d'échapper par miracle à un abominable attentat. Si le cocher César n'avait pas fouetté les chevaux parce qu'il était ivre, la machine infernale aurait déchiqueté la voiture et ses occupants.

L'assistance, alertée par le bruit de l'explosion, apprend bientôt la nouvelle et acclame le Premier Consul. Ce dernier reçoit les ovations en gardant un calme parfait, tandis qu'à ses côtés, la pauvre Joséphine, incapable de retenir ses larmes, est secouée d'un tremblement nerveux.

Que s'était-il passé dans la rue Saint-Nicaise ? La charrette qu'avait évitée de justesse le cocher César contenait un baril de poudre mêlée de mitraille. En explosant, cette « machine infernale » fit 22 morts et 56 blessés, des gens qui se trouvaient alors dans la rue ou dans les maisons avoisinantes car quarante maisons furent détruites par la formidable explosion. Les débris de toutes sortes s'élevèrent bien haut dans l'air et s'éparpillèrent à travers le quartier.

Le Premier Consul ne resta pas longtemps à écouter « la Création » de Haydn, dont c'était la première représentation à l'Opéra. Quittant sa loge au début du spectacle, il s'empressa de rentrer avec Joséphine au palais des Tuileries. Le calme olympien qu'il venait d'afficher devant le public n'était qu'apparent. En réalité, il bouillait comme un volcan sous la banquise.

Cet attentat n'était pas le premier ourdi contre sa personne. Déjà un nommé Metgen avait essayé de le poignarder au Théâtre-Français, mais il n'alla pas au théâtre et Metgen l'attendit en vain. Puis une vingtaine d'anarchistes avaient voulu le tuer au château de la Malmaison. D'autres conjurés avaient résolu, mais toujours en vain, de l'assassiner au foyer de l'Opéra. Un certain Chevalier, révolutionnaire impénitent, fut arrêté par la police quand, après avoir essayé un baril incendiaire à la Salpêtrière, il fabriquait déjà une autre bombe, destinée aux Tuileries. Depuis quelques mois ses ennemis de toutes espèces s'acharnaient à trouver un moyen pour l'abattre.

Les raisons de cette épidémie d'attentats étaient diverses. Les victoires de Bonaparte avaient ramené la paix en Europe. Personne n'osait plus s'attaquer à la France. Ses réformes tendant à calmer les passions déchaînées par la Révolution satisfaisaient le peuple français. Or cela ne faisait pas l'affaire de l'Angleterre et des émigrés royalistes. Il fallait troubler la paix intérieure pour ressusciter la monarchie en

éliminant le Premier Consul qui avait refusé de céder sa place à Louis XVIII. Quant aux Jacobins(2), ils rêvaient à un nouveau changement de régime. La Révolution n'avait-elle pas changé plusieurs fois de gouvernement ? Ils espéraient qu'un jour le Consulat disparaîtrait à son tour comme avaient disparu la Convention et le Directoire(3). Certains Jacobins crurent donc, comme l'avaient cru les royalistes mais pour d'autres raisons, que le seul moyen possible de changer la situation politique du pays – c'était la disparition du Premier Consul.

C'est à ces anarchistes ou terroristes révolutionnaires que pensa Bonaparte après l'attentat manqué de la rue Saint-Nicaise. C'étaient eux qui avaient, d'après lui, fait exploser la machine infernale.

À peine rentré aux Tuileries, Bonaparte fait éclater sa colère. Elle est très violente. Des visiteurs affluent déjà au château de tous côtés pour exprimer leur indignation et la joie de voir le Premier Consul sain et sauf. Presque tous les membres de la famille Bonaparte sont là, les ministres aussi. Bouleversés, ils commentent l'horrible attentat. On chuchote que Fouché, le ministre de la police, aurait dû le prévoir, arrêter les conspirateurs. Aussi avec l'apparition de Fouché l'irritation de Bonaparte ne connaît-elle plus de bornes. Au paroxysme de la colère, il l'apostrophe vertement, le tenant pour un incapable et, pis encore, pour un politicien malveillant et perfide ayant des arrière-pensées coupables. Ainsi le soupçonne-t-il d'inventer des complots royalistes afin de couvrir les terroristes révolutionnaires dont Fouché a été jadis l'ami et le partenaire.

— C'est un complot des terroristes ! s'écrie-t-il en s'approchant de Fouché. – La France ne sera tranquille sur l'existence de son gouvernement qu'une fois délivrée de ces misérables ! On ne me fera pas prendre le change, il n'y a ici ni Chouans, ni émigrés(4), ni nobles, ni prêtres. Je connais les auteurs, je saurai bien les atteindre et leur infliger un châtiment exemplaire !

Grand, maigre, pâle, les yeux petits et rapprochés, Fouché écoute sans répondre les imprécations du Premier Consul. Son impassibilité irrite à tel point Bonaparte que ce dernier veut se jeter sur lui mais Joséphine le retient par le bras. Alors Bonaparte s'attaque personnellement à Fouché et lui rappelle son passé au temps de la Révolution. Ne s'est-il pas rendu célèbre par sa cruauté à Toulon ? Ne l'a-t-on pas surnommé le « mitrailleur de Lyon » parce que, venu dans cette ville comme représentant de la Convention, il y avait organisé des massacres féroces ? D'après Bonaparte, les Jacobins sont capables de tout et Fouché, leur ancien ami, les protège encore.

Pâle, défait, le ministre de la Police se tient dans l'embrasement d'une croisée et continue à garder le silence. Il a son idée. Il est presque sûr que l'attentat de la rue Saint-Nicaise n'est pas l'œuvre des Jacobins

mais des royalistes. Il faut, cependant, du temps pour le prouver en découvrant les vrais coupables. D'ailleurs, va-t-il conserver son poste de ministre de la Police ? Tous les témoins de cette scène violente en doutent déjà et plusieurs d'entre eux le souhaitent car il est difficile d'aimer cet étrange personnage. Régicide, terroriste impitoyable sous la Révolution, chef de la Police sous différents régimes, il a trahi la république et semble pousser Bonaparte vers la dictature on ne sait plus dans quel but inavoué. Cet homme manie l'intrigue et la trahison comme un officier son épée.

Mais, malgré son emportement, le Premier Consul ne chasse pas Fouché du ministère de la Police. Il méprise le personnage mais a besoin de ses talents. Il le charge de constituer une liste de terroristes les plus dangereux pour le salut du Consulat. Fouché, pour faire plaisir à Bonaparte, dresse cyniquement la liste et cherche, par ailleurs, à découvrir les vrais coupables de l'attentat.

Le lendemain, la nouvelle de l'attentat de la rue Saint-Nicaise se répand comme une traînée de poudre à travers le pays et toute l'Europe. On en parle plus que de la bataille de Marengo. Bonaparte reçoit de toutes parts les félicitations pour avoir échappé à l'explosion. Le déchaînement de l'opinion est assez violent. On s'indigne contre les terroristes. On comprend tout à coup que le régime et le bonheur qu'il laisse présager pour le pays dépendent entièrement de la vie d'un seul homme, d'un homme exceptionnel dont les victoires ont assuré la paix à l'extérieur et qui, mettant un terme aux derniers désordres révolutionnaires, travaille chaque jour au bien-être de la Nation.

Du coup, la popularité de Bonaparte grossit et il sent avec joie que l'attentat a tourné à son profit, que le peuple est avec lui, que son autorité, enfin, est reconnue, souhaitée et, avec son penchant naturel vers la puissance, il ne tarde pas à en profiter de plus en plus. La voie vers l'Empire est ouverte. Le sent-il déjà ? En tout cas il n'entend plus céder sa place à qui que ce soit. Il est surtout pressé de mettre un terme aux activités criminelles de ses ennemis. La répression doit être sévère.

Fouché dresse enfin la liste de cent trente-deux anarchistes et la présente au Conseil d'État. Dans son rapport, il dénonce « cette classe d'hommes qui, depuis dix ans, s'étaient couverts de tous les crimes » et il ajoute tranquillement : « tous ces hommes n'ont pas été pris le poignard à la main, mais tous sont universellement connus pour être capables de l'aiguiser et de le prendre. »

Fouché est déjà sur la piste des vrais coupables, mais il laisse sans scrupule le Conseil d'État condamner les cent trente-deux anarchistes à la déportation aux îles Seychelles d'où ils ne reviendront jamais. Et quelques jours plus tard, il fait arrêter les agents royalistes qui avaient fait exploser la machine infernale dans la rue Saint-Nicaise. Il s'agit de

Saint-Régent qui avait mis le feu à la mèche et de son complice Carbon. Ce sont les lieutenants du fameux Georges Cadoudal, l'irréductible chef des Chouans, l'un des plus acharnés adversaires de la Révolution et de Bonaparte.

L'enquête révèle que l'horrible attentat fut plus affreux encore qu'on ne l'a d'abord supposé. Les conspirateurs avaient embauché une vendeuse de petits pains âgée de quatorze ans, une certaine Marianne Peusol, pour veiller à ce que le cheval de la charrette qui contenait caché sous une bâche le baril rempli de poudre ne changeât pas de position. La malheureuse fillette ne se doutant de rien, contente de gagner quelques sous la veille de Noël, attendit patiemment dans la rue Saint-Nicaise postée à la tête du cheval ! Elle fut la première victime de la machine infernale.

Fouché réussit même à arrêter quatre-vingts autres agents de Cadoudal qui se cachent à Paris, attendant le moment de passer à l'action. Ainsi, le chef de la Police triomphe, il a prouvé à Bonaparte et à tous ses détracteurs qu'ils s'étaient trompés et que c'est lui qui avait eu raison. Il a donc droit à la reconnaissance du Premier Consul qu'il a débarrassé de ses plus dangereux ennemis : à sa gauche des terroristes jacobins, à sa droite des conspirateurs royalistes. Cependant, ces derniers n'ont pas désarmé pour autant et le terrible Cadoudal fera reparler de lui un jour, comme on le verra dans le récit suivant.

MONSIEUR GEORGES

I. – L'euphorie de la paix



LE 21 FLORÉAL AN X – c'est-à-dire le 11 mai 1802 – une animation particulière régnait dans les rues de Paris. Des groupes se formaient devant les murs où s'étaient placardées des affiches fraîchement placardées. Il s'agissait d'un arrêté des consuls, signé Cambacérès, portant que le peuple français allait être consulté sur la question suivante : Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie ?

Après avoir lu l'arrêté, les gens se mettaient aussitôt à en discuter, à le commenter avec animation. Les mêmes affiches apparurent dans toutes les villes, grandes ou petites. La France entière en parla, elle en parla pendant trois mois, car trois mois avaient été accordés à la nation pour se prononcer.

Dès le lendemain, c'est-à-dire dès le 22 floréal, de longues files s'allongeaient devant les préfectures de police, les mairies et les greffes des tribunaux afin d'inscrire les votes. Deux registres y étaient déposés, l'un pour recueillir les signatures de ceux qui étaient pour le consulat à vie et l'autre pour recevoir les suffrages hostiles. Ce manque de discrétion n'étonnait personne car à cette époque le public ignorait encore le scrutin secret.

On comprit tout de suite que le scrutin allait être très favorable à Bonaparte puisque sur 613 citoyens qui votèrent le premier jour à la préfecture de Police à Paris, 612 signèrent le registre des « oui » et un seul le registre des « non ».

On parlait du Premier Consul dans les salons, au spectacle pendant

les entractes, dans les restaurants, au marché et simplement dans la rue où des groupes se formaient spontanément pour discuter politique et louer Bonaparte. Jamais ce dernier n'avait été aussi populaire qu'en ce printemps 1802.

— Tout ce que la France peut offrir au Premier Consul est et sera toujours au-dessous de ce qu'il a fait pour elle ! disait avec emphase un citoyen au milieu d'un groupe de badauds qui stationnaient sur les quais de la Seine près du pont Royal. – Voter le consulat à vie n'est pas encore une récompense suffisante pour ce grand homme !

— Grâce au traité d'Amiens, la guerre qui durait depuis dix ans est terminée ! renchérit un autre en jetant un regard admiratif par-dessus le fleuve vers le palais des Tuileries où demeurait le grand homme. – Pendant la Révolution l'Europe entière était contre nous. Le Premier Consul a su non seulement battre tous nos ennemis et tirer la nation de la ruine en rétablissant la paix, mais il a rendu à la France ses frontières naturelles et a fait mieux que Louis XIV. Songez donc ! Par le traité de Lunéville, notre vieille ennemie l'Autriche a reconnu les conquêtes de la Révolution et nous a abandonné la Belgique, le Luxembourg et la rive gauche du Rhin ! Et ce n'est pas tout ! Les limites naturelles ont besoin d'avancées pour les défendre et Bonaparte a forcé l'Autriche à reconnaître le protectorat français sur les républiques créées par lui en Italie du Nord et en Suisse. Quant à l'Angleterre, qui nous avait toujours fait la guerre, elle était restée seule, Bonaparte l'ayant détachée de tous ses alliés. Elle vient donc à son tour de signer la paix. Par le traité d'Amiens l'Angleterre abandonne Malte, Minorque, l'île d'Elbe, les Antilles françaises et l'Égypte ! On dit que Bonaparte songe déjà à créer une grande famille européenne rapprochée par des liens solides ! N'est-ce pas beau ?

— C'est peut-être trop beau ! dit tout à coup une voix ironique, sortant de la foule. Ne pensez-vous pas, cher monsieur, que ces traités risquent d'être trop fragiles ? L'Autriche et l'Angleterre sont trop fières pour supporter éternellement les humiliations que leur inflige aujourd'hui l'homme que vous admirez plus que Louis XIV !

Cette remarque inattendue produisit l'effet d'une douche froide. On se regarda, on chercha des yeux l'homme qui avait parlé. Certains virent une sorte de géant dont les épaules larges et puissantes portaient une énorme tête massive. Il considérait les gens d'un air narquois avec un méchant sourire sur les lèvres.

Puis le silence fut rompu par des exclamations indignées. On se demanda si le contradicteur n'était pas un Jacobin, hostile au régime, ou un royaliste, ami de l'Autriche et de l'Angleterre. Mais lorsqu'on voulut lui demander quel parti il soutenait, l'homme avait déjà disparu.

Il reparut, cependant, sur le bord opposé de la Seine, émergeant au

milieu d'un attroupement qui se massait dans le jardin des Tuileries. Insensibles à la beauté des terrasses parsemées de fleurs et ornées de magnifiques statues, ces gens écoutaient un discours improvisé. Un homme aux manières aisées et d'allure très respectable parlait, juché sur un socle de marbre. On l'écoutait avec beaucoup d'attention.

— De quoi parle-t-il ? demanda le géant à un badaud qui écoutait la bouche ouverte et la larme à l'œil.

— Du Code civil que le Conseil d'État prépare aux Tuileries. Cet homme fait partie de l'assemblée chargée de préparer les lois. Il connaît personnellement Bonaparte !

— Notre Premier Consul – continuait l'orateur – n'est pas seulement un grand capitaine, c'est aussi un grand administrateur, un homme d'État remarquable. Il nous étonne tous, nous les vieux fonctionnaires, par sa logique, par sa clarté d'esprit. Il sait beaucoup de choses et ce qu'il ne sait pas, il tient absolument à l'apprendre de la bouche des spécialistes. Je peux vous dire qu'il préside les séances du Conseil d'État et dirige les débats non pas avec le pédantisme d'un président ennuyeux, mais avec une certaine bonhomie ! Il nous excite à une discussion familière et libre. Il aime la contradiction. Sa principale préoccupation est celle de savoir : « Cela est-il juste ? Cela est-il utile ? » Il veut aboutir à tout prix. Nos séances se prolongent parfois jusqu'à deux heures du matin. Les conseillers, fatigués, s'endorment. Alors le Premier Consul nous crie : « Holà ! messieurs, réveillez-vous ! Il n'est que deux heures, il nous faut gagner l'argent que nous donne le peuple français ! »

Un murmure approbatif parcourut la foule après ces derniers mots.

— Croyez-moi, conclut l'orateur en gonflant le torse, nous aurons bientôt un Code civil comme la France n'en a jamais eu et qu'elle gardera longtemps. Et c'est à l'énergie et aux facultés extraordinaires de Bonaparte que nous le devons comme nous lui devons déjà tout ce qu'il a fait de bon pour le pays depuis deux ans. Comme l'a dit mon ami Rœderer : « Il y a plus de grandes œuvres réunies dans deux ans de cette vie que dans toute une dynastie de rois de France ! »

— Ne craignez-vous pas, monsieur le conseiller, que votre Premier Consul ne devienne aussi un roi lorsque vous lui aurez accordé le consulat à vie avec la faculté de désigner son successeur ? Un roi qui vous fera perdre la liberté et l'égalité que vous avez payées par une révolution ?

C'était le même géant aux larges épaules et à la tête massive qui venait d'interrompre, encore une fois, les dithyrambes enflammés dont on encensait Bonaparte. Sa remarque haineuse jeta un froid dans l'assemblée mais avant qu'on ait eu le temps de le prendre à partie, il s'esquiva rapidement avec l'agilité d'un félin, malgré sa carrure imposante. Il décida de changer de quartier.

Il avait l'air sombre et inquiet. Tous les propos qu'il entendait autour de lui à l'occasion du plébiscite organisé en faveur de Bonaparte l'irritaient et augmentaient sa mauvaise humeur. Ainsi, en traversant les galeries du Palais-Royal où les gens se promenaient d'habitude pour admirer les jolies vitrines des boutiques, remarqua-t-il non sans amertume qu'au lieu d'examiner les bijoux, les colifichets ou les perruques exposés dans ces vitrines, les oisifs qui rôdaient dans les galeries parlaient de l'instruction publique, des nouvelles écoles appelées lycées et que le Premier Consul venait de créer, de l'Université de France qu'il allait constituer, des routes et des canaux dont il voulait doter le pays...

Pressant le pas, l'homme qui ne partageait pas l'enthousiasme général, arriva au quartier des Halles. En entendant les cris des marchands et des artisans qui s'égosillaient sur tous les tons, les plaintes des mendiants, les grincements des charrettes et des diligences, les bruits des caisses et des ballots qu'on déchargeait devant les boutiques, se sentant bousculé sans raison par des gens affairés, l'homme poussa un soupir de soulagement : cette clameur et cette activité désordonnée n'avaient rien à voir avec le génie de Bonaparte.

Cependant, il eut la curiosité d'apprendre ce que les gens du quartier pouvaient se dire en ce moment. Il espéra même avoir enfin le plaisir d'entendre quelques critiques contre le Premier Consul. N'était-ce pas des Halles de Paris qu'étaient montés les révolutionnaires les plus farouches pour chasser le roi de Versailles et pour accompagner les aristocrates à la guillotine ? Les fameuses tricoteuses, « les dames de la halle », comme on les appelait, n'avaient-elles pas été les plus dévoués soutiens de Robespierre(5) ? Tous ces gens pouvaient-ils accepter l'ascension d'un nouveau souverain qui venait de mettre un point final à la Révolution et prétendait réconcilier l'Ancien Régime avec le nouveau ?

Des badauds bavardaient au bord des ruisseaux qui coulaient au milieu de la chaussée en véhiculant les ordures du quartier. Des gens parlaient avec animation dans les files d'attente aux portes des petites boutiques. Il s'approcha des uns et des autres et prêta l'oreille. Il apprit avec consternation que les marchands, gros et petits, et les simples ménagères appréciaient fort la prodigieuse extension que Bonaparte venait d'imprimer à l'activité économique du pays ! On parlait de l'industrie qui travaillait à plein, ce qu'on n'avait pas vu depuis bien longtemps. On parlait des fabriques qui se multipliaient, des nouvelles chambres de commerce, de la première exposition du commerce et de l'industrie organisée dans les cours du Louvre, du redressement de l'agriculture, du travail assuré à tous les ouvriers... D'autres s'extasiaient sur la création de la Légion d'honneur par

laquelle le Premier Consul allait récompenser aussi bien les services civils que les services militaires.

— Ce Bonaparte est l'incarnation de Satan sur terre ! murmura le géant en s'éloignant. Personne ne résiste à ses tentations. Il ne me reste plus qu'à partir !

Il se trouva tout à coup en pleine foire avec tous les spectacles qu'on y montrait traditionnellement depuis des siècles, c'est-à-dire depuis que Philippe Auguste avait transporté la foire aux Halles de Paris : danseurs de corde, jongleurs, acrobates, chiens savants, montreurs de phénomènes de toutes sortes comme le veau à deux têtes ou la femme à barbe.

Il essaya de traverser la foire au plus vite. Soudain, il s'arrêta, surpris, fronçant les sourcils. Ses yeux se plissèrent. Un mince sourire de mépris se dessina lentement sur ses lèvres pâles. Il ne pouvait détacher son regard de la nuque d'un homme qui se tenait à quelques pas de lui, mêlé à la foule. La foule formait un cercle et applaudissait aux contorsions d'un avaleur de sabres. L'homme dut sentir qu'on le regardait car il se tourna tout à coup et tressaillit à la vue du géant. Il sortit alors de la foule des spectateurs et s'approcha à pas lents.

— Vous, Georges, ici ! Tout le monde vous croit à Londres ! murmura-t-il d'une voix à peine audible.

— Moi aussi, je vous croyais à Londres, marquis, répondit avec une pointe de reproche celui qu'on venait d'appeler Georges. Mais allons causer dans un coin plus tranquille !

Il entraîna le marquis sous le porche d'une vieille maison. Là, dans la pénombre, personne ne pouvait les voir, ni les entendre.

— Qui aurait dit que le chef des Chouans, le terrible Cadoudal ou monsieur Georges, comme on vous appelle plus souvent, puisse rôder à travers les rues de Paris après la signature de la paix avec l'Angleterre ! chuchota le marquis.

— Vous êtes le premier à le savoir, répondit Cadoudal. Pour tout le monde je suis à Londres. D'ailleurs, j'y retourne demain. Je suis venu à Paris pour sonder l'opinion et je ne doute plus, hélas, que le vote ne soit favorable à Bonaparte. Mais, permettez-moi, marquis, de m'étonner à mon tour. Qui aurait dit qu'un noble de vieille souche comme vous, un royaliste jusqu'à présent fidèle à son roi, pourrait abandonner un jour la sainte cause de la Monarchie et de la Religion pour entrer au service de l'Usurpateur ? Enfanté par la Révolution, cette Révolution qui a envoyé à l'échafaud tant des vôtres, Bonaparte usurpe le trône des Bourbons(6). N'avez-vous pas l'impression de vendre votre âme au diable et de trahir le roi légitime ?

La voix de Cadoudal s'était mise à trembler. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Calmez-vous, Georges, dit le marquis en se retournant pour voir

si personne ne les écoutait. Vous êtes un fanatique et vous vous méprenez lourdement sur le compte de Bonaparte. Ce n'est pas un Robespierre ! Par l'amnistie aux émigrés royalistes il a rouvert toutes grandes les portes aux hommes de l'Ancien Régime. C'est la réconciliation nationale ! Ce n'est pas un déshonneur de rentrer en France pour la servir. Beaucoup d'émigrés pensent comme moi. Ce Bonaparte est un instrument de la Providence. Il faut avoir le courage de le reconnaître ! Cessez de comploter, Georges ! Votre lutte est inutile. Vous avez combattu courageusement en Vendée, vous et les vôtres, mais à présent la guerre civile est terminée. La Vendée votera Bonaparte. D'ailleurs, à quoi peuvent aboutir vos complots ? Si Bonaparte est renversé, les Jacobins risquent de reprendre le pouvoir. Ce sera pis car le terrorisme reviendra alors en coup de vent ! Bonaparte est un homme nécessaire. Comme l'a dit récemment notre moraliste Joubert, c'est un « interroi ». Laissons le donc faire son métier d'interroi. Je crois qu'il le fait bien...

— Je vous en prie, marquis, ne commencez pas à m'énumérer les mérites du Premier Consul. Je n'entends que ça depuis ce matin ! s'écria Cadoudal d'une voix blanche.

— Laissez-moi, cependant, vous faire remarquer, mon cher Georges, qu'en ce qui concerne la Religion, elle n'est pas du tout menacée. Au contraire, Bonaparte a réconcilié la Révolution avec le ciel en signant il y a quelques mois le Concordat avec le pape. Grâce au Concordat les églises, fermées par la Révolution, sont rouvertes et les prêtres peuvent dire leur messe librement et sans crainte !

— Pour Bonaparte le Concordat n'est qu'un moyen politique, répliqua Cadoudal. Il veut avoir la haute main sur les prêtres. Cet homme n'a pas de religion. Il a forcé la main au pape et il le fera chaque fois qu'il le jugera nécessaire ! Mais il est inutile de discuter davantage. Séparons-nous et pas un mot de notre rencontre à qui que ce soit !

— Je vous le promets. Mais permettez-moi de vous poser une question indiscrete. J'ai entendu dire que le Premier Consul au nombre des conditions d'un accord durable avait demandé aux Anglais votre expulsion des îles Britanniques. Ne craignez-vous pas qu'ils le fassent ?

Cadoudal sourit.

— Les Anglais sont trop intelligents pour se séparer d'un homme de mon espèce ! Ils savent qu'un jour ils auront besoin de moi. La lutte reprendra alors. Pour l'instant il n'y a rien à faire ici. Il faut que je repasse de l'autre côté de la Manche car la police de Fouché me recherche très activement après l'attentat manqué de la machine infernale... Quand je pense à l'occasion que j'avais laissée échapper si stupidement il y a deux ans !...

— Quelle occasion ? demanda le marquis.

Cadoudal grinça des dents et murmura :

— Bonaparte m'avait invité aux Tuileries pour me proposer d'abandonner la lutte en Vendée et de passer dans son camp. Nous étions seuls à discuter dans la pièce... Je ne sais ce qui m'a retenu... J'aurais dû prendre ce gringalet dans mes bras et l'étouffer ! Nous n'en serions pas là aujourd'hui et vous n'auriez pas, monsieur le marquis, à trahir votre roi pour un nouveau César. Adieu ! Je reviendrai un jour mais ce sera pour un coup essentiel !

Cadoudal s'éloigna rapidement du porche et sa puissante carrure se perdit bientôt dans la foule. Le marquis le suivit longuement des yeux. Son regard exprimait à la fois l'inquiétude, l'admiration et la pitié.

II. – Le grand complot

Georges Cadoudal revint à Londres. Personne n'eut vent de son passage à Paris. Ses mystérieuses allées et venues entre l'Angleterre et le continent étaient toujours tenues secrètes. Il s'arma de patience et attendit son heure. Il se rendait bien compte que l'appui de l'étranger dont il avait besoin pour parvenir à ses fins ne pouvait lui être accordé en temps de paix. Mais il savait que l'Angleterre n'avait signé le traité de paix à Amiens qu'à contrecœur, forcée par sa situation désespérée, et que tôt ou tard, elle allait préférer l'état de guerre à une paix de ce genre.

Il avait déjà mûri son plan d'action, le « coup essentiel », comme il se plaisait à l'appeler. Ce coup essentiel devait assurer, ni plus ni moins, le changement du régime en France et la restauration des Bourbons. Aussi fallait-il préparer soigneusement une entreprise de cette envergure. Cadoudal ne resta pas inactif.

Vivant à Londres au milieu d'une troupe de chouans, de « tape-durs » de la Vendée, prêts à exécuter le moindre de ses ordres, monsieur Georges entretenait des rapports étroits avec les émigrés royalistes dont la participation ou l'appui étaient nécessaires au complot. Par ses amis, il pouvait atteindre les sphères les plus hautes, celles des princes. Il savait que le futur Louis XVIII et surtout son frère, le comte d'Artois, s'intéressaient à ses projets. Mais les princes, comme le gouvernement anglais lui-même qui avait pourtant connaissance de toutes les intrigues qui se tramaient à Londres, faisaient la sourde oreille, attendant le moment propice pour se prononcer.

L'attente ne fut pas longue. La paix qui avait été si bien accueillie

par tout le monde ne fut que de courte durée. Une simple trêve d'un an. La guerre allait recommencer. Pourquoi ?

Plus tard, jugeant Napoléon d'après ses nombreuses campagnes, on dira : « cet homme a trop aimé la guerre » et on aura tendance à l'accuser d'avoir toujours cherché un champ de bataille. Cependant, ces accusations tombent à faux lorsqu'il s'agit des guerres du Premier Consul. Après la paix d'Amiens, Bonaparte est au pinacle de sa gloire, au faîte de sa popularité. La France, reconnaissante pour tout ce qu'il a fait pour elle, lui accorde le consulat à vie par 3 568 885 voix contre 8 374. Bon administrateur et fin diplomate, il continue à travailler pour la prospérité du pays tout en lui assurant la première place en Europe sans avoir besoin pour cela de recourir aux armes. Il n'a aucune raison de vouloir la guerre en 1803.

L'Angleterre, tout au contraire, voit avec appréhension la prospérité renaissante de la France, tandis que son commerce à elle dépérit chaque jour. Elle n'a nulle envie d'abandonner l'île de Malte qui est la clé de l'Égypte et de la Syrie, car elle ne veut pas que la France devienne maîtresse de la Méditerranée à sa place (pourtant la France a des côtes méditerranéennes et l'Angleterre ne les a pas). À plusieurs reprises, Bonaparte se plaint amèrement à l'ambassadeur britannique, lord Whitworth, de ce que son pays viole le traité d'Amiens et n'exécute pas les clauses signées par lui. Alors, au lieu d'abandonner Malte, l'Angleterre commence à créer des difficultés. Elle ne veut plus ni de la médiation française en Suisse, ni du rôle joué par la France en Hollande, elle s'oppose même à ce que la France vende la Louisiane aux Américains ! En somme, l'Angleterre a beaucoup plus à gagner à faire la guerre qu'à subir les clauses du traité d'Amiens. Le 16 mai 1803, elle déclare la guerre et capture aussitôt deux navires de commerce français.

Le 22 mai, furieux, Bonaparte riposte en internant les Anglais qui résident en France. Il convoque alors le Sénat et le Corps législatif pour décider de la marche à suivre. Tous sont d'accord : la « perfide Albion » (c'est-à-dire l'Angleterre) mérite une leçon. Cependant, comment lutter contre un pays qui est une île et possède la flotte la plus puissante du monde pour se défendre ? Un seul moyen, moyen hardi et difficile : opérer une descente en Angleterre.

Le Premier Consul ordonne alors de rassembler à Boulogne une armée destinée à l'invasion des îles britanniques. Entreprise grandiose car le camp de Boulogne (en réalité six camps) doit s'étendre de l'embouchure de la Somme, en Picardie, jusqu'à Utrecht en Hollande. 180 000 hommes y arrivent de tous les coins du pays. On les place sous le commandement de généraux illustres, tels que Ney, Davout, Marmont et Soult. Tous les chantiers français travaillent fébrilement à construire des bateaux à fond plat pour transporter cette armée de

l'autre côté de la Manche. Petit à petit, le long des plages, des jetées et des quais de la côte septentrionale de la France on voit apparaître des centaines de péniches, de bateaux et de chalands... D'après Bonaparte, il suffit d'être durant six heures les maîtres de la Manche – c'est la flotte de Toulon qui devra en assurer la domination – pour que la descente en Angleterre réussisse...

Les Anglais crient alors bien haut que l'opération est impossible. Cependant leur inquiétude grandit à mesure qu'avancent les travaux du camp de Boulogne. Ils ne s'attendaient pas à un projet si hardi. L'inquiétude de la population devient de la peur. En se réveillant, les Britanniques se demandent si « le petit Boney », comme ils appellent Bonaparte, n'a pas profité d'une nuit brumeuse pour traverser le détroit et si la cavalerie française ne déferle pas déjà à travers la campagne du Kent dans la direction de Londres. De nombreux Anglais décident de s'engager dans les corps de volontaires, mais on ne se fait pas d'illusions sur l'issue de la guerre, si seulement le « petit Boney » réussit à prendre pied sur la côte anglaise avec sa grande armée.

C'est à ce moment que Georges Cadoudal demande au gouvernement anglais une entrevue pour lui exposer un plan devant mettre fin à la guerre et restaurer la monarchie en France. Les ministres anglais, qui connaissent la réputation de monsieur Georges, l'accueillent avec empressement au palais de Saint-James. Grâce à ce chouan fanatique, pensent-ils, on pourrait, peut-être, faire l'économie d'une guerre. Lord Wyndham est toutes oreilles lorsque Cadoudal se met à exposer son « coup essentiel ».

Son plan est d'une hardiesse inouïe. Il propose d'aller en France avec quelques compagnons dévoués, de s'embusquer sur la route de Malmaison où le Premier Consul se rend toujours avec une petite escorte, de disperser cette dernière à coups de fusils, de s'emparer de Bonaparte et de le transporter garrotté jusqu'à la côte normande où un bateau anglais en prendrait alors livraison. Si Bonaparte résiste trop, on ne se gênera pas pour l'abattre sur place.

L'ex-général Pichegru, qui s'est distingué sous la Révolution par la conquête de la Hollande et qui est passé par trahison au parti royaliste, fait partie de la conspiration. Il a accepté d'entrer en relations avec les mécontents de l'armée française, surtout avec Moreau, général populaire et qui hait Bonaparte. Dès que Cadoudal se serait emparé de la personne du Premier Consul, les généraux gagnés à leur cause par Pichegru les aideraient à rétablir les Bourbons sur le trône. Le comte d'Artois a déjà donné son accord pour débarquer clandestinement en France. Alors l'Angleterre n'aura plus qu'à signer la paix avec le nouveau gouvernement royaliste.

Le plan est compliqué, hardi et difficile à exécuter, mais les ministres anglais ne perdent rien à l'accepter et à promettre à

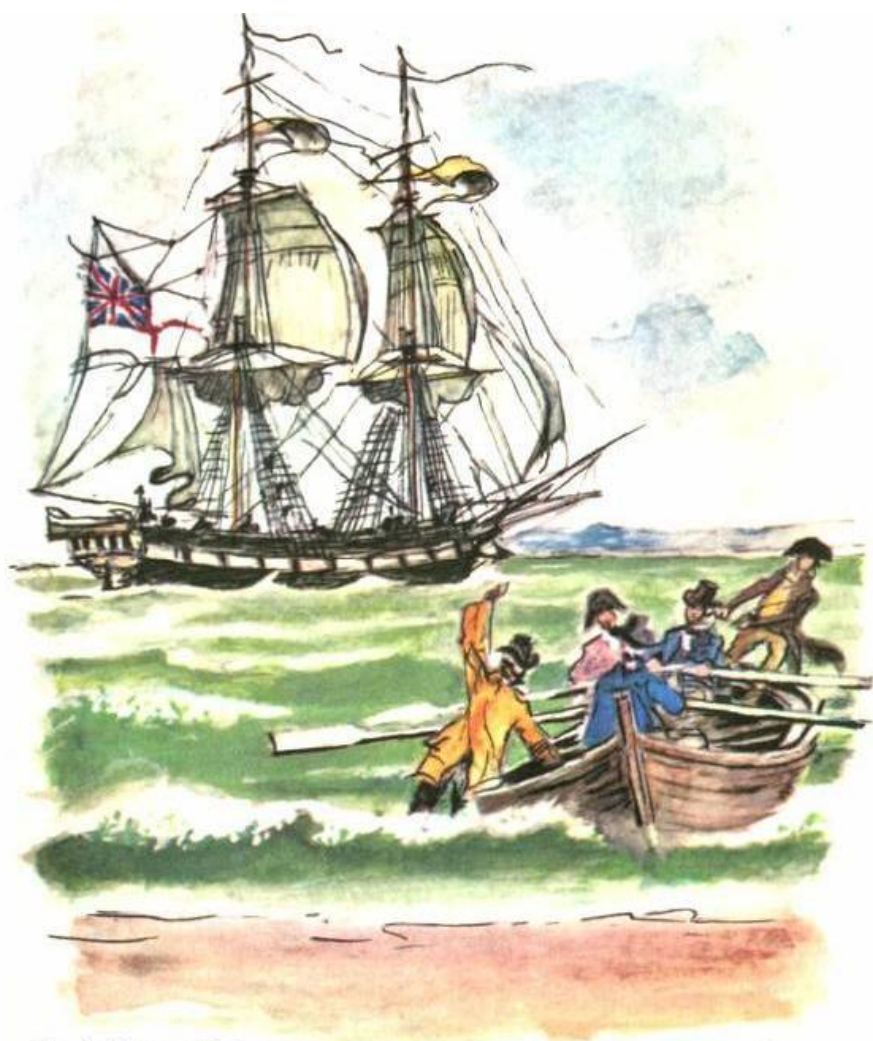
Cadoudal leur soutien. Les Anglais rêvent depuis longtemps à une contre-révolution en France.

C'est ainsi que commence l'extraordinaire aventure de Cadoudal.

La nuit du 20 août 1803 un brick mystérieux s'approche de la côte normande. On le voit à peine à travers la brume. Contournant le cap de la Hague, il longe l'anse de Vauville et se dirige lentement vers les falaises. Il semble chercher quelque chose. Tout à coup des signaux lumineux s'allument sur la falaise. L'espace d'un instant on distingue l'ombre d'un calvaire, planté au-dessus des dunes. Puis tout replonge dans la nuit. Alors le brick s'arrête, jette l'ancre et une barque s'en détache. Cinq hommes y prennent place. L'un d'eux se redresse et crie :

— Merci, capitaine Wright. Le brick « Vincejo » a fait son devoir. Rentrez vite en Angleterre avant qu'on ne vous remarque de la côte.

— Bonne chance, monsieur Georges ! Nous vous amènerons une autre équipe à la date convenue.



Un brick mystérieux.

La barque plonge dans la brume et, poussée par les bras vigoureux des rameurs s'approche bientôt du pied de la falaise. C'est un véritable mur, haut de cent mètres. Mais au sommet, des complices veillent. Ils jettent une corde à nœuds et les cinq hommes, abandonnant leur barque, escaladent la falaise.

Le village de Biville qui se trouve sur le plateau dominant l'immense grève désolée est calme, endormi. Personne n'a remarqué le débarquement des conjurés. À pas de loup ils se glissent vers la vieille église du village où les attend une voiture fermée. Ils y prennent place et la voiture part dans la nuit les emportant vers leur étrange destin.

Le lendemain la voiture arrive à Paris et s'arrête enfin à Chaillot. Une cachette y est prévue pour une trentaine d'hommes. C'est là que va vivre Cadoudal, avec son domestique Picot, un ancien chirurgien de l'armée vendéenne, Quérelle, et deux officiers de cette armée.

Durant six mois, monsieur Georges va préparer sa formidable conspiration. Il circule à travers Paris, à la barbe de la police, trouve de nouveaux complices, retourne en Normandie pour y accueillir de nouveaux arrivants. Il constate, cependant, qu'on a beaucoup exagéré en Angleterre le mécontentement des groupes politiques à Paris de même que l'influence des royalistes qui est, au contraire, sans importance. D'après lui, la venue du comte d'Artois, frère de Louis XVIII, pourrait seule exciter les passions en faveur du roi. Ne lui a-t-il pas promis de venir en France ? Une nuit, en janvier 1804, il est sur la falaise de Biville pour accueillir des personnages importants. En effet, l'ex-général Pichegru et les frères Polignac, favoris du comte d'Artois, grimpent sur la falaise.

— Amenez-vous le prince ? leur demande-t-il.

— Non, répondent-ils en baissant la tête. Ils savent que le comte d'Artois a peur de risquer sa vie.

— Nous sommes perdus ! gémit Cadoudal. Le temps travaille contre nous !

Cependant, il amène Pichegru à Paris et le presse de voir le général Moreau, dernier espoir des conjurés pour imposer le retour des Bourbons après la disparition de Bonaparte.

Pichegru voit aussitôt Moreau qui a pour lui quelque amitié. Or Moreau, qui se croit l'idole de l'armée républicaine et seul rival possible de Bonaparte qu'il déteste, n'a nulle envie de jouer le rôle d'un marchepied pour la restauration de la monarchie. Il répond qu'il accepte de collaborer à la chute du Consulat à condition « d'être mis à la tête du gouvernement avec le titre de dictateur ». Pichegru rapporte sa déconvenue à Cadoudal et ils décident que celui-ci pourrait rencontrer Moreau pour essayer de le convaincre à son tour.

Quelques jours après ils se présentent ensemble chez Moreau. Ce dernier cache à peine la répulsion qu'il éprouve pour le chef des Chouans et déclare qu'il est et restera républicain. Il ne veut pas aider les Bourbons mais il accepte de remplacer Bonaparte. L'entretien devient vite orageux et Georges sort furieux en s'écriant :

— Il paraît que ce bougre-là aussi a de l'ambition ! Eh bien, Bleu pour Bleu(7), j'aime encore mieux ce gringalet de Bonaparte !

La conspiration est au point mort. Cadoudal a perdu six mois pour essayer de convaincre royalistes et anti-bonapartistes de passer sérieusement à l'action. S'il a échappé jusqu'à présent aux filets de la police c'est parce qu'il y a en ce moment six polices parallèles à Paris, rivales et jalouses l'une de l'autre, Bonaparte ayant préféré retirer le ministère de la Police à Fouché. Cependant un agent secret, Méhée de la Touche, évente le complot. Quérelle, le compagnon de Cadoudal, est pris. Menacé d'être fusillé, il dénonce la présence de son chef à Paris. Un autre compagnon de Cadoudal, arrêté à son tour, avoue la venue de Pichegru à Paris et ses rencontres avec le général Moreau. Il dévoile même l'arrivée prochaine d'un prince en France.

Mis aussitôt au courant de la conspiration, Bonaparte est très ému. Il ne s'attendait pas à voir Moreau, un général bien connu pour ses opinions républicaines, mêlé à un complot royaliste. Pour arrêter tous les complices, la police fait fermer les barrières de Paris et contrôle tous ceux qui en sortent. La capitale semble en état de siège. D'autre part, le commandant de la gendarmerie va se poster à Biville pour surprendre le prince qui doit débarquer en France. Le brick « Vincejo » s'approche de la côte mais, sur un signal mystérieux parti de la falaise, s'éloigne aussitôt.

On arrête alors le général Moreau, puis Pichegru, trahi par la personne qui l'héberge. Puis d'autres membres importants de la conspiration. Seul, Cadoudal reste insaisissable. Tout Paris se passionne pour le mystérieux monsieur Georges. Où est-il, où se cache-t-il, ce redoutable chef des Chouans, devenu légendaire pour ses amis comme pour ses ennemis.

Pourtant quelqu'un avertit la police et le vendredi 9 mars 1804 le quartier Latin devient le théâtre d'une extraordinaire chasse à l'homme. L'officier de police Caniolle reçoit l'ordre de se poster avec ses collègues dans la rue de la Montagne-Sainte-Genève pour y suivre le cabriolet de place N° 53 dès que celui-ci viendrait à passer. Vers sept heures du soir les policiers aperçoivent le cabriolet qui s'arrête près de la boutique d'une fruitière.

Soudain quatre hommes sortent d'une allée attenante à la boutique et se dirigent rapidement vers le fiacre. Caniolle croit reconnaître Cadoudal et s'avance avec les autres inspecteurs pour l'arrêter. Les

compagnons de Georges s'interposent et les repoussent brutalement en demandant si la rue n'est pas assez large. Cadoudal en profite pour sauter dans le cabriolet.

— Léridan, crie-t-il à l'homme qui tient les guides, fouette ou nous sommes perdus !

Le nommé Léridan lance le cheval dans la direction de la place Saint-Michel. Mais le cabriolet n'est pas sur une grande route. Toutes les voitures qui circulent dans le quartier gênent sa progression. Les policiers le poursuivent en courant. Enfin lorsque le cabriolet arrive au carrefour de l'Odéon, Caniolle, tout essoufflé, parvient à l'atteindre et se jette à la tête du cheval.

— Arrêtez, au nom de la loi ! s'écrie-t-il.

Au même moment l'agent Buffet monte sur le marchepied. Mais Cadoudal est résolu à vendre chèrement sa vie. Il sort un pistolet, se penche et tire deux fois. Buffet est tué, Caniolle grièvement blessé. Il s'élance alors hors du cabriolet et se heurte à deux policiers qui arrivent en courant. Il n'hésite pas et tire un poignard. Mais trois passants viennent à l'aide de la police. Une lutte terrible s'engage entre le géant et les cinq hommes. Ces derniers parviennent avec peine à le maîtriser. Garrotté, Cadoudal est amené à la préfecture de Police.

On l'interroge. Cadoudal ne dit rien qui puisse compromettre les généraux Moreau et Pichegru, mais il reconnaît fièrement avoir voulu enlever le Premier Consul sur la route de Malmaison. On le conduit alors à la prison du Temple. Il sera jugé et exécuté. En montant sur l'échafaud, calme et souriant, il va crier : « Vive le roi ! »

Telle est la fin de ce conspirateur qui, s'il avait mérité sa condamnation pour avoir tué sans remords ses adversaires et enfreint souvent la loi, étonne pourtant par son extraordinaire courage et sa constante fidélité à la royauté déchu.

Les conséquences de la conspiration furent assez graves et inattendues. En apprenant tout ce qui l'avait menacé et le menaçait, peut-être, encore, Bonaparte perdit son sang-froid. Corse d'origine, il pensa à la vendetta, à cette vengeance qui s'étendait à tout le clan ennemi. – « Suis-je donc un chien – s'écria-t-il – qu'on peut assommer dans la rue... tandis que mes meurtriers seront des êtres sacrés ? On m'attaque au corps ! Je rendrai guerre pour guerre ! »

Le procès des conspirateurs avait révélé qu'ils attendaient la venue d'un prince en France. Qui était-il ? On signala, par ailleurs, la présence près de la frontière d'un jeune prince Bourbon, le duc d'Enghien, ennemi de la France nouvelle, officier à la solde de l'Angleterre. Était-ce lui ? Sur le conseil de Talleyrand et de Fouché, ses deux mauvais génies, Bonaparte donne l'ordre d'arrêter le duc, coupable ou innocent.

Le 15 mars 1804, à cinq heures du matin, on franchit le Rhin, on fait

irruption à Ettenheim, dans le duché de Bade, on prend le duc d'Enghien dans son lit et on le conduit à Vincennes. Interrogé cinq jours plus tard par la commission militaire, le duc crâne et se vante d'avoir voulu combattre la France. On le condamne aussitôt à mort comme « émigré à la solde anglaise et en armes contre la France ». Le lendemain matin il est fusillé dans les fossés de Vincennes.

Ainsi Bonaparte, excédé par tous les complots qu'on avait ourdis contre lui, venait de « renvoyer la terreur à ses ennemis jusque dans Londres ».

L'exécution du jeune duc d'Enghien, qui était étranger à la conspiration de Cadoudal, fut souvent reprochée à Napoléon. Elle fit le plus mauvais effet en Europe où les cours des rois et des princes prirent le deuil du « cousin du roi de France ». Napoléon n'essaya pourtant jamais d'en rejeter la responsabilité. Tout au contraire, quelques jours avant sa mort, à Sainte-Hélène, il fit rouvrir son testament pour y ajouter ces mots : « J'ai fait arrêter et juger le duc d'Enghien parce que cela était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français, lorsque le comte d'Artois entretenait, de son aveu, soixante assassins à Paris. Dans une semblable circonstance, j'agisrais encore de même. »

Une autre conséquence imprévue de tous les complots organisés depuis deux ans pour assassiner le Premier Consul a été de renforcer son pouvoir personnel et de précipiter la marche vers l'Empire. Aux intrigues des émigrés et des étrangers tendant à restaurer l'Ancien Régime en France par le retour des Bourbons, la France répondit en proposant de donner à Bonaparte le pouvoir suprême. Le Sénat déclara « qu'il était du plus grand intérêt du peuple français de confier le gouvernement de la République à un empereur héréditaire, Napoléon Bonaparte ». Quant au peuple français, on organisa un plébiscite pour lui demander son avis. Par 3 572 329 « oui » contre 2 579 « non », la France salua l'avènement au trône de celui qui dix ans plus tôt n'avait été qu'un simple lieutenant d'artillerie !

LE SACRE



LE 29 novembre 1804 les Parisiens furent réveillés à sept heures du matin par les cloches de la ville, sonnant à toute volée... Ceux qui n'étaient pas au courant se demandèrent si les cloches n'annonçaient pas la cérémonie du sacre de l'Empereur. Mais ce n'était pas encore le jour du sacre. Les cloches informaient le peuple de Paris de l'arrivée du pape Pie VII.

On sait que les papes n'ont pas l'habitude de quitter Rome. Aussi le seul fait que le Saint-Père eût entrepris le voyage jusqu'à Paris sur la demande de Napoléon pour le sacrer Empereur avait à lui seul une grande importance. On n'avait jamais vu un pape à Paris. Napoléon le reçut comme un souverain. Il l'installa aux Tuileries, au pavillon de Flore, dans une chambre qu'il fit meubler – pour lui faire plaisir – d'une manière semblable à celle que le pape occupait au palais de Monte-Cavallo à Rome.

Une foule énorme de Parisiens se porta alors vers les jardins des Tuileries pour voir le souverain pontife. On le réclama à grands cris : « Le Saint-Père ! Le Saint-Père ! » C'était la même foule qui une dizaine d'années auparavant était venue à ce même endroit pour huer le roi et la reine, et acclamer Robespierre, le dictateur qui avait décidé de fermer toutes les églises... Les temps avaient bien changé... Et lorsqu'un vieillard au visage bienveillant, vêtu de blanc et portant une calotte blanche, apparut sur le balcon, la foule se tut, en proie à une émotion soudaine. Elle devint timide et respectueuse.

Avec la venue du pape à Paris on comprit que le couronnement de l'Empereur allait revêtir un caractère sacré, bien différent d'un vote portant un homme au pouvoir par la volonté nationale.

Les préparatifs du sacre allaient bon train. Une activité fébrile régnait dans la ville pour fêter dignement un événement aussi exceptionnel. En effet, on n'avait pas sacré d'empereur depuis 1004 ans, c'est-à-dire depuis Charlemagne. Le vieux Paris faisait sa toilette. On nettoyait les rues, on repavait celles qui en avaient besoin, on repeignait les murs, on abattait en hâte les vieilles masures autour de Notre-Dame, la cathédrale où devait avoir lieu le sacre, enfin on décorait toutes les places publiques et les rues, surtout sur le passage du cortège impérial.

Mais c'était au château des Tuileries qu'on se préparait avec le plus de frénésie. Des personnages qui s'étaient habitués pendant la Révolution à s'habiller avec beaucoup de simplicité, se virent tout à coup dans l'obligation de revêtir pour la cérémonie du sacre des costumes qui les firent penser involontairement à une mascarade. En effet, ces costumes avaient une apparence pour le moins étrange. On avait demandé aux peintres David et Isabey d'en faire les dessins. S'ils étaient de grands peintres (on peut admirer leurs tableaux au Louvre), ils n'étaient point des couturiers, cela va sans dire. Ils imaginèrent donc des costumes singuliers, inspirés curieusement par la mode antique du temps des Romains et les vêtements qu'on portait en France au XVI^e siècle du temps de Henri II ! Ce compromis étrange entre l'Antiquité et la Renaissance donna des manteaux courts, des manches bouffantes de satin blanc, des vestes brodées à dentelles, des toques à plumes, des bas de soie...

Beaucoup de dames furent ravies de changer de toilettes (vous savez qu'elles accueillent toujours favorablement les modes nouvelles), mais imaginez la stupeur des généraux républicains ayant fait la campagne d'Italie à la tête de soldats en haillons, lorsqu'ils se virent dans une glace avec une toque à plumes sur la tête... Ils n'en croyaient pas leur yeux !

Les coiffeurs, les tailleurs, les habilleuses couraient essoufflés d'un appartement à l'autre pour préparer à la cérémonie les personnages qui devaient y prendre part. Lorsque son valet de chambre Constant lui apporta l'habit de velours cramoisi étincelant d'or, le manteau court avec agrafes d'or, la culotte et la veste de velours blanc avec boutons de diamants, les brodequins et les bas de soie brodés d'or qu'il devait revêtir pour se rendre à Notre-Dame, Napoléon considéra tout cet accoutrement avec stupéfaction et proféra des malédictions contre les brodeurs.

Cependant, à la veille de son sacre, Napoléon eut des soucis beaucoup plus graves que celui d'étudier sa toilette d'empereur. Un événement inattendu faillit tout compromettre et remettre le sacre à une autre date sinon l'empêcher tout à fait. Le secret fut bien gardé et

on n'apprit le drame qui se joua aux Tuileries quelques heures à peine avant la cérémonie que beaucoup plus tard. La cause en était Joséphine, la future Impératrice.

Joséphine de Beauharnais, veuve et mère de deux enfants, avait épousé le général Napoléon Bonaparte huit ans auparavant par un mariage civil. Cette union n'avait pas été bénie par l'Église, semblable en cela à beaucoup d'autres contractées sous la Révolution. Tant que Bonaparte était un petit général à l'avenir souvent incertain, Joséphine ne rêva jamais à un mariage religieux. Elle l'avait épousé sans amour, par intérêt. À mesure que l'étoile de Bonaparte montait dans le firmament de la gloire, Joséphine n'eut qu'à se féliciter d'avoir choisi un si excellent parti. Or, apprenant que le pape viendrait à Paris pour sacrer son mari Empereur des Français, elle se demanda tout à coup si leur mariage civil pouvait satisfaire le pape, en somme si elle avait le droit de devenir une Impératrice légale, bénie à Notre-Dame ? Napoléon ne pourrait-il pas profiter de l'occasion pour la répudier et épouser une princesse royale ?

D'autre part, Joséphine savait bien que la famille Bonaparte lui était violemment hostile et incitait depuis longtemps Napoléon à divorcer. Pour les frères et les sœurs de celui-ci elle était une intruse, pour sa mère, l'énergique Letizia, elle n'était que « Madame de Beauharnais », pas plus. On lui avait rapporté que le clan Bonaparte intriguait déjà pour l'empêcher de devenir Impératrice des Français. Joséphine eut peur. Femme futile, d'une intelligence moyenne, elle était pourtant assez rusée pour avoir réussi plus d'une fois à tromper Napoléon et à se faire pardonner ses caprices. Elle imagina alors un stratagème afin d'obliger Napoléon à l'épouser encore une fois, mais cette fois-ci devant un prêtre. Ce serait une garantie de plus pour conserver la couronne impériale.

Dans la nuit précédant le sacre, lorsque tout est prêt pour la cérémonie, Joséphine demande une audience au pape qui habite comme elle aux Tuileries. Un peu surpris par cette requête inattendue, le Saint-Père la reçoit aussitôt. Alors Joséphine lui révèle sa situation irrégulière : depuis huit ans elle n'est unie à Napoléon que par un mariage civil. Le pape, qui ne le savait pas, est bouleversé. Vieillard doux et affable, il devient intransigeant et sévère dès qu'il s'agit de défendre les règles les plus sacrées de l'Église. Joséphine le sait et compte là-dessus. Sa petite manœuvre réussit pleinement. Pie VII fait dire aussitôt à Napoléon qu'il lui est impossible de donner l'onction sainte à un couple qui n'est pas uni devant Dieu et qu'on l'immolerait plutôt que de l'obliger à se rendre le lendemain à Notre-Dame. Si Napoléon veut être sacré empereur, il doit épouser immédiatement Joséphine par un mariage religieux, le seul valable pour l'Église et le pape.

Napoléon est bouleversé à son tour. Il ne s'attendait pas à tant d'astuce de la part de Joséphine. En tant que stratège, il ne peut s'empêcher d'admirer la manœuvre, mais il s'emporte, il écume de rage, car il n'aime pas qu'on lui force la main. D'autant plus que Joséphine s'est trompée, il n'a nullement l'intention de divorcer. Au contraire, il vient de lutter pendant dix jours contre tous les membres de sa famille, leur répétant sans arrêt qu'il ne répudierait pas Joséphine et la ferait Impératrice, que cela leur plaise ou non. Aussi le stratagème de Joséphine, ce recours secret au pape au dernier moment, l'irrite-t-il beaucoup. On l'a joué comme un enfant. Une violente scène de ménage éclate alors dans le cabinet du futur empereur, mais elle est inutile... Joséphine sait qu'elle a gagné. Napoléon n'osera jamais provoquer un scandale public. Que dira-t-on en France et dans le monde entier si on apprend le refus du pape ?

Ainsi, pendant que tous les personnages devant assister au sacre essaient pour la dernière fois leurs costumes ou mettent la dernière main à leurs toilettes, Napoléon et Joséphine, pâle, énervés, se glissent furtivement le long des galeries du palais vers la chapelle des Tuileries où les attend le cardinal Fesch et deux témoins. Là, dans la pénombre, sans cérémonie, le cardinal bénit rapidement leur étrange mariage. Il sera tenu secret le plus longtemps possible.

Voilà comment la future Impératrice gagna la première manche dans la guerre sournoise que lui avait déclarée la famille de son époux. Mais, malheureusement pour elle, ce n'était que partie remise. La mère, les frères et les sœurs de Napoléon, loin de se considérer comme battus, attendirent le moment propice pour repartir à l'attaque. Devenu empereur, ayant fondé la « quatrième dynastie »⁽⁸⁾ en France, Napoléon aura besoin d'un héritier, mais Joséphine ne lui donnera pas d'enfants. La famille Bonaparte aura alors beau jeu pour prendre sa revanche et répéter sans cesse à Napoléon qu'il a eu tort de ne pas divorcer. Cinq ans, jour pour jour, après le mariage religieux dont nous venons de raconter la curieuse histoire, dans ce même palais des Tuileries, Napoléon annoncera à Joséphine son intention de divorcer. Il le regrettera bientôt lui-même après son second mariage avec une archiduchesse autrichienne. Mais n'anticipons pas, cela fait partie d'un autre récit que vous trouverez plus loin.

Revenons au sacre de l'Empereur. Le 11 frimaire an XIII, c'est-à-dire le 2 décembre 1804, dès six heures du matin le bruit du canon et le son des cloches commencèrent à annoncer la cérémonie. Les Parisiens et les nombreux visiteurs venus de province pour assister à cet événement unique dans l'histoire de France s'empressèrent de descendre dans la rue et de se porter sur le parcours des cortèges qui devaient se rendre des Tuileries à Notre-Dame. Le temps était froid. Il neigeait et pleuvait tour à tour. Cependant un soleil radieux illumina

bientôt la cité.

À huit heures on vit la procession des membres des différents ordres de l'État et du Corps législatif qui allaient occuper leurs places dans la cathédrale sous la conduite des maîtres des cérémonies. Mais ce n'était pas le plus intéressant. On attendait le Pape et l'Empereur.

Le cortège du pape eut du retard. Pourtant ce retard n'avait rien à voir avec le Saint-Père qui s'était levé, comme à l'ordinaire, à quatre heures du matin pour prier. La cause du retard était une mule ou plutôt son absence. Les maîtres des cérémonies qui avaient tout organisé, tout prévu, ignoraient que lorsque le pape sortait du Vatican pour aller officier dans une église de Rome, un de ses camériers(9) le précédait, monté sur une mule et portant une grande croix. Ils l'apprirent au moment où le cortège devait se mettre en marche. Malgré toutes les supplications, le camérier du pape ne voulut pas déroger à l'étiquette et exigea qu'on lui amenât une mule. Alors on lança des piqueurs à travers Paris pour trouver quelque part la bête qui retardait le sacre de Napoléon. On parvint enfin à découvrir un âne plus ou moins propre et on le conduisit sous bonne escorte au château. Le baudet fut très surpris de se voir décorer de rubans. Il était temps car tout le monde commençait à s'impatienter, aussi bien la foule massée sur les quais de la Seine que les personnages qui attendaient aux Tuileries pour se rendre à Notre-Dame.

Tout à coup les spectateurs, surpris et amusés, virent sortir un âne du palais avec un ecclésiastique imperturbable monté dessus et tenant une croix en vermeil. Quelques instant après un magnifique carrosse, attelé de huit chevaux gris pommelée, sortit à son tour. Sur l'impériale on remarquait une tiare en or avec les attributs de la papauté. Des dragons escortaient le cortège.

Le Pape n'entra à Notre-Dame qu'à dix heures et demie, précédé des cardinaux, des archevêques et évêques de France et des curés de Paris. Il se dirigea aussitôt vers le fauteuil préparé pour lui dans le chœur et se mit à prier.

Une heure allait s'écouler encore avant l'arrivée de Napoléon et de Joséphine. Les foules qui gelaient dans la rue, fouettées par un vent froid, attendaient stoïquement le passage du cortège impérial. Elles ne furent pas déçues.

Des salves d'artillerie annoncèrent le départ des Tuileries. Le spectacle qui s'offrit alors aux yeux émerveillés des Parisiens était grandiose, presque féerique. Huit mille cavaliers, revêtus de leurs plus beaux uniformes et plusieurs groupes de musiciens défilèrent entre deux haies d'infanterie. Ils étaient suivis d'un nombre impressionnant de belles voitures aux magnifiques attelages qui transportaient les nouveaux dignitaires de l'Empire. Mais ce fut le carrosse doré surmonté de quatre aigles portant une couronne qui attira surtout les

regards. Il était tiré par huit chevaux couleur isabelle, empanachés de blanc, que dirigeait le cocher César, celui-là même qui avait sauvé involontairement la vie de Bonaparte en traversant au galop la rue Saint-Nicaise avant que la machine infernale n'ait eu le temps d'exploser.

Des acclamations délirantes saluaient le passage du carrosse doré. La plupart des Français aimaient bien le nouveau maître de la France et se réjouissaient de le voir devenir empereur comme Charlemagne. Napoléon et Joséphine souriaient à la foule. Qui aurait pu deviner en les voyant si sereins qu'ils n'avaient pas fermé l'œil de la nuit, agités, énervés, brisés par un drame conjugal dont l'épilogue fut un étrange mariage ?

Les façades de toutes les maisons qui se trouvaient sur le parcours du cortège avaient été décorées de draperies, de tentures en papier et de guirlandes. Quant à Notre-Dame de Paris, on ne la reconnaissait plus ! La cathédrale était entièrement recouverte de drapeaux, de trophées, de draperies bleues semées d'étoiles qui pendaient des galeries. Les statues de Charlemagne et de Clovis qui se dressent à quelques pas de Notre-Dame étaient surmontées d'un énorme aigle d'or aux ailes déployées.

C'est à midi seulement que l'interminable cortège arriva sur la place du parvis Notre-Dame. Avant d'entrer dans la cathédrale, Napoléon et Joséphine durent passer par l'archevêché pour revêtir les costumes du sacre. On avait spécialement élevé une galerie de bois pour relier l'archevêché à la cathédrale. Quand la procession commença, les orgues accompagnées de trois cents musiciens se mirent à jouer. On vit d'abord les hérauts d'armes, les huissiers, les pages et les officiers dignitaires. Puis, très émue, rajeunie de dix ans, Joséphine. Habillée de satin blanc broché d'argent et scintillante de diamants, elle portait un lourd et long manteau que soutenaient les sœurs de Napoléon marchant derrière elle.

Tout de suite après Joséphine apparurent les illustres guerriers qui avaient couvert la France de gloire pendant les guerres de la Révolution, du Directoire et du Consulat. Plusieurs d'entre eux devinrent bientôt maréchaux de l'Empire. Les trois premiers portaient la couronne, le globe et l'épée de l'Empereur.

Enfin, quelques instants plus tard, on vit Napoléon, très pâle, ceint d'une couronne de laurier. Son costume rappelait celui d'un empereur romain. Il semblait quelque peu écrasé sous son immense manteau de velours cramoisi semé d'abeilles d'or et doublé d'hermine, long de 58 mètres !...

Lorsque Napoléon et Joséphine s'approchèrent de l'autel, le Saint-

Père entonna le cantique « Veni Creator » et la messe commença.

Pendant ce temps, dehors, le bourdon de Notre-Dame sonnait à toute volée et les canons tonnaient pour annoncer le commencement du sacre. La foule massée sur le parvis de la cathédrale essayait de deviner ce qui se passait à l'intérieur. Quant aux privilégiés, ceux qui avaient comme au théâtre une place sur les gradins élevés de chaque côté de la grande nef, ils ne perdaient pas un détail de la cérémonie.

L'assistance retint son souffle lorsque Napoléon et Joséphine s'avancèrent pour recevoir la triple onction du pape. Ils se placèrent à leur prie-dieu et le Saint-Père s'approcha pour accomplir la cérémonie du sacre. À quoi pensait Napoléon pendant tout ce temps ? Probablement à la Corse, son île natale, et à sa jeunesse, pauvre et studieuse, car se retournant peu après vers son frère aîné, il lui dit simplement à l'oreille : « Joseph, si notre père nous voyait ! »

Après le sacre restait le couronnement. Alors on vit avec surprise Napoléon gravir les marches de l'autel, saisir la couronne impériale et la placer lui-même sur sa tête. Le pape le regardait faire en silence. Il avait été prévenu la veille qu'il sacrerait mais ne couronnerait pas l'Empereur. Napoléon voulait signifier par là qu'il ne devait sa couronne qu'à lui-même.

Puis, l'Empereur prit la couronne de l'Impératrice, descendit lentement les degrés et couronna Joséphine, agenouillée, presque défaillante d'émotion.

Les deux souverains regagnèrent alors leurs trônes. Le Saint-Père les suivit peu après. Il les bénit, embrassa l'Empereur et se tournant vers l'assistance cria en latin : « Vivat Imperator in aeternum ! » Les acclamations et les fanfares résonnèrent aussitôt sous les voûtes de Notre-Dame. On les entendit du dehors et la foule qui gelait depuis le matin dans la rue répondit par des cris stridents et joyeux, qui se répercutèrent jusqu'aux portes de Paris.

La cérémonie avait duré presque cinq heures. Tout le monde était très fatigué. Exténués, brisés par l'émotion, mais heureux, l'Empereur et l'Impératrice montèrent dans leur carrosse doré pour rentrer aux Tuileries. Un magnifique cortège de vingt mille torches les suivait. Ils passèrent par les boulevards pour satisfaire la curiosité de la foule. Des arcs de triomphe y étaient dressés en leur honneur. À leur passage la foule en délire criait : « Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! » Sept heures du soir sonnaient lorsqu'ils purent enfin regagner leur appartement et se débarrasser de leurs lourds costumes.

Cependant, la fête continua jusqu'au matin. Peu de gens dormirent cette nuit à Paris. On entendait partout de la musique, des chants, des cris de joie. Les rues, les places et les jardins étaient illuminés par les

lampions et des torches. À certains endroits on pouvait voir des « N » lumineux car à partir de ce jour, comme tous les souverains, Bonaparte se fera appeler par son petit nom : Napoléon.

La France, jadis royaume, puis république, était devenue un empire. Certains pensaient que ce serait une continuation de la république mais avec un empereur pour chef, d'autres espéraient que ce serait un retour à l'Ancien Régime. Ce ne fut ni l'un, ni l'autre. Ce fut tout simplement le règne de Napoléon I^{er}.

Personne ne pouvait deviner alors, y compris l'Empereur lui-même, qu'un an plus tard, jour pour jour, il allait livrer une des plus célèbres batailles de l'histoire près d'une petite ville de Moravie appelée Austerlitz.

LA BATAILLE DES TROIS EMPEREURS

I. – En attendant Villeneuve



IL Y A DES MOIS que nous moisissons ici au bord de l'eau en rêvant au voyage en Angleterre. La vue de tous ces bateaux, péniches, chaloupes, frégates, vaisseaux, me donne le cafard ! On nous a même appris à manœuvrer les bateaux plats et à donner le coup d'aviron en cadence, à monter à l'abordage, à manier le grappin et les crocs. Eh bien, mon vieux, j'en ai assez de jouer au marin ! Je préfère me battre sur la terre ferme... D'ailleurs, le camp de Boulogne est assez humide... Si nous attendons encore quelques mois dans ces baraques nous risquons tous de nous rouiller les os par des rhumatismes, comme dit mon infirmier.

— En somme, grenadier, tu préfères les sables du désert ?

— Ah, non ! N'exagérons rien ! L'Égypte nous a laissé de beaux souvenirs mais c'est un pays trop chaud. Je préfère l'Italie. Quel pays, quel climat ! Le Petit Caporal(10) nous y ramènera, peut-être, un jour.

— Pourquoi faire ?

— Pour batailler, pardi !

— Mon pauvre vieux, tes rhumatismes t'ont déjà rouillé le cerveau ! Comment le Petit Caporal peut-il faire la guerre en Italie puisqu'il est devenu le roi d'Italie ? Sois logique !

— Tiens ! Je croyais qu'il était Empereur et l'Italie une république !

— Tu n'entends rien à la politique, soldat. Tant qu'il était le Premier Consul et que nous étions nous-mêmes en république il lui fallait une république en Italie. Maintenant qu'il est Empereur, cela l'arrange

mieux de transformer cette république en royaume. Voilà pourquoi il est devenu roi d'Italie. Le premier roi, d'ailleurs. Jusqu'à présent ils n'ont eu que des princes, des ducs et le pape, bien entendu.

— Bon, si tu es si calé en politique, peux-tu m'expliquer, cher ami, ce que nous faisons ici au bord de l'eau ? Les préparatifs sont terminés. On a déjà transporté les vivres dans les vaisseaux. Les chevaux et l'artillerie sont embarqués. Nous sommes près de 150 000 hommes, à ce qu'on dit, et nous avons une flottille de bateaux de toutes sortes pour nous transporter de l'autre côté du détroit. Qu'attendons-nous pour mettre à la voile et passer en Angleterre ? La conquête ne durera pas un jour ! On soupera à Londres ! Les Anglais n'ont pas d'armée qui puisse nous résister.

— Oui, mais ils ont une flotte et la chance d'habiter une île. Le Petit Caporal nous a fait traverser les déserts de l'Afrique et les Alpes suisses mais il ne peut pas nous faire marcher sur l'eau comme Jésus-Christ l'a fait pour ses apôtres ! Il faut que notre flotte à nous empêche la flotte anglaise de nous anéantir pendant la traversée du pas de Calais. Il suffirait d'être maîtres de la Manche pendant quelques heures et le tour est joué !

— D'accord, mais où est-elle notre flotte à nous ?

— Tu m'en demandes trop ! On dit que l'Empereur l'ignore lui-même ! Et, crois-moi, ça doit le tracasser plus que toi... J'ai entendu l'autre jour la conversation de deux officiers. Eh bien, il paraît que l'Empereur avait donné l'ordre à l'amiral Villeneuve, le chef de la flotte de Toulon, de sortir de la Méditerranée, de se porter quelque part vers les îles des Antilles pour y attirer la flotte anglaise, car elle voudra défendre les colonies britanniques, puis de revenir en toute hâte ici, pour couvrir notre passage à travers le détroit.

— C'est bien imaginé ! Et où est-il ce Villeneuve avec sa flotte ?

— Il paraît qu'il a réussi à sortir de la Méditerranée et à entraîner à sa suite la flotte de l'amiral anglais Nelson, mais voilà, on ne sait plus ce qu'il a fait au retour. On dirait qu'il hésite à venir ici. Il se balade quelque part et nous, on ronge notre frein !

— Serait-il un incapable ? Quel dommage qu'à la place de Villeneuve notre flotte ne puisse être commandée par un de nos braves généraux comme Lannes, Masséna ou Soult !

Tel était à peu près le genre de conversation qu'on aurait pu surprendre en prêtant une oreille indiscreète aux bavardages des soldats du camp de Boulogne en septembre 1805. Nous avons déjà raconté plus haut dans quelles circonstances Napoléon avait été amené à créer le camp de Boulogne après la rupture de la paix d'Amiens par l'Angleterre.

Un mois après son sacre, le 2 janvier 1805, Napoléon avait même offert la paix au roi d'Angleterre. Son offre fut rejetée. Qu'est-ce qui

pouvait donner à l'Angleterre cette soudaine assurance ? Ne tremblait-elle pas de voir les Français débarquer sur ses rivages ? Napoléon comprit bientôt pourquoi son offre de paix venait d'être rejetée.

Il fut informé, surtout par Talleyrand, son ministre des Relations extérieures, qu'une nouvelle coalition était en train de se nouer contre la France. La Russie qui avait entretenu des relations amicales avec la France sous le tsar Paul I^{er} vira lentement de bord après l'assassinat de ce dernier (assassinat perpétré par une coïncidence étrange au moment même où le Tsar et Bonaparte étaient tombés d'accord pour lutter ensemble contre l'Angleterre). À la même époque Bonaparte échappait par miracle à une série d'attentats. Le nouveau tsar Alexandre I^{er}, après quelques hésitations, se décida à soutenir l'Angleterre. Il se disait inquiet des visées orientales de Napoléon et de la manière dont celui-ci réorganisait à sa guise les états allemands.

D'autre part, l'Autriche attendait toujours l'occasion de prendre sa revanche. La proclamation de l'Empire en France et la transformation de la République italienne en royaume attaché à l'Empire ne lui plaisaient guère car la France devenait ainsi trop forte. Une coalition avec la Russie et l'Angleterre pouvait arrêter la croissance de l'Empire napoléonien. La Russie et l'Angleterre ayant déjà signé un accord secret à Saint-Petersbourg(11), l'Autriche y adhéra à son tour et une alliance anglo-austro-russe fut enfin conclue le 9 août 1805. Les nouveaux alliés auraient voulu avoir aussi le concours de la Prusse, mais celle-ci, trop prudente, ajournera sa réponse. Elle voulait attendre la suite des événements.

Pendant que se nouait cette nouvelle coalition contre la France (preuve évidente que ce n'était pas Napoléon qui cherchait la guerre) et que l'Autriche avait déjà commencé à faire avancer ses troupes vers l'Ouest, Napoléon attendait toujours la flotte française en se promenant nerveusement sur la grève de Boulogne.

Il dardait son regard dans les profondeurs de la mer et s'irritait de l'inaction à laquelle le condamnait Villeneuve. Tout était prêt, on n'attendait que lui. Où se trouvait-il donc ce timide amiral ? Ne lui avait-il pas écrit à plusieurs reprises : « Ne perdez pas un moment et avec nos escadres réunies entrez dans la Manche. L'Angleterre est à nous ! »

Puis il rentrait dans la baraque qu'il occupait à Pont-de-Brique et se mettait à tourner dans la pièce comme un lion en cage. Parfois il s'arrêtait devant la fenêtre et se remettait à regarder la mer. Il n'aimait pas cette mer grisâtre, froide, hostile. Comme elle était différente de la mer azurée qui baignait la Corse, sa patrie. D'ailleurs, cette mer n'était qu'un détroit. Or, derrière ce détroit s'abritait l'ennemie héréditaire de la France, celle qui depuis la guerre de Cent Ans ne cessait de lutter pour affaiblir la puissance française, aussi bien en Europe qu'au-delà

des mers, dans les colonies asiatiques ou américaines. Il suffisait pourtant de quelques heures pour traverser le détroit avec une grande armée... et c'en était fait de la perfide Albion ! Cette fois-là, l'ennemie principale étant écrasée, personne n'oserait plus s'attaquer à la France et ce serait la paix définitive, glorieuse. Une Europe enfin unie sous la protection d'un nouveau César ! Quelles réformes pourrait-on faire alors en cassant les anciennes structures. Quel beau rêve ! Ah ! Villeneuve... Qu'attendait-il pour venir ? Et s'il tardait trop ?... Les autres, Autrichiens et Russes, n'en profiteront-ils pas pour attaquer par derrière ? Ils rassemblent déjà leurs troupes !

S'arrachant alors à la fenêtre, l'Empereur s'approchait de la table où s'étaient les cartes d'état-major et se mettait à les feuilleter en se demandant s'il ne devrait pas trouver une solution de rechange. Déroulant la carte de l'Allemagne, il rêvait longuement dessus, méditant sur une campagne éventuelle, « battant de l'œil » ses ennemis, comme il se plaisait à le dire.

Dans cet homme qui connaissait la valeur de chaque détail, qui savait calculer froidement et avec précision les mesures à prendre pour gagner une bataille ou réussir en diplomatie, qui usait même de l'art du comédien pour arriver à ses fins, il y avait aussi une part de poète, un rêveur dont la poésie étaient l'action, la victoire et la gloire. La grandeur, la beauté d'une manœuvre téméraire et bien exécutée l'attiraient toujours. Faire des conquêtes en Orient comme Alexandre le Grand, traverser les Alpes comme Hannibal, être sacré empereur comme Charlemagne, réformer l'Europe comme Jules César, conquérir l'Angleterre comme Guillaume le Conquérant !... Cette soif ardente d'actions d'éclat, cet orgueil suprême, cet esprit de domination tendant à imposer sa volonté à tout le monde pour réaliser son rêve grandiose, étaient souvent mal compris par ses adversaires. Ces derniers croyaient avoir affaire à un despote rusé, au cœur sec, assez bon général sachant profiter des occasions. Rien de plus.

Mais là, dans la petite baraque à Pont-de-Brique il y avait un poète à sa manière. La descente en Angleterre était pour lui une sorte de poème épique, mais pour une raison indépendante de sa volonté il n'arrivait pas à l'achever. Alors, déçu, il méditait déjà sur un autre poème. Il rêvait à une campagne extraordinaire qui porterait immédiatement son armée des bords de la Manche aux portes de Vienne au cas... au cas où la flotte de Villeneuve ne viendrait pas...

Un jour – c'était le 22 août 1805 – la terrible nouvelle, celle qu'il redoutait, qu'il pressentait mais à laquelle il n'osait croire, s'accrochant toujours à son rêve de la conquête de l'Angleterre, arriva. Il fut informé que Villeneuve, après avoir beaucoup hésité, n'avait pas osé affronter les Anglais et s'était enfermé dans le port de Cadix en Espagne où les Anglais s'apprétaient maintenant à le bloquer avec sa

flotte. C'était pis que ce que l'Empereur avait pu redouter.

Napoléon entra dans une grande colère. Son rêve venait de subir une condamnation sans appel. Le projet tombait à l'eau. Le Camp de Boulogne et les centaines de bateaux transportés ici avec tant de peine ne servaient plus à rien. Les gens qui le virent alors eurent peur. Le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, farouche, le regard foudroyant, il criait :

— Villeneuve n'est qu'un misérable, un traître !... Sa conduite est infâme !... Quelle marine ! Quel amiral !

Soudain, il fit un effort sur lui-même, se domina et se mit à réfléchir. Puis il envoya chercher Daru, l'intendant général de l'Armée.

Dès que Daru fut introduit dans la baraque de l'Empereur, celui-ci lui dit d'une voix ironique :

— Savez-vous où est Villeneuve ? Il est à Cadix ! Au lieu de faire voile sur Brest, comme on le lui demandait, ce traître infâme a préféré se cacher en Espagne ! Les Anglais et leurs alliés sont servis à souhait ! Je suis couvert de ridicule ! Ils croient déjà avoir gagné la partie. Eh bien, s'ils veulent la guerre, ils auront la guerre. Je leur réserve une surprise dont on parlera encore dans quelques siècles ! Asseyez-vous, Daru, et notez bien tout ce que je vais vous dire !

Daru s'assit et prit une plume. Il ne s'attendait pas du tout à ce que Napoléon lui dictât le plan détaillé d'une nouvelle campagne. L'intendant général de l'armée se mit donc à écrire... Les heures passaient et l'Empereur dictait toujours, marchant de long en large, semblant improviser. La dictée dura six longues heures ! Daru était brisé de fatigue mais, comme il le dira plus tard, « frappé d'admiration ». Pendant ces six heures Napoléon venait de développer avec une précision mathématique le plan du transfert rapide des forces françaises de Boulogne sur l'Allemagne. Il avait tout prévu : ordres de marche, lieux de réunion, surprises, attaques, mouvements de l'ennemi. Il s'agissait du plan d'une foudroyante campagne d'Autriche. Les Français devaient passer par Ulm, Munich, Linz et prendre Vienne. Il ne manquait que la date exacte des batailles à livrer. Vienne devait être occupée avant l'arrivée de l'allié russe. Il fallait donc s'avancer plus loin encore en Moravie au-devant des armées russes et leur infliger une défaite décisive. Si Napoléon avait pu prédire que ce serait la bataille d'Austerlitz on aurait eu le droit de le déclarer prophète. Mais c'était un visionnaire à sa façon, un poète épique de l'action qui avait imaginé en rêvant sur la carte de l'Europe, pendant qu'il attendait l'arrivée de Villeneuve, un beau poème guerrier. En effet, ce fut une véritable épopée, une des campagnes les plus célèbres de l'histoire militaire.

II. – De Boulogne à Vienne

Les soldats, qui se réjouirent beaucoup lorsqu'on leur annonça la levée du camp de Boulogne où ils se morfondaient depuis presque deux ans, ne savaient pas ce qui les attendait après ce long repos ! Si Napoléon avait du génie pour imaginer les manœuvres les plus spectaculaires et les mieux réussies, il ne semblait pas avoir pitié des jambes de ses grenadiers. Aussi, après les premières victoires, trop rapides, ces derniers allaient-ils dire en soupirant : « Ce n'est pas avec nos bras que l'Empereur bat l'Autriche, c'est avec nos jambes. » Les soldats faisaient des étapes de plus de 20 kilomètres par jour.

En effet, la rapidité entraînait tellement dans les calculs stratégiques de Napoléon qu'il baptisa lui-même ses troupes : « mes sept torrents ». Sept torrents qui devaient inonder l'Allemagne et s'écouler à travers l'Autriche jusqu'à Vienne et au-delà... Ce fut aussi à ce moment que l'armée napoléonienne reçut la fameuse appellation de « Grande Armée ». En moins de trois semaines la Grande Armée se transporta des bords de la Manche sur les rives du Danube.

Le feld-maréchal Mach, se souciant peu de la neutralité d'un pays voisin, avait déjà pénétré en Allemagne à la tête d'une grande armée autrichienne de 60 000 hommes. Cette armée, jouant le rôle d'avant-garde, prit position près de la forteresse d'Ulm en attendant l'arrivée des armées alliées, autrichienne et russe. Mach ne se doutait pas que les Français, franchissant rapidement le Rhin, allaient déborder ses troupes par la droite, les tourner, les envelopper, les couper de l'Autriche. Avant qu'ils aient pu comprendre ce qui s'était passé, les Autrichiens se virent, à leur grande surprise, encerclés de tous les côtés. Il ne leur restait plus qu'à s'enfermer dans la forteresse d'Ulm. Or c'était ce qu'avait prévu et voulu Napoléon.

L'explication de la mésaventure de Mach était pourtant simple. Napoléon avait un principe : « les unités de l'armée doivent vivre séparément, mais combattre ensemble ». De sorte que les « sept torrents » lancés de Boulogne avaient suivi des routes différentes pour se rendre en Allemagne, ce qui, en ayant l'avantage de désorienter l'ennemi, leur permettait de se déplacer et de se ravitailler beaucoup plus vite. Et au moment voulu, lorsque les Autrichiens se demandaient encore où était le gros de l'armée française, les « sept torrents » convergèrent tout à coup vers l'armée de Mach et l'entourèrent rapidement de toutes parts. L'étau se serra aussitôt et la grosse armée autrichienne se trouva encerclée, tenue prisonnière dans la forteresse d'Ulm. Toutes les tentatives pour trouver une issue et sortir de l'encerclement étaient immédiatement brisées et les Autrichiens

refoulés vers la forteresse.

Lorsque les troupes des maréchaux Ney et Lannes eurent occupé les hauteurs autour d'Ulm, la situation des Autrichiens devint dramatique. Accoudé au rempart, Mach examinait avec angoisse les environs en se demandant comment il pourrait sortir de cette souricière. Tout à coup il vit un cavalier qui s'approchait au galop de la forteresse. C'était un officier français, un parlementaire envoyé par Napoléon. On l'introduisit aussitôt auprès de Mach. Tête baissée, le maréchal écouta le parlementaire. Il était sommé par Napoléon de capituler sans conditions. Dans le cas où il refuserait de se rendre avec toute son armée, l'Empereur se verrait dans l'obligation de lancer ses troupes à l'assaut de la forteresse. Aucun Autrichien ne serait alors épargné. Mach savait que la situation était désespérée. La mort dans l'âme, il se résigna à capituler sans livrer bataille.

Le 20 octobre 1805 une grande armée autrichienne défile en silence devant l'Empereur posté sur un monticule. En passant près du monticule, les soldats et les officiers autrichiens jettent leurs armes et leurs drapeaux. Les artilleurs laissent leurs canons et les cavaliers leurs chevaux. En suivant des yeux cet étrange spectacle, Napoléon pense qu'il a déjà vaincu cette armée un mois auparavant dans la petite baraque de Pont-de-Brique alors qu'il rêvait face à la carte de l'Europe.

À présent son rêve vient de se concrétiser par une des victoires les plus étonnantes de l'histoire militaire. En effet, l'intelligence d'un seul homme a été plus efficace que la puissance d'une grande armée savamment encerclée et forcée d'accepter une capitulation honteuse.

Il serait, cependant, injuste d'attribuer tout le mérite de la victoire au seul génie militaire de Napoléon. Il ne suffit pas d'avoir des idées géniales, il faut pouvoir les exécuter. Or Napoléon était admirablement secondé par ses maréchaux et ses généraux, par ces courageux soldats qui l'aidèrent à édifier l'épopée de l'Empire. Même ceux qui connaissent mal l'Histoire de France n'ignorent pourtant pas leurs noms. À Paris beaucoup de boulevards portent encore aujourd'hui les noms des maréchaux de l'Empire. On rencontre leurs statues dans la ville. Par exemple, dans les niches sur les murs du Louvre ou sur des places publiques, comme la belle statue du maréchal Ney à l'entrée de l'avenue de l'Observatoire. Ils sont représentés dans beaucoup de tableaux exposés dans les musées.

Ces maréchaux de l'Empire ne se ressemblaient pas du tout par leur caractère et leur éducation. Lefèbvre était illettré, courageux et bon enfant ; Murat, un magnifique sabreur, un fier et hardi cavalier ; Davout, un monsieur froid, sévère, homme de la discipline rigide ; Masséna, un esprit méthodique ; Ney et Lannes, toujours vifs, intelligents, d'une bravoure exceptionnelle ; Marmont, personnage sec

et réservé ; Bernadotte, un stratège rusé et frondeur... Cependant, ils avaient tous quelques traits communs que l'Empereur appréciait par-dessus tout : ils comprenaient à demi-mot sa pensée et savaient comment il fallait s'y prendre pour l'appliquer. Ainsi, pouvaient-ils évaluer rapidement la gravité ou l'avantage d'une situation au cours d'une bataille et manœuvrer aussitôt pour l'exploiter à leur profit. Tout en leur demandant d'exécuter ses plans à la lettre, Napoléon leur accordait une certaine liberté de réalisation, se fiant à leur esprit d'initiative. Il avait bien choisi ses lieutenants et savait ce qu'il pouvait attendre de chacun. Aussi ces hommes valeureux l'aidèrent-ils à remporter beaucoup de victoires.



Murat, un magnifique sabreur...

Après l'extraordinaire capture de la meilleure armée autrichienne à Ulm, Napoléon – réalisant point par point le plan de la vaste campagne imaginée à Boulogne – fonce à marches forcées en direction de Vienne. Il y parvint sans presque rencontrer de résistance de la part de l'ennemi. On fit de nombreux prisonniers en cours de route. Le but de cette avance foudroyante était d'empêcher les Russes de s'installer dans la capitale.

La rapidité avec laquelle Vienne fut occupée était due principalement à la ruse et au courage extraordinaire des maréchaux Lannes et Murat et du général Belliard. Voici leur étonnante histoire.

Pour entrer à Vienne il faut passer par le pont de Tábor. Or le pont est gardé par quinze mille Autrichiens qui peuvent le faire sauter en cas de danger. Il faudra alors aux Français beaucoup de temps, d'efforts et de pertes en vies humaines pour pénétrer dans la ville. Lannes, Murat et Belliard décident de prendre le pont seuls, en payant d'audace. Ils s'approchent donc du pont de Tábor, agitent des mouchoirs blancs comme s'ils étaient des parlementaires et le traversent tranquillement, le sourire aux lèvres. Les Autrichiens ne se doutent point que ces trois hommes sont décidés à s'emparer du pont pour ouvrir la voie à toute l'armée française.

Arrivés de l'autre côté du pont, nos Gascons (ils le sont en réalité) déclarent au premier officier qu'ils rencontrent que la guerre est terminée, que l'empereur d'Autriche a fixé une entrevue à l'empereur Napoléon et demandent à voir son chef, le prince d'Auersperg. Ils plaisantent, se promènent entre les soldats autrichiens, poussent la désinvolture jusqu'à s'asseoir sur les canons ennemis. Arrive le prince d'Auersperg, assez surpris de voir des maréchaux français de ce côté du pont. Mais ceux-ci font mille amitiés et répètent que la trêve est déclarée.

Pendant ce temps un bataillon français se glisse furtivement sur le pont de Tábor. Les Français avancent en jetant à l'eau les sacs remplis d'explosifs, destinés à faire sauter le pont. En les voyant arriver, le sergent autrichien chargé de tirer en cas de danger s'apprête à mettre le feu à son canon pour faire sauter le pont. Mais Lannes écarte aussitôt sa main et l'empêche de tirer. Alors le sergent s'adresse au général autrichien « Prince, on vous trompe ! Les Français sont déjà sur le pont ! » Murat sauve la situation. Coupant la parole au sergent, il s'adresse à son tour à Auersperg : « Je ne reconnais pas là la fameuse discipline autrichienne ! Comment tolérez-vous qu'un soldat puisse vous parler sur ce ton ! »

Auersperg ne trouve rien de mieux à faire que de mettre le sergent aux arrêts. Mais il comprend bientôt que ce dernier avait raison. Les Français traversent le pont en courant et se jettent sur les canons pour les mettre hors d'usage. Le pont de Tábor est conquis. L'armée

française peut pénétrer dans la ville.

Après la capitulation de Vienne, Napoléon y fait une entrée triomphale. Il s'installe à Schönbrunn, dans le magnifique château de l'empereur François II qui s'est empressé de le quitter avant l'arrivée des Français. Le drapeau tricolore flotte sur la capitale de l'Autriche, mais la guerre n'est pas terminée pour autant. Une grande armée austro-russe s'apprête à reprendre la ville.

III. – Le soleil d'Austerlitz

Le ciel était noir, sans étoiles. L'hiver montrait déjà ses griffes : les étangs et les ruisseaux étaient gelés, les routes verglacées. Les mains tendues vers les feux de bivouac, le visage éclaboussé par une lueur fauve et dansante, les soldats parlaient de ce qu'ils avaient vu et éprouvé, de ce qui les attendait encore. Ils paraissaient plus excités que d'habitude car on leur avait annoncé pour le lendemain non seulement une grande bataille mais un combat décisif devant mettre fin à la guerre. On était le 1^{er} décembre 1805.

Retrouvons les deux soldats qu'au début de ce récit nous avons écoutés parler à Boulogne. Ils se plaignaient alors d'attendre trop longtemps la descente en Angleterre. De quoi parlaient-ils maintenant devant le feu de bivouac ?

— On a tant marché depuis Boulogne jusqu'ici que l'idée de mettre un terme à la promenade me paraît saugrenue ! disait l'un.

— Ce n'est pas difficile, répondait l'autre. Il suffit de recevoir une balle ou un coup de baïonnette en pleine poitrine pour terminer la promenade dans les plus brefs délais. Nous avons chaque jour une chance de nous retrouver chez le Père Éternel.

— Cesse de plaisanter. Je ne parle pas de mourir ! On nous a dit que ce sera la dernière bataille : si on la gagne, on rentre aussitôt en France ! Y crois-tu ?

— Pourquoi pas, grenadier ? Le Petit Caporal a vaincu partout les Autrichiens et a pris leur capitale mais il reste encore les Russes, leurs alliés. Demain on les affrontera avec tout ce qui reste de l'armée autrichienne. Ce sera la bataille des trois empereurs car les empereurs d'Autriche et de Russie se trouvent à la tête de leurs armées. C'est dire l'importance qu'on attache à cette bataille ! Les Anglais y participent, paraît-il, avec leur argent.

— On dit que les soldats russes sont plus costauds que les autrichiens... On dit aussi qu'ils sont plus nombreux que nous !

— Ce n'est pas la première fois que le Petit Caporal s'attaque à un ennemi supérieur en nombre, tu le sais bien ! Il a une stratégie infaillible, il sait manœuvrer en toutes circonstances.

— Je ne dis pas le contraire, mais la situation a, pourtant, quelque chose de bizarre ! Nous sommes sortis de Vienne pour nous enfoncer dans cette triste Moravie à la rencontre des Russes. Et puis, dès qu'on a rencontré les troupes russes, on a commencé à reculer honteusement ! Courir à travers toute l'Europe en semant la panique chez l'Autrichien pour fuir tout à coup devant le Russe sans livrer bataille... c'est inconcevable !... Et ce n'est pas tout ! Il y a deux jours l'empereur des Russes ou le tsar, comme on l'appelle, nous a délégué un de ses princes. Tu l'as vu arriver comme moi, ce fier personnage. Napoléon l'a reçu avec beaucoup d'égards et, d'après les bruits qui courent, il lui aurait même proposé un armistice ! Ce prince a dû probablement penser que nous avons peur des Russes !

— Mon pauvre ami, je te disais tout à l'heure que le Petit Caporal a plus d'un tour dans son sac ! Il est possible qu'il ait voulu faire croire aux Russes qu'il a peur d'eux. C'est pour cela qu'il nous a fait reculer et qu'il a parlé d'armistice à leur envoyé ! C'est une ruse de guerre. Notre capitaine en parlait encore ce matin. D'après lui, le Petit Caporal veut attirer l'ennemi vers un terrain où il a plus de chance de le battre...

— Le capitaine veut, peut-être, relever le moral des soldats ?... Je n'en démords point : la situation n'est pas claire !... Et que dis-tu de l'affaire Villeneuve ?

— Eh bien, quoi, Villeneuve ?

— Eh bien, cet amiral que nous avons attendu en vain sur les bords de la Manche fait encore parler de lui ! Le bruit court qu'il est enfin sorti du port de Cadix où il s'était terré comme un lapin. Mais à peine sorti, il se fait attaquer par les Anglais à la hauteur du cap Trafalgar. Notre flotte est supérieure par le nombre mais l'escadre anglaise est commandée par l'amiral Nelson, une sorte de Petit Caporal sur mer. Alors Nelson manœuvre, coule une partie de nos vaisseaux, en capture beaucoup d'autres ! On dit qu'il a été tué par une balle juste avant de remporter la victoire. Maintenant la France n'a plus de flotte et l'Angleterre est la maîtresse de toutes les mers ! Voilà le petit cadeau que nous a fait Villeneuve pendant que nous courions d'un bout à l'autre de l'Europe ! J'avais eu raison de dire que c'était un incapable !

— Eh bien, grenadier, c'est une raison de plus pour accomplir comme il faut notre devoir demain matin. On doit remporter une victoire dont l'éclat laisserait dans l'ombre celle des Anglais à Trafalgar, une victoire qui ferait comprendre à tous nos ennemis que c'est nous qui sommes les plus forts !... Mais regarde, regarde ! Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Les deux soldats se dressèrent aussitôt pour mieux voir. Un spectacle féerique s'offrit à leurs yeux. Dans la nuit noire des milliers de torches s'allumaient, tandis qu'on entendait des cris de joie et des « Vive l'Empereur ! » de plus en plus stridents.

Ils virent bientôt Napoléon qui faisait lentement le tour des bivouacs, les mains derrière le dos, escorté de ses généraux et d'une foule de soldats en délire. Partout, sur son passage, les soldats saisisaient des poignées de paille, les allumaient et les brandissaient comme des torches ! L'Empereur souriait et s'arrêtait de temps en temps pour leur parler. Aux uns, il promettait la paix après la bataille, aux autres, il rappelait que le lendemain était le jour anniversaire de son couronnement et demandait une victoire pour fêter cet événement. Il plaisantait, posait des questions et, portant l'enthousiasme à son comble, appelait beaucoup de soldats par leurs noms. Il tirait le bout de l'oreille aux vétérans et leur parlait de la campagne d'Égypte ou d'Italie, ce qui les remplissait d'orgueil.

La vue de ce petit homme en redingote grise semblait hypnotiser les hommes ; elle les électrisait à tel point qu'ils étaient tous prêts à sacrifier leurs vies pour leur Empereur. On l'adorait comme un dieu. Il le savait et, pour cette raison peut-être, aimait beaucoup plus les soldats que les officiers. Chose surprenante : tout en les appelant « mes enfants », Napoléon ne se gênait pas pour dire aussi : « les soldats sont de la chair à canon. » Chose plus surprenante encore, les soldats ne lui en voulaient pas d'avoir cette opinion ! Tel était l'ascendant extraordinaire de Napoléon sur son armée. Cet ascendant fut une des causes principales de ses étonnantes victoires.

Les officiers qui l'accompagnaient avaient une autre raison de s'étonner. Pendant le repas du soir, au lieu de parler de la guerre, l'Empereur s'était mis à discuter avec passion de théâtre et à expliquer pourquoi il préférait les pièces classiques, surtout celles de Corneille, aux pièces modernes. Et voilà qu'après le repas il bavardait avec ses grenadiers de toutes sortes de choses. Était-il si sûr de la victoire pour ne plus penser à la bataille ? Mais comme il marchait au milieu des bivouacs, on entendit tout à coup un bruit lointain sur la droite du camp. Napoléon s'arrêta, prêta l'oreille. Tout le monde se tut, écoutant comme lui. On entendit alors distinctement le bruit sourd d'une troupe en marche et le cliquetis des armes.

Un sourire radieux illumina le visage de Napoléon.

— Ils donnent dans le piège ! cria-t-il d'une voix forte. Ils se livrent ! Demain, cette armée sera à moi !

Les soldats lui répondirent par un « Vive l'Empereur ! » retentissant.

Napoléon tint à passer la veille de la grande bataille au milieu de ses soldats. Il s'assit sur une chaise devant un feu de camp. Le mameluk Roustan, son fidèle garde du corps, et quelques officiers veillèrent sur

son sommeil.

Napoléon était de bonne humeur. Encore une fois l'intelligence allait avoir raison d'une force numériquement supérieure. Et, cependant, les motifs de s'inquiéter ne manquaient pas. Du sort de cette bataille dépendait le salut de l'Empire qu'il venait de fonder. Encore une fois, comme à Marengo, son avenir personnel était lié à la victoire. Il le savait très bien. Il savait qu'en cas d'échec ou d'une victoire incertaine, la Prusse allait se joindre à la coalition et lancer ses troupes contre lui. Il savait qu'après le désastre naval de Trafalgar, l'Espagne et le royaume de Naples avaient trahi pour basculer dans le camp ennemi. Il savait qu'à des centaines de kilomètres de Paris, il n'avait pas le temps de recevoir des réserves fraîches. Il savait enfin qu'à Paris même les royalistes intriguaient déjà pour restaurer l'Ancien Régime dans le cas d'une défaite. L'armée française forte de 68 000 hommes devait remporter le plus vite possible une victoire décisive sur l'armée austro-russe forte de 90 000 hommes. Il savait tout cela et avait imaginé d'avance et prévu la marche à suivre pour battre l'ennemi comme il l'entendait et là où il le voulait.

Il avait commencé par tromper l'ennemi en s'avançant jusqu'au village d'Austerlitz, à cent vingt kilomètres de Vienne, pour reculer ensuite en feignant de se dérober à une épreuve de forces. Il avait cédé à l'ennemi un plateau, le plateau de Pratzen, qu'il entendait récupérer par la suite pour gagner la bataille. Il plaça l'armée française derrière un ravin, face au plateau de Pratzen. Il prit surtout la précaution de montrer peu de troupes à sa droite. C'était un piège qu'il tendait à l'ennemi. Pensant que Napoléon ne voulait pas accepter une bataille, ce dernier serait tenté de couper sa ligne de retraite vers Vienne, dégarnirait ainsi le plateau et s'engagerait, pour tourner les Français par la droite, dans des défilés marécageux compris entre des étangs glacés et le plateau. Alors il ne resterait plus qu'à réoccuper le plateau de Pratzen et à culbuter l'adversaire dans les étangs.

Les Austro-Russes donnèrent en plein dans le panneau. Le bruit des troupes en marche à la droite du camp français que Napoléon entendit la nuit, lui confirma la justesse de ses prévisions. Il est vrai que du côté de l'adversaire la faute fut commise malgré le général qui commandait nominalement l'armée austro-russe. Le feld-maréchal Koutouzov, vieux guerrier rusé et prudent, se méfiait de tout. Il ne voulait pas dégarnir le plateau de Pratzen et ne croyait pas que Napoléon puisse avoir peur d'accepter une bataille. Mais le jeune tsar Alexandre, refusant de suivre ses conseils de prudence, préféra adopter le plan que lui proposait son entourage et les généraux autrichiens. L'Empereur d'Autriche était aussi de leur avis. Ils pensaient tous que Napoléon ne rêvait qu'à un armistice et voulait se dérober devant une armée supérieure par le nombre. Aussi fallait-il

l'empêcher de revenir vers Vienne.

À l'aube du 2 décembre 1805 le canon se fit entendre. Un brouillard épais empêchait de voir le mouvement des troupes. Les Russes qui avaient contourné les positions françaises pendant la nuit s'attaquèrent au corps du maréchal Davout afin d'arriver à la route de Vienne. Avec des forces nettement inférieures Davout parvint à les contenir pendant trois heures. C'était ce qu'il fallait à Napoléon pour effectuer sa manœuvre.

Lorsqu'il constata que le plateau de Pratzen était suffisamment dégarni, Napoléon lança la masse principale de l'armée française à l'assaut du plateau. Surpris par cette brusque attaque, l'ennemi fut débordé. À ce moment le brouillard se dissipa complètement et un brillant soleil éclaira les alentours. C'était le fameux « soleil d'Austerlitz ». Le maréchal Soult enleva non seulement le village de Pratzen mais tout le plateau. L'armée ennemie se trouvait ainsi coupée en deux.

Le vieux maréchal Koutouzov qui avait vainement conseillé au tsar Alexandre de laisser toute son armée sur le plateau tenta alors de le reprendre. Il lança la garde impériale russe à l'attaque. Le combat fut très vif. Les charges de cavalerie étaient extrêmement violentes. Jamais les Français n'eurent à subir une attaque aussi vigoureuse. La garde impériale reprit le plateau. Mais Napoléon engagea aussitôt ses réserves. Le combat continua, plus meurtrier que jamais, et les Russes furent enfin rejetés du plateau, repoussés au-delà du village d'Austerlitz.

Maîtres du plateau, les Français se rabattirent sur les arrières des troupes ennemies qui voulaient sortir vers la route de Vienne et que retenait le corps Davout. Ce fut la débâcle prévue par Napoléon. Pris en tête et en queue, entassés sur d'étroites chaussées le long d'un ruisseau, les Austro-Russes essayèrent de s'échapper à travers les marais et les étangs glacés. Lorsque des milliers de Russes se trouvèrent engagés sur la glace épaisse, l'artillerie française tira à boulets sur les étangs et la glace se brisa en plusieurs endroits. Les hommes et les chevaux se débattirent alors au milieu des glaçons. La plupart périrent noyés.

À trois heures de l'après-midi la bataille était terminée. On fit plus de vingt mille prisonniers. Après une défaite aussi cuisante la coalition n'avait plus de forces à opposer à la France. Le tsar Alexandre, la rage au cœur, avait fui le champ de bataille, accompagné de son écuyer. Quant à l'empereur d'Autriche François II, il se présenta humblement le jour suivant aux avant-postes français pour solliciter une entrevue avec Napoléon. Ce dernier le reçut près d'un moulin et lui accorda

l'armistice qu'il demandait en spécifiant toutefois que l'armistice devait être suivi d'une paix rapide et durable. Il lança aussitôt des invectives contre l'Angleterre : « Puisse tant de sang versé, puissent tant de malheurs retomber enfin sur les perfides insulaires qui en sont la cause ! »

L'enthousiasme de l'armée fut indescriptible. La guerre était terminée. On venait de remporter une victoire éclatante. Napoléon déclara que c'était la plus belle de ses batailles et remercia les soldats par une proclamation enflammée :

— Soldats, je suis content de vous ! Vous avez décoré vos aigles d'une gloire immortelle !... Rentrés dans vos foyers, il vous suffira de dire : « J'étais à Austerlitz » pour qu'on vous réponde : « voilà un brave ! »

Lorsque Napoléon rentra à Paris, on l'accueillit en triomphateur. La foule se massait devant les Tuileries pour crier : « Vive l'Empereur ! » On chantait partout « Veillons au salut de l'Empire », chant qui venait de remplacer la « Marseillaise ». Les drapeaux pris à l'ennemi furent portés en grand cérémonial à Notre-Dame de Paris. Le Sénat, pour commémorer cette incomparable victoire, décida d'ériger sur la place Vendôme une colonne qui serait ornée de bas-reliefs formés avec le bronze des canons conquis à Austerlitz et surmontée d'une statue de Napoléon.

Après Austerlitz l'Europe sentit que quelque chose avait vraiment changé dans son histoire. Napoléon commença à bouleverser tout le système politique européen. Il se comportait désormais comme un nouveau Charlemagne, empereur d'Occident et distributeur de royaumes. Un mois après la victoire il fit quatre rois, ceux de Bavière, de Saxe, de Hollande et de Naples. Il institua aussi de nouveaux princes, grand-ducs et duchesses.

La France était devenue un empire. Napoléon croyait avoir ainsi rétabli la paix pour longtemps. Hélas... quelques mois plus tard il fallut se remettre en campagne...

LE TSAR ET L'EMPEREUR

I. – Alexandre l'énigmatique



UN GRAND RADEAU était ancré sur le Niémen, fleuve dont les eaux baignaient alors les frontières de la Russie. Une tente pavoisée de drapeaux français et russes se dressait au milieu du radeau tandis que ses poutres étaient recouvertes de tapis. Sur les deux rives du fleuve on apercevait des soldats : français d'un côté, russes de l'autre. Soudain deux barques se détachèrent de chaque bord du Niémen et voguèrent vers le radeau décoré. Elles s'approchèrent presque en même temps de celui-ci. Deux hommes mirent pied sur le radeau et s'avancèrent souriants l'un vers l'autre. Ils se serrèrent la main avec effusion et pénétrèrent dans la tente dressée sur le radeau. Le premier était l'Empereur des Français, le second le Tsar ou l'Empereur des Russes. En même temps les troupes massées des deux côtés du fleuve poussaient des hourras et des cris de joie.

Comment Napoléon et Alexandre I^{er} dont les armées s'étaient déjà affrontées dans plusieurs batailles en étaient-ils arrivés à s'embrasser sur une scène flottante en ayant pour spectateurs les soldats de leurs deux armées ? Pourquoi Napoléon recherchait-il l'amitié du Tsar qui avait fait partie de presque toutes les coalitions dirigées contre la France ? Pourquoi le tsar Alexandre souriait-il à celui que sa cour traitait d'ogre corse ?

Pour le comprendre parlons un peu du curieux personnage qu'était Alexandre I^{er}. Dans l'histoire de l'époque napoléonienne ce souverain russe joua un rôle de premier plan. Il occupa souvent les pensées de Napoléon et eut, un peu malgré lui, une influence sur le destin du Premier Empire.

Si Napoléon était un homme extraordinaire, Alexandre I^{er}, lui, n'était pas un homme ordinaire en ce sens que son caractère, ses idées et ses actes manquaient de simplicité. Même les Russes ne comprenaient pas toujours ce que méditait et ce que désirait leur Tsar. Essayons, cependant, de voir un peu plus clair dans ce personnage énigmatique – « le sphinx slave », comme on l'appela un jour – puisqu'on le trouve toujours sur la scène de cette époque.

La Grande Catherine, Impératrice intelligente, cultivée, énergique, qui gouverna d'une main très ferme l'immense empire russe pendant plus de trente ans, n'aimait pas son fils, le futur Paul I^{er}. Mais, par contre, elle adorait son petit-fils Alexandre, celui-là même dont nous voulons parler.

Le petit Alexandre était aimable, souriant et beau comme un chérubin. Il conserva, d'ailleurs, toujours cette belle prestance. Catherine prenait un grand plaisir à le voir jouer dans les jardins de son palais. Mais les parents du garçon vivaient dans un château éloigné car l'Impératrice ne voulait pas voir son fils Paul à la cour. D'ailleurs, Paul, de son côté, haïssait sa mère l'Impératrice et tout son entourage. Il préférait lui-même rester dans son château où il tenait sa petite cour. Son plus grand plaisir était de faire parader un régiment de soldats.

Un jour Catherine enleva le petit Alexandre à ses parents sous prétexte de lui donner une éducation digne d'un futur souverain. On dit même que l'Impératrice avait l'intention de priver son fils Paul de la couronne pour la passer directement à son petit-fils.

Étant une femme très cultivée pour son époque (elle correspondait avec les philosophes français Voltaire et Diderot), Catherine donna au petit Alexandre comme précepteur le Suisse Laharpe, philosophe et républicain. Ce dernier ne manqua pas d'inculquer à son élève des idées très libérales. Il lui expliqua que le peuple russe était privé de liberté et qu'il y avait encore beaucoup de réformes à ajouter à celles qu'avaient faites sa grand-mère l'Impératrice. Alexandre eut aussi d'autres professeurs très éminents qui s'empressèrent de lui enseigner des matières qu'il était incapable de comprendre à son âge. À douze ans il avait la tête pleine de notions et de principes mal assimilés mais d'où surnageaient de très bonnes intentions pour l'avenir.

Cette éducation assez spéciale s'accompagna de la formation de son caractère, non moins particulière.

Nous avons dit que Catherine avait enlevé Alexandre à ses parents

pour le faire vivre à la cour. Cependant, le garçon faisait parfois des visites à son père et à sa mère au château où ils restaient confinés. Sachant que papa et grand-mère ne s'entendaient guère, le garçon devait louvoyer entre les deux : dire à l'un que le palais de grand-maman était trop bruyant, dire à l'autre que le château de son papa était assez lugubre. Le petit garçon apprit ainsi l'art de la dissimulation, l'art de cacher ses pensées sous un sourire aimable et énigmatique. D'autre part, la vie brillante à la cour de la Grande Catherine lui apprit également la courtoisie et le goût de l'intrigue.

C'est ainsi que se forma ce futur souverain d'un grand pays auquel Napoléon devait proposer un jour de partager l'Europe en Empire d'Occident et en Empire d'Orient. Sentimental et rêveur par nature, nourri de généreuses pensées par ses précepteurs, ayant donc un certain fond idéaliste, Alexandre était devenu, par ailleurs, sournois et rusé. Sa belle prestance et sa courtoisie parfaite le rendaient sympathique et séduisant. Napoléon lui-même allait être envoûté un certain temps par cet homme aimable et cultivé. Cependant, ce qui empêchera Alexandre de devenir un grand roi, c'est son irrésolution, sa versatilité et son inconstance envers ses amis et ses propres convictions.

À la mort de la Grande Catherine, son fils Paul prit le pouvoir. Il détestait à tel point sa mère qu'il voulut régner de manière opposée à la sienne. Névrosé, souffrant de la manie de la persécution, à demi fou vers la fin de ses jours, il rendit la vie impossible à ses sujets par ses décrets brutaux et absurdes et surtout, par ses sautes d'humeur. Sa politique étrangère était aussi incohérente. Il arrêta une guerre ou en commençait une autre suivant son humeur. Ainsi fit-il la guerre à la France républicaine au côté des Autrichiens, puis, mécontent du peu de zèle que ces derniers mettaient à combattre, il rompit avec eux et devint l'ami inattendu de la France.

Chose curieuse, ce tsar maniaque aurait dû jouer un rôle très important dans les plans grandioses du Premier Consul. Aimant tout ce qui était militaire, Paul I^{er} s'engoua tout à coup du général Bonaparte et voulut collaborer avec lui pour rétablir la paix en Europe. Ils s'écrivirent de longues lettres. Le Premier Consul sut profiter de cet engouement avec habileté et l'exploita pour retourner Paul I^{er} contre l'Angleterre, l'âme de la coalition anti-française. Les deux chefs d'État conçurent alors un étonnant projet pour frapper la puissance britannique jusqu'aux Indes : une armée française devait rejoindre par le Danube et la mer Noire les Cosaques du Don(12) et marcher avec eux à travers l'Asie jusqu'au Gange, le fleuve sacré des Hindous, afin de chasser les Anglais des Indes !

Bonaparte avait toujours rêvé d'une campagne en Orient. Il pensait, d'autre part, que pour frapper l'Angleterre, une alliance avec la Russie

était très souhaitable. Or Paul I^{er} entraînait complètement dans ses vues. Bonaparte sauta de joie en apprenant que le tsar venait de donner l'ordre aux Cosaques d'Orenbourg de marcher vers les Indes. Mais les Cosaques n'allèrent pas loin. Un ordre les rappela bientôt. Cet ordre n'émanait pas de Paul I^{er}, mais de son fils Alexandre. Que s'était-il passé ? Une tragédie qui étouffa dans l'œuf les projets de Bonaparte.

Une nuit, Paul est couché dans son lit au château de Mikhaïlovskoé. Il a fait construire récemment ce château fort parce qu'il ne se sent pas en sécurité dans le palais des tsars. Il dort mal pourtant. Soudain, il lui semble entendre du bruit derrière la porte. Il se redresse, tend l'oreille. Inquiet, il allonge la main, cherche le bouton qui une fois pressé fera descendre son lit grâce à un mécanisme spécial dans une autre pièce située à l'étage inférieur... Mais il n'a pas le temps. La porte s'ouvre brusquement et des hommes en uniforme se précipitent à l'intérieur. Il sort du lit, court vers la fenêtre. Dans la pénombre il reconnaît avec étonnement des officiers de sa garde, des personnages haut placés. Quelqu'un parle d'abdication. Paul se met à hurler mais des mains s'allongent vers lui et il tombe, étouffé, étranglé.

Peu de temps après, le général Pahlen, un des organisateurs du complot, se présente chez Alexandre et lui annonce la mort de son père. Alexandre perd connaissance. Puis, reprenant ses sens, se livre à une crise de désespoir. Alors Pahlen le secoue rudement par l'épaule et lui dit : « Assez d'enfantillages, allez régner ! »

C'est dans ces circonstances tragiques que commença le règne d'Alexandre I^{er}. On murmurait alors que l'ambassadeur d'Angleterre n'était pas étranger au complot ; on disait même que le futur tsar était lui aussi au courant. Si crime il y avait, il est vrai cependant que les Russes poussèrent un soupir de soulagement en apprenant la mort du terrible tsar car il avait fait beaucoup de mécontents. Aussi Alexandre I^{er} devint-il très populaire au début de son règne lorsqu'il annonça son désir de gouverner « selon les lois et le cœur de Catherine la Grande ». Il rétablit l'ordre bouleversé par son père et, plein de bonnes intentions, décida d'appliquer une série de réformes libérales.

Parmi les rares personnes qui regrettèrent sincèrement la mort de Paul I^{er} il y avait Bonaparte. Il reçut la nouvelle de son assassinat comme un affront personnel. Il accusa aussitôt les Anglais d'avoir monté le coup pour briser l'alliance franco-russe. Il s'adressa alors à son successeur pour renouer la bonne entente, déclarant que « rien n'opposait la France et la Russie et qu'elles pouvaient collaborer ». Mais Alexandre refusa de trop s'engager et répondit que « les deux pays devaient travailler au bonheur de l'Europe ». Une telle réponse ne pouvait pas satisfaire Napoléon.

Pendant ce temps les événements suivaient leur cours. Le Premier Consul Bonaparte allait devenir Napoléon 1^{er}. Alexandre qui, avec les

meilleures intentions du monde, avait rêvé de faire de grandes réformes dans son pays, voyant que ses beaux projets ne donnaient pas de résultats pratiques et immédiats, se désintéressa rapidement de la tâche de faire le bonheur de son peuple et se passionna pour l'idée, plus noble selon lui, de faire le bonheur de l'Europe, menacé par l'usurpateur corse. Cet étrange mélange d'idéalisme et d'infidélité à ses propres convictions, d'engouement sincère pour un projet et de faiblesse pour le réaliser, explique en grande partie les volte-face inattendues de ce tsar. Ces volte-face jouèrent, pourtant, un grand rôle dans l'histoire de l'époque qui nous intéresse.

Pour Napoléon qui savait toujours bien ce qu'il voulait, Alexandre resta longtemps une énigme. Il désirait sincèrement nouer une alliance avec la Russie mais n'arrivait pas à définir le personnage fluide du souverain russe.

Alexandre glissa enfin dans le camp anglais et la rupture avec Napoléon fut consommée après l'exécution du duc d'Enghien, enlevé en territoire étranger et fusillé dans les fossés de Vincennes. La cour de Russie porta le deuil du cousin du roi de France et fut imitée par toutes les cours de l'Europe. On traita Napoléon d'assassin.

Furieux, Napoléon fit savoir à Alexandre que le duc d'Enghien avait été arrêté parce que les Bourbons (le duc en était un) voulaient l'assassiner, en ajoutant que « si, lorsque l'Angleterre méditait l'assassinat de Paul I^{er}, on eût eu connaissance que les auteurs des complots se trouvaient à une lieue des frontières, n'eût-on pas été empressé à les faire saisir ? » C'était une allusion au fait qu'Alexandre n'avait pas puni les meurtriers de son père parce qu'il était au courant de leur complot. En somme, Napoléon accusait le tsar d'avoir laissé les officiers de la garde assassiner son père en sachant qu'il y avait un complot contre ce dernier(13).

Encouragé par cet affront, Alexandre n'hésita plus à signer un traité d'alliance avec l'Angleterre et l'Autriche. Nous avons déjà vu dans le récit précédent comment s'était déroulée la grande campagne qui se termina par la victoire d'Austerlitz. Alexandre dut fuir le champ de bataille, hagard, désespéré. Rentré chez lui, il décida d'attendre une occasion plus propice. Il n'attendit pas longtemps.

II – Le château de cartes prussien

Un an ne s'est pas écoulé depuis que le canon a cessé de tonner à Austerlitz... et voici qu'on l'entend de nouveau tonner quelque part en

Allemagne.

C'est la Prusse qui a ouvert le feu. Mécontente de perdre son influence sur les petits états allemands, elle a envoyé un ultimatum à Napoléon exigeant le retrait des troupes françaises au-delà du Rhin. L'ultimatum est rejeté.

C'est une femme qui provoque alors la nouvelle guerre. La reine de Prusse, la belle et romanesque Louise, n'aime pas les Français et croit à l'invincibilité de son armée qui garde encore le prestige des victoires du Grand Frédéric⁽¹⁴⁾. Elle entraîne avec étourderie le roi de Prusse, qui subit son ascendant, dans une aventure dangereuse. Portant l'uniforme de son régiment de dragons, la reine parade à cheval au milieu des troupes en leur promettant la défaite du « monstre sorti de la fange ».

La Prusse n'est pas seule. La Russie et l'Angleterre lui promettent aussitôt leur aide : la première son armée, la seconde son argent. Alexandre vient en personne à Potsdam, au château des rois de Prusse, et là, devant le tombeau de Frédéric le Grand, il prête le serment d'alliance avec le roi et la reine de Prusse. On raconte alors que la romanesque Louise a plus que de l'admiration pour le bel Alexandre. Le jeune Alexandre est pour elle l'archange qui va aider la Prusse à abattre le démon corse. Elle est si impatiente de combattre que sans attendre l'arrivée des alliés russes, elle précipite son armée en Saxe. En apprenant la nouvelle, Napoléon hausse les épaules :

— On nous donne un rendez-vous d'honneur, dit-il ironiquement au maréchal Berthier, jamais un Français n'y a manqué ; mais comme on dit qu'il y a une belle reine qui veut être témoin des combats, soyons courtois et marchons promptement vers la Saxe !

Mais à Talleyrand, son ministre des Affaires étrangères, il ne cache point son inquiétude de combattre pour la première fois la glorieuse armée du Grand Frédéric :

— Je crois que nous aurons plus de mal qu'avec les Autrichiens !

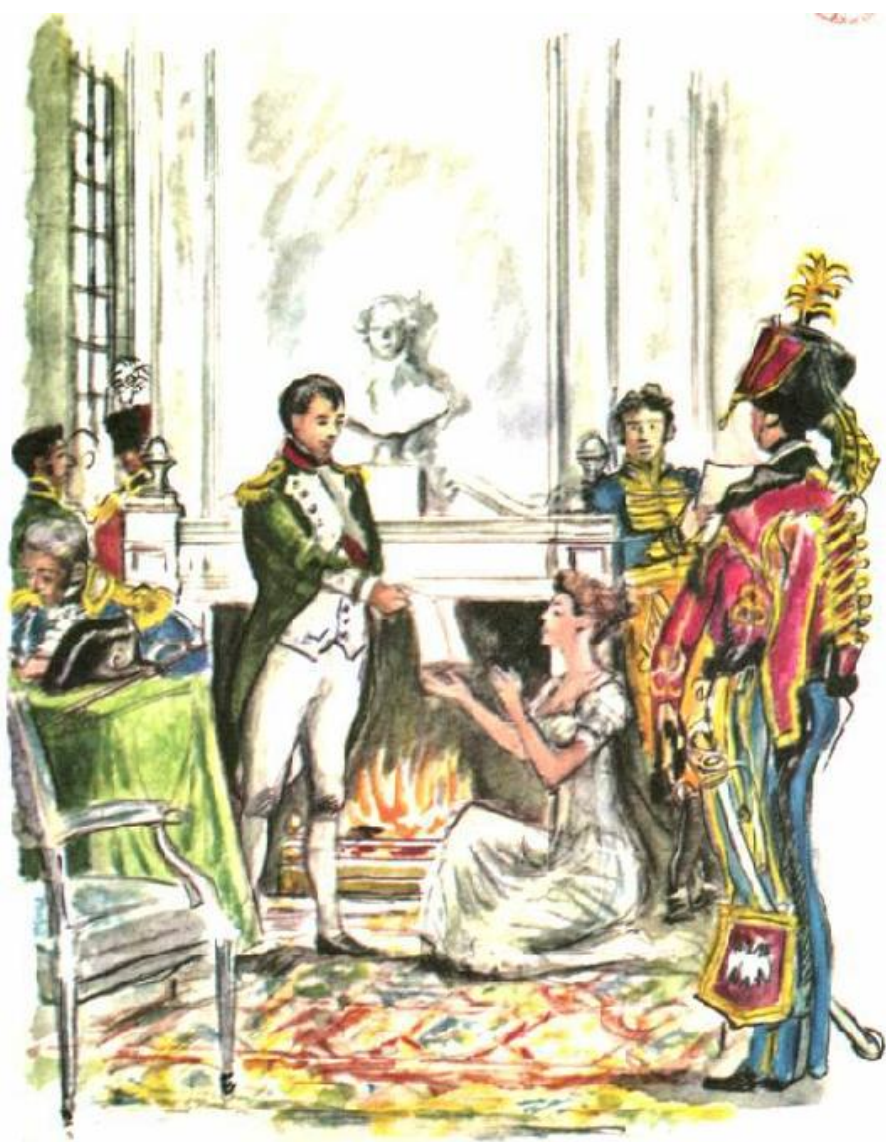
Il n'en est rien. La campagne ne dure pas un mois. Encore une fois l'intelligence a raison d'un ennemi fort et bien entraîné. Au lieu de marcher sur les Prussiens ou de les attendre, Napoléon les tourne par la gauche et les coupe de leur ligne de communication avec Berlin et les Russes. Puis il fait escalader à son armée les pentes abruptes du plateau qui domine la ville d'Iéna. Là, tantôt se promenant les mains derrière le dos, tantôt couché sur une immense carte posée sur le sol, il attend le moment propice. Lorsqu'il juge que le moment est venu, il rappelle à ses soldats le soleil d'Austerlitz et leur fait dévaler le plateau comme une avalanche. L'ennemi, forcé de se battre « à front renversé », est rapidement vaincu. C'est la grande victoire d'Iéna.

Le même jour, le maréchal Davout, malgré l'infériorité numérique de ses troupes réussit à battre à Auerstaedt une autre armée

prussienne, tandis que l'intrépide Lasalle s'empare à la tête de 700 hussards de la ville de Stettin où se sont réfugiés 5 000 fuyards ! C'est la débâcle. L'ennemi est poursuivi avec impétuosité. Les Français avancent si rapidement à l'intérieur du pays qu'en les voyant passer les citoyens se demandent étonnés : « Quoi ! de véritables Français ? » Et lorsque la cavalerie de Murat déferle dans les faubourgs de Berlin on n'a pas encore eu le temps d'enlever les caricatures de Napoléon placardées sur les murs ! La Prusse s'effondre comme un château de cartes !

— Quel peuple ! Quel pays ! s'écrie l'Empereur qui s'attendait à plus de résistance. Les Autrichiens manquent d'énergie mais ils ont au moins leur honneur !

Escorté d'une suite brillante, il entre enfin à Berlin. Il porte simplement son petit chapeau à cocarde et sa légendaire redingote grise. La population l'accueille avec respect. On se presse pour voir ce capitaine invincible qui fait pâlir le gloire du grand Frédéric. Pour rappeler aux Prussiens l'invasion manquée de la France pendant la Révolution(15), Napoléon fait jouer la chanson révolutionnaire « Ça ira » dans les rues de Berlin.



Alors, Napoléon lui tend une lettre interceptée.

Il apprend alors qu'on a intercepté une lettre du comte Hatzfeld, laissé comme gouverneur de la place. Dans cette lettre le comte révèle à un général prussien absent la position des troupes françaises. C'est une trahison punie de mort par les lois de la guerre. Furieux, l'Empereur décide de traduire Hatzfeld en conseil de guerre. Sur ces entrefaites une femme demande à être reçue par l'Empereur. C'est la comtesse Hatzfeld. Elle entre et se jette à ses pieds. Alors Napoléon lui tend la lettre interceptée et demande d'une voix sévère :

— Reconnaissez-vous l'écriture de votre mari ?

La pauvre femme n'essaie pas de ruser. Elle sanglote et répond, éperdue :

— Ah ! c'est bien là son écriture !

Touché par l'air malheureux de la comtesse, l'Empereur lui rend la lettre en disant :

— Eh bien ! madame, jetez cette lettre au feu et le conseil de guerre, n'ayant pas de preuves, ne pourra condamner !

La Prusse est vaincue mais c'est à l'Angleterre que pense surtout Napoléon. Elle est riche, il veut l'étouffer économiquement. À Berlin, il proclame le « blocus continental » interdisant aux Français et à leurs alliés tout commerce avec les Anglais. Il décide aussi de fermer les côtes de l'Europe aux marchandises anglaises. Alors, pour occuper l'embouchure de tous les grands fleuves européens et pour avancer au-devant des Russes, il entreprend une campagne en Pologne.

Les Français marchent jusqu'à Varsovie. C'est déjà l'hiver. La neige recouvre le pays. Quelque part, plus à l'est, les Russes attendent, menaçants. Le tsar Alexandre rêve à la revanche. Il veut effacer le souvenir d'Austerlitz.

III. — Le radeau de la paix

Jamais cimetière n'avait été plus lugubre et plus bruyant. Les pierres tombales ne recouvraient plus seulement les morts, elles en étaient recouvertes. Malgré les rafales et les tourbillons de neige qui étourdisaient et aveuglaient les soldats, la bataille faisait rage, la bataille la plus meurtrière depuis la Révolution française.

Adossé à une croix, l'Empereur regardait devant soi, essayant de distinguer les mouvements des troupes. Tout autour, les balles sifflaient, des hommes s'écroulaient sur les tombes. Le cimetière d'où il dirigeait la bataille était bloqué par l'ennemi.

La bataille avait commencé assez mal pour les Français. Ils furent

attaqués par surprise. Pendant qu'ils avançaient sur la plaine glacée d'Eylau, au milieu d'une tempête de neige, l'artillerie russe ouvrit tout à coup le feu, infligeant d'énormes pertes à l'armée impériale. Puis le combat se déchaîna, terrible, sanglant, contre un adversaire qu'il fallait « tuer deux fois ». En ce moment la Garde impériale et la cavalerie de Murat menaient une lutte désespérée pour dégager le cimetière où se trouvait l'Empereur.

Napoléon regardait calmement la mort tourbillonner autour de lui comme la neige et se demandait s'il n'avait pas inutilement bravé avec ses soldats les brouillards et les marais, le froid et la faim, restant parfois 24 heures sur 24 en selle, pour en arriver à être bloqué dans un cimetière. Il avait autre chose en tête : battre les Russes, derniers adversaires valables en Europe et imposer au continent entier sa loi, celle de l'Empire napoléonien. Rêve grandiose !... Or il ne perdait jamais l'espoir et croyait obstinément à son étoile.

Il s'en fallut de peu que la bataille d'Eylau ne fut perdue. Les Russes s'éloignèrent enfin. On n'avait gagné qu'un champ de bataille couvert de morts, de blessés, de chevaux, de fusils, de sabres et de boulets. Déçu, presque abattu, l'Empereur contempla avec tristesse les milliers de cadavres qui se détachaient nettement sur un fond de neige.

— Quelle affreuse boucherie ! dit-il.

— Quel massacre ! Quel massacre sans résultat ! renchérit Ney.

Quant à l'armée, elle était quelque peu démoralisée. Des voix s'élevaient : « Du pain et la paix ! »

Malgré leur retraite, les Russes ne manquèrent pas de crier victoire et tous les ennemis de Napoléon se mirent à douter de l'invincibilité de la Grande Armée. En France beaucoup de gens s'énervaient de voir la guerre s'enliser dans les marais de la Pologne.

À cause de l'hiver assez rigoureux les opérations furent suspendues et ne reprirent qu'au printemps. Tenace, l'Empereur voulait remporter une victoire décisive. Il en choisit même le jour : le 14 juin 1807, anniversaire de Marengo. La victoire de Friedland fut, en effet, aussi importante que celle de Marengo. Après maintes manœuvres habiles, on força l'armée russe à s'adosser à une rivière qui lui coupait toute retraite. Elle fut détruite et le Tsar, comprenant encore une fois que la partie était perdue, demanda à traiter.

Napoléon qui ne pensait plus qu'à mettre fin à la guerre accueillit avec une extrême bonne grâce les parlementaires du Tsar. Il n'avait nulle envie de poursuivre les Russes dans leur pays. Pendant son long séjour en Pologne, il avait mûri la conduite à suivre après la victoire finale. Au lieu de se comporter en triomphateur comme il l'avait fait à Berlin en traitant durement le roi et la reine de Prusse, il allait tendre la main au vaincu et lui proposer son amitié. Il allait essayer de réaliser son vieux projet d'alliance avec la Russie contre l'Angleterre,

projet déjà ébauché avec le tsar Paul I^{er} mais qui s'était effondré avec l'assassinat de ce dernier.

Nous avons parlé au début de ce récit d'un radeau ancré sur le fleuve Niémen en face de Tilsitt(16) avec une tente pavoisée de drapeaux français et russes, dressée au milieu de ce radeau. L'Empereur et le Tsar y arrivèrent en barque, chacun de son côté, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. On était le 24 juin 1807. Un des événements les plus curieux de l'époque napoléonienne allait se dérouler.

— Je hais les Anglais autant que vous, dit aussitôt Alexandre.

— En ce cas la paix est faite ! s'écria Napoléon en entraînant le Tsar sous la tente.

Massées sur les rives opposées du fleuve, les deux armées qui s'étaient combattues quelques jours plus tôt regardaient avec curiosité le radeau où s'entretenaient leurs souverains. Chacun se demandait de quoi ces ennemis de la veille pouvaient bien parler. Ils n'auraient jamais pu deviner que l'Empereur et le Tsar ne faisaient rien d'autre que de se partager le monde en Empire d'Occident et en Empire d'Orient !

Le Tsar dont l'armée venait d'être battue fut agréablement surpris par les propositions que lui faisait Napoléon. Ce dernier lui suggérait d'arracher la Finlande à la Suède et d'occuper les provinces turques du Danube en lui promettant son aide contre la Turquie. Par contre, il demandait à Alexandre d'adhérer au Blocus continental contre l'Angleterre. Alexandre intercéda en faveur de la Prusse que Napoléon voulait effacer de la carte de l'Europe. L'Empereur accepta de laisser au roi de Prusse son trône mais décida de priver le pays de la moitié de ses possessions. Une alliance défensive et offensive couronna ce partage du continent.

Lorsque les deux empereurs sortirent de la tente pavoisée après deux heures de conversation, ils étaient non seulement satisfaits mais charmés et ravis. Il est vrai qu'ils s'y employèrent tous les deux, ne se ménageant pas leurs compliments. Napoléon était aussi bon diplomate et comédien qu'il était grand capitaine. Sa mise en scène du radeau au milieu du fleuve ne pouvait que plaire au Tsar qui aimait l'effet théâtral. Il possédait, d'autre part, un grand art de séduction dont il usait volontiers pour fasciner les gens dont il voulait gagner l'amitié ou l'admiration. Alexandre, de son côté, avait également le pouvoir d'exercer un charme tout particulier sur ceux qui venaient à être en contact avec lui.

Après leur première entrevue, Napoléon, ravi, écrivit à Joséphine : « C'est un fort beau, bon et jeune Empereur, vertueux jusqu'à la naïveté... Il possède plus d'esprit qu'on ne pourrait le supposer... C'est un héros de roman ! » Quant au Tsar, il ne manqua pas d'admirer le

génie militaire de son interlocuteur.

À quel point étaient-ils sincères, lequel des deux fut le plus rusé ? La question est débattue jusqu'à nos jours par les historiens. Les avis se partagent. En tout cas, Alexandre n'était pas aussi naïf que l'avait cru d'abord Napoléon et Napoléon n'était pas seulement un vaniteux comme l'avait pensé un moment Alexandre. Il serait juste de dire qu'il n'y eut pas que de la mise en scène dans leurs rapports. Faisant ensemble de grandes promenades botte à botte et de longues randonnées à cheval, bavardant pendant d'interminables festins, ils s'abusèrent et se séduisirent mutuellement.

Le contact d'un homme aussi extraordinaire que Napoléon ne pouvait laisser indifférent un rêveur comme Alexandre, même si ce rêveur avait des arrière-pensées. La conversation amicale avec un prince héréditaire, souverain d'un énorme empire et qui entraînait dans ses vues en lui permettant de réaliser son rêve de domination sur l'Europe ne pouvait que flatter Napoléon, d'autant plus que parmi les rois régnants Alexandre fut le seul qu'il n'eût pas méprisé.

Après avoir signé un traité de paix à Tilsitt les deux empereurs se séparèrent comme de vieux amis. Ils allaient se revoir dans d'autres circonstances un an plus tard.

IV. – La trahison de monsieur de Talleyrand

De mémoire d'homme on n'avait jamais vu cela : des acteurs jouant chaque soir sur scène devant un parterre de rois !

Cela se passait en Saxe, en septembre 1808, dans une petite ville de province dont tout le monde ignorait jusqu'alors le nom : Erfurt. Les événements qui s'y déroulèrent en ces quelques jours d'automne rendirent son nom à jamais célèbre.

En effet, il y avait dans la salle des spectacles deux empereurs, quatre rois, trente-quatre princes et une foule de ministres, de diplomates et de généraux.

Sur scène, les plus célèbres acteurs de la Comédie Française avec le grand tragédien Talma que Napoléon avait fait spécialement venir à Erfurt pour charmer ses invités.

Les deux empereurs, Napoléon et Alexandre, étaient assis côte à côte, échangeant des sourires affectueux. Et lorsque, pendant la représentation d'« Œdipe » de Voltaire, l'acteur prononça le fameux vers : « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux ! », les spectateurs émus remarquèrent Alexandre qui venait de saisir la main

de Napoléon pour la serrer longuement.

L'Empereur avait établi lui-même le programme des spectacles et indiqué au tragédien Talma, qu'il tenait en amitié, sur quels passages il fallait appuyer pour impressionner l'auditoire. Ainsi, lorsque Talma, pendant la représentation de « Mahomet » de Voltaire s'écria :

« Qui l'a fait roi ? Qui l'a couronné ? La Victoire.

« Au nom de conquérant et de triomphateur.

« Il veut joindre le nom de pacificateur... » tous les regards se tournèrent vers Napoléon comme pour l'interroger et Napoléon fit un léger signe de tête pour indiquer que c'était bien son intention.

Il n'y eut pas que des spectacles à Erfurt. Bals, fêtes, parades, festins, parties de chasse se succédaient dans une atmosphère de kermesse royale.

Le Tsar et l'Empereur se rencontraient chaque jour et passaient de longues heures en conversation familière. Napoléon quittait rarement Alexandre et semblait vouloir le soumettre à son influence personnelle.

Il serait juste de rappeler qu'ils n'étaient pas venus à Erfurt pour s'amuser uniquement. Ils avaient chacun des problèmes à résoudre. Napoléon avait besoin de l'aide du Tsar. Depuis leur dernière rencontre à Tilsitt bien des événements s'étaient produits en Europe. La guerre économique dite « Blocus continental » que l'Empereur avait déclarée à l'Angleterre en obligeant les pays de l'Europe à cesser tout commerce avec les Anglais mécontentait beaucoup de monde. Même le Pape était contre, ce qui fit commettre à Napoléon la faute d'occuper Rome et de s'attirer l'opposition du clergé et des catholiques.

Comme l'Angleterre avait une porte ouverte sur le continent par le Portugal, centre actif de contrebande, Napoléon fit fermer cette porte en faisant la conquête du Portugal. L'armée française dut passer par l'Espagne pour atteindre ce pays, or son intervention en Espagne suscita une vive réaction de la part de la population. Tout le monde dans ce pays se souleva contre les conquérants français. Une guérilla féroce s'organisa dans les montagnes et les forêts. L'armée du général Dupont qui avait occupé l'Andalousie dut capituler honteusement à Bailén et celle de Junot à Cintra. C'étaient les premières défaites napoléoniennes ! L'Europe s'en émut, on parla d'imiter les Espagnols et de résister à « la tyrannie de l'Ogre Corse » qui voulait « dévorer tous les pays du continent ».

En Autriche l'empereur François commença alors à mobiliser son armée, reconstituée après Austerlitz. C'était pour maintenir l'Autriche pendant qu'il s'occuperait de pacifier l'Espagne que Napoléon avait besoin du Tsar.

De son côté, Alexandre avait ses problèmes à lui. En partant de

Tilsitt un an plus tôt, il avait l'intention d'appliquer à la lettre les clauses du traité conclu avec Napoléon mais, comme le temps passait, son enthousiasme commença à tiédir. La cour de Russie et particulièrement sa propre mère voyaient d'un très mauvais œil son alliance avec Bonaparte. Nous avons déjà insisté au début de ce récit sur les particularités du caractère de ce jeune Tsar. Si ce caractère avait été différent certains événements historiques auraient, peut-être, suivi un autre cours... Alexandre voulait bien devenir l'Empereur d'Orient, comme le lui proposait Napoléon, mais il ne voulait pas, d'autre part, mécontenter les Russes qui s'indignaient de le voir entrer dans le jeu de celui-ci. Avec la fluidité naturelle de son caractère, il fit semblant d'être d'accord avec tout le monde. Les événements d'Espagne ne firent que renforcer ses hésitations. Pourtant il vint à Erfurt avec l'espoir de convaincre Napoléon de l'aider à réaliser l'ancien rêve des tsars russes, celui d'occuper Constantinople, le berceau de la foi orthodoxe. Rêveur, mystique, charmeur et hypocrite, cet homme déroutait les plus perspicaces.

Les deux compères avaient donc intérêt à prolonger la bonne entente amorcée à Tilsitt. Les premiers entretiens furent très cordiaux et Alexandre se déclara satisfait des propositions que lui fit Napoléon au sujet de l'annexion de la Finlande et de certaines provinces turques. Il donna de son côté son consentement à l'invasion de l'Espagne par les Français et parut accepter de soutenir la France contre l'Autriche. Avait-il vraiment l'intention de tenir ses promesses ?...

Or, un jour, Napoléon, qui croyait déjà l'avoir convaincu d'agir d'après ses desseins, perçut chez son interlocuteur une résistance étrange. Le Tsar se faisait tirer le bout de l'oreille et soulevait des difficultés. Les jours suivants, quoique toujours souriant et amical, Alexandre posait des conditions, discutait avec plus d'âpreté. Napoléon contrarié, perdit tout à coup patience, jeta son chapeau par terre et le piétina. Nullement impressionné et maître de lui, Alexandre lui dit calmement : « Vous êtes violent, mais je suis entêté. Avec moi la colère ne gagne rien. Causons, raisonnons, ou je pars ! »

Napoléon fit part de sa surprise à Talleyrand qu'il avait amené avec lui à Erfurt pour l'aider à s'attacher le Tsar.

— Est-ce à cause de nos difficultés en Espagne ? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, Talleyrand soupira d'un air résigné. L'Empereur était à mille lieues de se douter que l'homme à qui il s'adressait fût la cause de ce revirement étrange.

Il est temps de dire quelques mots au sujet d'un personnage dont l'ombre boiteuse se projeta sur toute l'époque napoléonienne. Il s'agit d'un des plus grands diplomates de l'histoire mondiale. Il suffit de dire de quelqu'un qu'il est « un Talleyrand » pour qu'on comprenne aussitôt que ce quelqu'un est un politicien habile et retors.

À vrai dire, l'activité de Talleyrand commença bien avant la naissance du Premier Empire et continua encore longtemps après sa chute...

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord commence par faire des études religieuses. Il est abbé au diocèse de Reims et évêque d'Autun en 1788. Au début de la Révolution il devient député du clergé aux États généraux(17) et préside même l'Assemblée nationale en 1790. Il renonce bientôt à l'état ecclésiastique et part à l'étranger pour échapper au péril révolutionnaire. En 1796 ce prêtre défroqué retourne à Paris et parvient peu après à se faire nommer ministre des Relations extérieures sous le Directoire. Mais il trahit vite le Directoire et facilite le coup d'État du 18 Brumaire qui porte le général Bonaparte au pouvoir. Il redevient ministre des Affaires extérieures sous le Consulat et le reste sous l'Empire. C'est lui qui conseille l'exécution du duc d'Enghien afin de creuser un fossé infranchissable entre les royalistes et Bonaparte. Il prépare et signe la plupart des traités de l'époque napoléonienne. Napoléon le couvre de titres et de richesses tout en le méprisant pour ses défauts. En effet, Talleyrand est un homme ambitieux, vénal, sans scrupules et d'une moralité douteuse. Il est prêt à servir toutes les causes et à abandonner tous les gouvernements dont il pressent la chute. Si l'Empereur le conserve auprès de lui c'est parce qu'il en a besoin. Personne n'est aussi habile que Talleyrand pour faire marcher les rouages de la diplomatie.

Or Talleyrand a toujours détesté Napoléon en l'adulant. En 1808 – l'année dont nous parlons – il sent tout à coup que le régime napoléonien qui est pourtant à son apogée peut s'effondrer. Un tel Empire bâti à force de victoires étonnantes ne peut, selon lui, durer longtemps. Aussi, décide-t-il de trahir son maître pour jouer encore une fois un rôle important en France après la chute de l'Empire, qu'il pressent. Il a déjà l'oreille du gouvernement autrichien qui le paie royalement. Il veut entrer dans les bonnes grâces du Tsar en profitant de son séjour à Erfurt et empêcher le resserrement de l'alliance avec la Russie pour sauver l'Autriche.

Cela nous ramène à notre récit. Ainsi l'Empereur s'étonnait de trouver le Tsar plus réticent et plus exigeant, quoique aussi aimable. La cause, avons-nous dit, en était l'influence néfaste de monsieur de Talleyrand. La Tsar lui-même était fort loin de s'attendre à la démarche de ce dernier.

Un soir, après le spectacle, dans les salons de la princesse de la Tour et Taxis où Alexandre I^{er} faisait parfois de brèves apparitions, le Tsar rencontra Talleyrand et lui demanda s'il avait parlé à l'Empereur de leurs affaires.

— Non, sire, répondit le diplomate et si je n'avais pas vu le baron de Vincent, l'envoyé de l'Empereur d'Autriche, je croirais que l'entrevue

d'Erfurt était uniquement une partie de plaisir.

— Qu'est-ce que dit le baron de Vincent ? demanda Alexandre.

— Sire, des choses fort raisonnables, car il espère que Votre Majesté ne se laissera pas entraîner par l'empereur Napoléon à des mesures menaçantes pour l'Autriche, et si Votre Majesté me permet de le lui dire, je forme les mêmes vœux.

— Je le voudrais aussi, répondit le Tsar étonné, mais c'est fort difficile car l'empereur Napoléon me paraît bien monté.

— Non, sire, vous avez des observations à faire.

Le lendemain, toujours dans les salons de la princesse de la Tour et Taxis, Talleyrand aborda lui-même Alexandre et lui tint à voix basse ce langage étrange :

— Sire, que venez-vous faire ici ? C'est à vous de sauver l'Europe et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Le peuple français est civilisé, son souverain ne l'est pas ; le souverain de Russie est civilisé, son peuple ne l'est pas : c'est donc au souverain de Russie d'être l'allié du peuple français. Le Rhin, les Alpes, les Pyrénées sont les conquêtes de la France. Le reste est la conquête de l'Empereur ; la France n'y tient pas !

Alexandre en eut le souffle coupé. Cependant, quoique très surpris, il ne réagit pas. Il rencontra encore plusieurs fois Talleyrand et l'écouta en silence, se demandant si Napoléon ne lui tendait pas un piège pour l'éprouver. Il comprit vite, pourtant, que Talleyrand trahissait tandis que Napoléon continuait à lui faire confiance. Les indiscretions de Talleyrand sur les affaires françaises lui révélèrent des choses qu'il ignorait. Il comprit que non seulement en Europe mais en France même une résistance couvait contre Napoléon. Le maître de l'Europe était à la merci d'une grande défaite. Si Alexandre avait voulu prouver à Napoléon son amitié, il aurait pu lui rapporter tous les propos de Talleyrand. Il n'en fit rien. Talleyrand avait joué gros jeu et avait gagné. Pendant leurs entrevues nocturnes, Talleyrand livrait au Tsar les confidences qu'il recevait le matin même de l'Empereur.

Il continuera désormais à renseigner Alexandre (de même que l'empereur d'Autriche) sur les affaires de Napoléon. Il parviendra ainsi à surnager lors de l'effondrement de l'Empire, car ce sera lui, qui, trahissant la famille Bonaparte, favorisera la restauration des Bourbons et présidera le premier gouvernement de Louis XVIII. Quinze ans plus tard, en 1830, il trahira aussi les Bourbons pour appuyer la candidature de Louis-Philippe au trône...

Mais nous en sommes encore en 1808... Après les révélations de

Talleyrand, Alexandre le rêveur eut une illumination : jouer le rôle de sauveur de l'Europe ! Les peuples soumis au joug de Napoléon aspiraient à la liberté et c'était lui, Alexandre, qui aurait pu devenir un jour le sauveur de l'Europe ! C'était plus beau que de jouer le rôle d'Empereur d'Orient.

Mais tout rêveur romantique qu'il fût, Alexandre était aussi un homme prudent, hésitant, dissimulé. Il continua à sourire à Napoléon tout en se montrant plus ferme dans les entretiens et ne promettant plus de menacer l'Autriche.

Un jour l'Empereur parla au Tsar de son intention de divorcer. Il voulait fonder une dynastie, or Joséphine ne lui donnait pas d'enfants. Il demanda à Alexandre s'il ne voudrait pas lui accorder la main de sa sœur, ainsi seraient-ils liés par une alliance de famille. Le Tsar répondit qu'il était très flatté mais ne dit pas clairement s'il approuvait ce projet de mariage.

Le congrès d'Erfurt se termina par un simple renouvellement de l'alliance déjà conclue à Tilsitt. Les deux empereurs se séparèrent le 14 octobre 1808 après s'être embrassés affectueusement et s'être promis de se revoir. Mais ils ne devaient plus jamais se revoir... Quatre ans après Napoléon devait entrer à Moscou... Six ans après Alexandre devait entrer à Paris...



MARIE-LOUISE

I. – Le divorce



AUSSET, le préfet du palais impérial, et Constant, le premier valet de chambre de l'Empereur, échangeaient des regards inquiets en marchant sur la pointe des pieds devant la porte du salon. Tout à l'heure, après un repas où ils avaient à peine touché aux aliments, l'Empereur et l'Impératrice s'étaient retirés dans ce salon. Tous les deux étaient très émus et Joséphine tenait son mouchoir sur sa bouche. Un page leur avait apporté le café. D'habitude, c'était Joséphine qui le prenait et servait Napoléon, mais cette fois – chose étrange – ce dernier prit la tasse et se versa le café lui-même. Puis l'Empereur fit un signe pour qu'on les laissât seuls.

Bausset se demandait de quoi ils pouvaient bien parler. Il y avait quelque chose d'anormal dans leur comportement. Soudain on entendit des cris violents poussés par Joséphine. L'huissier de la chambre voulut alors ouvrir la porte, pensant que l'Impératrice se trouvait mal, mais Bausset le retint en lui représentant que l'Empereur appellerait du secours s'il le jugeait convenable.

Tout à coup Napoléon l'ouvrit lui-même et, en apercevant le préfet du Palais, lui dit :

— Entrez, Bausset, et fermez la porte.

Bausset se précipita dans le salon et aperçut Joséphine étendue sur le tapis. Elle poussait des plaintes :

— Non, je n'y survivrai pas !

Puis elle se tut, les yeux fermés.

— Êtes-vous assez fort pour enlever Joséphine et la porter chez elle par l'escalier intérieur qui communique à son appartement, afin de lui donner des soins ? demanda Napoléon.

Avec l'aide de celui-ci, Bausset souleva Joséphine et se dirigea vers l'escalier. Napoléon prit un flambeau sur la table pour les éclairer. Mais l'escalier était trop étroit. Bausset fit observer à Napoléon qu'il risquait de tomber. Napoléon remit alors le flambeau à un valet et soutint les jambes de Joséphine... Craignant de trébucher, Bausset enlaça assez fort l'Impératrice et entendit soudain avec stupeur cette dernière lui souffler à l'oreille :

— Vous me serrez trop fort !

Il comprit qu'elle n'avait pas un instant perdu connaissance mais avait feint de s'évanouir pour impressionner son mari.

Ils la transportèrent jusqu'à sa chambre et l'étendirent sur le lit. Napoléon était en proie à une très vive émotion. Dans son égarement, il se mit à faire des confidences au préfet du Palais comme pour se justifier. Les mots s'échappaient avec peine de sa bouche et il avait des larmes aux yeux. Bausset, qui n'avait jamais joui de la confiance de l'Empereur, se sentit très gêné.

— Le divorce – disait Napoléon – est devenu un devoir rigoureux pour moi. Je suis obligé d'avoir un héritier pour assurer la continuité de l'Empire ; or, Joséphine ne me donne pas d'enfants. Je suis d'autant plus affligé de la scène qu'elle vient de faire que depuis trois jours elle a dû savoir par Hortense(18) la malheureuse obligation qui me condamne à me séparer d'elle... Je la plains de toute mon âme, je lui croyais plus de caractère... et je n'étais pas préparé aux éclats de sa douleur...

La scène de l'évanouissement avait été la dernière tentative de la pauvre Joséphine pour faire revenir son mari sur sa décision de divorcer. Si, un jour, elle avait épousé le général Bonaparte sans l'aimer, si elle l'avait fait souffrir par la légèreté de sa conduite, toujours pardonnée et aimée de lui, Joséphine s'était de plus en plus attachée à son mari en vieillissant, surtout après être devenue Impératrice des Français. On comprend bien la douleur qu'elle devait éprouver en se voyant répudiée par Napoléon parce qu'elle n'avait aucun espoir d'avoir des enfants.

Napoléon, dont la passion pour Joséphine s'était refroidie avec les années, avait cependant beaucoup d'affection pour elle. Ses frères et ses sœurs qui détestaient Joséphine le poussaient depuis longtemps à se séparer d'elle. Il s'y résolut enfin, et le 15 décembre 1809 le divorce fut prononcé dans le cabinet de l'Empereur aux Tuileries en présence de dignitaires et de toute la famille impériale. Napoléon et Joséphine devaient lire les déclarations exposant les causes de leur divorce.

La cérémonie fut très pénible. Même la famille Bonaparte n'osait pas

montrer sa joie. Napoléon lut sa déclaration d'une voix étranglée. Joséphine, très pâle, n'eut pas la force de lire la sienne jusqu'au bout.

Napoléon voulut que Joséphine fut considérée comme Impératrice douairière. Elle aurait pour résidence le palais de l'Élysée, le château de Malmaison et un autre château à choisir avec trois millions de revenus annuels.

Lorsque le soir, après cette douloureuse cérémonie, Joséphine entra par surprise chez Napoléon, les cheveux en désordre, son valet de chambre Constant les vit s'embrasser longuement, les larmes aux yeux.

— Allons, ma bonne Joséphine, disait Napoléon, sois plus raisonnable. Allons, du courage, du courage : je serai toujours ton ami...

Les jours suivants Napoléon lui écrivit des lettres empreintes d'une tendresse profonde, comme au temps des premières années de leur mariage.

Cependant la nouvelle du divorce faisait rapidement le tour des capitales européennes. On se demandait partout quelle princesse l'Empereur avait en vue pour en faire la nouvelle Impératrice des Français.

À Saint-Pétersbourg, le tsar Alexandre se grattait le front d'un air perplexe. Lors de leur entrevue à Erfurt, Napoléon avait clairement laissé entendre au Tsar qu'il serait heureux d'épouser sa sœur cadette, Anne. Poliment le Tsar avait répondu qu'il en était flatté. Or, lorsque, rentrant en Russie, Alexandre fit part à sa famille des projets matrimoniaux de l'Empereur, sa mère lui déclara avec emportement qu'elle ne donnerait jamais sa fille à un tel aventurier. Presque toute la cour de Russie était hostile au mariage. Alors le Tsar, pour ne pas fâcher son ami Napoléon, préféra faire traîner les choses en longueur et garder un silence prudent. Encore une fois le caractère hésitant et versatile d'Alexandre I^{er} allait jouer un rôle décisif dans le destin de Napoléon. S'il avait accepté de lui accorder la main de la princesse Anne, la campagne de Russie n'aurait pas eu lieu deux ans plus tard et l'histoire du Premier Empire aurait suivi un autre cours !

Arriva ce qui devait arriver. Impatient, Napoléon se fâche contre le Tsar et tourne ses regards ailleurs. Joséphine lui conseille d'épouser une Autrichienne. En effet, pense-t-il, pourquoi pas une archiduchesse d'Autriche ? Marie-Louise, par exemple. Cette fille des Césars, descendante de Charles-Quint, de Louis XIV et de Marie-Thérèse lui ferait vraiment honneur, à lui, le fils du greffier d'Ajaccio !

Or il se trouve que Metternich, le Premier ministre autrichien, diplomate très habile, pense déjà de son côté à ce mariage. Quelques mois plus tôt, dans la plaine de Wagram, les armées autrichiennes ont été encore une fois battues par les Français. L'Autriche n'est pas arrivée à secouer l'édifice de l'énorme empire, bâti par les victoires de

Napoléon... Après Wagram elle doit s'incliner, comme vient de le faire l'Espagne malgré une terrible et héroïque résistance. Metternich voit aussitôt l'avantage qu'il pourrait retirer pour son pays en mariant la fille de l'empereur d'Autriche avec l'invincible Bonaparte. Le très dur traité que l'Autriche vaincue signe en ce moment avec la France pourrait être alors adouci... D'autre part, le rusé diplomate cherche à détruire à tout prix l'alliance franco-russe. Un mariage de Napoléon avec une princesse russe ne peut qu'affermir cette alliance, mais un mariage avec une archiduchesse autrichienne va certainement refroidir l'amitié de l'Empereur et du Tsar et – qui sait ? – les opposer un jour l'un à l'autre sur un champ de bataille... L'Autriche a tout à gagner à ce mariage.

Sans attendre l'avis de l'empereur François, Metternich s'empresse de faire des ouvertures au chargé d'affaires de Napoléon en Autriche. Il lui déclare que son pays serait heureux d'apprendre que le choix de l'Empereur en quête d'une fiancée s'est arrêté sur une archiduchesse.

L'empressement de la cour de Vienne enchante Napoléon, de plus en plus aigri par le silence du Tsar, et il se décide à demander la main de Marie-Louise. Il ne l'a jamais vue.

II. – Le Mariage

« Ma chère Victoire !... Je laisse parler tout le monde et ne m'inquiète pas du tout, je plains seulement la pauvre princesse qu'il choisira, car je suis sûre que ce ne sera pas moi qui deviendrai la victime de sa politique !... Je vous assure que de voir cette personne me serait un supplice pire que tous les martyres... La colère me dévorerait si je devais dîner avec un de ses maréchaux... »

La jeune fille relut encore une fois certains passages de la lettre qu'elle venait d'écrire et parut satisfaite. Puis elle se demanda ce qu'elle allait faire : jouer du piano, dessiner ou peindre ? Elle se regarda dans un énorme miroir accroché au mur et vit une grande fille blonde au teint frais : yeux saillants, nez long, bouche épaisse. Elle se sourit dans le miroir avec satisfaction et pensa qu'il était bon d'être la fille de l'Empereur d'Autriche.

Comme elle s'apprêtait à jouer du piano, un valet lui apporta une lettre. Elle regarda l'enveloppe et reconnut avec étonnement l'écriture de son père, l'empereur François. Pourquoi lui écrivait-il une lettre puisqu'ils vivaient tous les deux dans le même palais ! Elle décacheta la lettre et lut. Ses mains se mirent aussitôt à trembler. Un brouillard

passa devant ses yeux. Elle comprit pourquoi son père n'osait pas lui parler. Il avait décidé de la sacrifier à cet affreux « Corsicain », le tyran qui avait vaincu l'Autriche à trois reprises et chassé son père deux fois de Vienne !

Les larmes aux yeux, Marie-Louise relut la lettre avec stupeur. Comment son père, qu'elle adorait et respectait, en était-il arrivé à lui conseiller d'épouser l'ennemi de son pays ? Ne lui avait-on pas appris depuis son enfance à détester les Français qui avaient guillotiné sa tante Marie-Antoinette et tué tant de nobles et de prêtres de leur pays ? N'étaient-ils pas tous révolutionnaires ? Ne lui avait-on pas mille fois expliqué que de la boue sanglante de la Révolution française avait jailli un véritable Antéchrist qui s'était mis à battre tous les peuples, les uns après les autres !... L'avait-on abusée ? Avait-on exagéré en lui racontant ces horreurs ? Car, dans le cas contraire, son père pouvait-il vouloir la marier à ce sinistre sanguinaire ?

Comme elle pensait à son malheur, quelqu'un entra dans la pièce. Elle tourna vivement la tête et vit le visage fin et froid du Premier ministre Metternich. Elle ne l'aimait pas car on disait qu'il gouvernait à la place de son père. Elle eut soudain le sentiment que c'était lui qui avait eu l'idée de ce mariage. Elle se redressa, se raidit, cacha ses larmes.

— Quelle est la volonté de mon père ? dit-elle calmement.

Surpris par cette attitude Metternich se lança dans une longue tirade en expliquant à l'archiduchesse que personne ne voulait la contraindre à épouser Napoléon, mais que ce mariage était souhaitable pour satisfaire les intérêts supérieurs de l'Autriche...

Elle l'écouta avec dignité. Ayant l'habitude d'obéir, elle ne pensait même pas à faire des objections. Elle dit simplement :

— Je ne désire que ce que mon devoir me commande. Quand il s'agit de l'intérêt de mon père, c'est lui qu'il faut consulter et non pas ma volonté !

À partir de cet instant tout change dans la vie de Marie-Louise. Elle remarque bientôt que plus personne ne dit de mal de la France devant elle. Au contraire, ses frères et ses sœurs la félicitent avec un empressement bizarre. Napoléon lui fait transmettre par Berthier son portrait encadré de diamants et elle constate avec étonnement qu'il n'est pas galeux, ventru et hideux, comme on le représente sur les caricatures. Enfin, tout le monde cherche à la rassurer. Résignée, elle se prépare docilement au sacrifice et apprend par cœur les phrases à prononcer en France. Cependant les belles toilettes, les parures et les bijoux qu'elle essaie, ainsi que les hommages qu'elle reçoit commencent à lui plaire.

Les Viennois sont ravis d'apprendre que leur princesse va devenir Impératrice de France et chantent dans les rues. Tout le monde dit

qu'il ne pourra plus y avoir de guerre avec Napoléon. Cette joie populaire la console un peu.

Enfin, les larmes aux yeux, cette jeune fille de dix-huit ans qui a été élevée comme une pensionnaire dans le vieux palais des Habsbourg(19) monte dans un carrosse et quitte ses parents et l'Autriche au milieu des acclamations de la foule. Elle est suivie d'un train de quatre-vingt-trois voitures transportant des diplomates, des généraux, des dames d'honneur, des servantes, des valets...

Pendant son voyage à courtes étapes, Marie-Louise ne peut s'empêcher de penser à sa tante Marie-Antoinette qui avait, quarante ans auparavant, fait à peu près le même voyage de Vienne à Paris pour épouser aussi un souverain français. À Strasbourg elle demande même à voir l'endroit où descendit la pauvre Marie-Antoinette.

Napoléon, lui, s'impatiente. Il est anxieux. Comment fera-t-il la connaissance de sa future épouse ? Il lui envoie des bouquets et des petites lettres qu'elle n'arrive pas à lire, sinon le « N » de sa signature. Il reprend des leçons de danse, mais semble assez maladroit. Il commande un habit très orné et le jette aussitôt, car il le gêne. Il s'arrose d'eau de Cologne et essaie des pommades pour fixer sur son front sa mèche. Il renonce même au tabac, car il lui noircit les narines.

Enfin, le jour où Marie-Louise est attendue à Soissons, il dit à Constant, son valet de chambre, de commander une calèche sans écusson et de lui apporter son vieil habit vert des chasseurs de la Garde, celui qu'il a porté à Wagram. Il a son idée. Il veut surprendre la princesse en paraissant devant elle en cours de route sans se faire annoncer. Elle le prendra pour un simple officier. Il se frotte les mains comme un gamin qui prépare une farce. Le maître de l'Europe semble avoir perdu son sérieux à la pensée de rencontrer une jeune archiduchesse.

La calèche de l'Empereur roule sous une pluie diluvienne, emportée au galop. Arrivé au village de Courcelles, Napoléon apprend que le cortège de Marie-Louise va bientôt passer. Il descend et court se cacher sous le porche de l'église.

En effet, le cortège paraît bientôt. L'Empereur s'élance vers la berline de l'archiduchesse et ordonne au cocher d'arrêter. En même temps il fait signe à l'écuyer de se taire. Mais ce dernier, qui ne peut pas s'imaginer que Napoléon puisse jouer à l'incognito avec sa fiancée, baisse le marchepied et crie d'une voix stridente :

— L'Empereur !

Napoléon est contrarié. L'effet de surprise est manqué. Cependant, il ouvre rapidement la portière et se jette dans la berline au mépris de l'étiquette. Tout trempé, il s'assoit à côté de Marie-Louise qui le regarde avec des yeux effarouchés. Elle ne pensait rencontrer l'ogre que le lendemain. Et la voilà tout à coup seule avec lui. Elle devient

très pâle tandis qu'il lui baise affectueusement la main en murmurant : « Madame, j'éprouve à vous voir un grand plaisir ! »

Napoléon veut plaire à sa fiancée. Il lui parle de ses parents, dit qu'il a de l'amitié pour son père, lui demande comment va son rhume, plaisante, rit. Marie-Louise est conquise malgré elle. Elle découvre un homme aimable, sympathique. Elle dit même, confuse : « Votre portrait, sire, n'est pas flatté », ce qui fait beaucoup de plaisir à l'Empereur.

Quelques jours après, Marie-Louise écrit à son père : « Depuis mon arrivée je suis presque perpétuellement avec lui et il m'aime extrêmement. Je lui suis très reconnaissante. Il a quelque chose de très prenant... Ma santé continue à être meilleure. Je vous assure, cher papa, que l'Empereur surveille encore plus sévèrement que vous l'absorption minutieuse des médicaments et il n'a pas permis, tant que j'ai toussé, que je me levasse avant deux heures. »

C'est ainsi que Marie-Louise fit la connaissance du terrible « Corsicain ».

Le 2 avril 1810 une foule immense se pressait sur les Champs-Élysées et la place de la Concorde. Tous les regards se dirigeaient vers un énorme édifice de bois et de toile peinte représentant un arc de triomphe qui se dressait au bout des Champs-Élysées, à l'entrée du Bois de Boulogne. Soudain la foule s'agita, les cœurs se tendirent dans la même direction. On vit un magnifique cortège de carrosses qui passait lentement sous l'Arc de Triomphe. Le cortège descendit les Champs-Élysées et se dirigea vers le Louvre. On essayait de voir la nouvelle Impératrice.

Dans l'ensemble, les Parisiens approuvaient ce mariage, espérant, comme les Viennois, qu'il serait le début d'une paix durable, car on en avait assez de faire chaque année la guerre. Cependant, ceux qui, d'habitude, accusaient Napoléon d'avoir trahi la Révolution, ne manquèrent pas de manifester leur mécontentement. Pour eux l'Autrichienne Marie-Antoinette venait d'être remplacée par l'Autrichienne Marie-Louise.

Le cortège impérial s'arrêta dans la cour du Louvre. Revêtue d'une merveilleuse robe en tulle d'argent, Marie-Louise descendit du carrosse et entra dans le château. Son manteau était soutenu par les reines de Hollande, d'Espagne et de Westphalie et les princesses Elisa et Pauline, sœurs de Napoléon.

Le Salon carré avait été transformé en chapelle pour la circonstance. Le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe, Napoléon ayant recherché dans les anciens codes du cérémonial « comment c'était » au temps des rois.

En le voyant si désireux d'imiter les temps révolus de la Monarchie, ceux qui en France avaient admiré le jeune Bonaparte, pauvre

lieutenant mangeant une fois par jour pour envoyer de l'argent à sa mère, stratège génial chassant l'ennemi au siège de Toulon, vainqueur républicain de l'Italie à la tête d'une armée affamée, sans souliers, conquérant romantique de l'Égypte malgré les déserts et ses hordes sauvages, administrateur et réformateur avisé de la France après la Révolution en qualité de Premier Consul, défenseur de la paix et sauveur de la patrie par ses victoires multiples en Europe contre toutes les coalitions qui se formaient et se reformaient sans cesse contre la France, ceux qui, enfin, l'admiraient et l'aimaient comme un être exceptionnel, sentirent nettement que quelque chose venait de changer. Bonaparte devenu Napoléon I^{er} pensait de moins en moins à la France et de plus en plus à lui-même. S'il avait eu auparavant le souci de se souvenir de la République et du bonheur du peuple, il ne pensait plus à présent qu'à consolider l'Empire qu'il venait d'étendre sur toute l'Europe et à fonder une nouvelle dynastie avec l'héritier qu'allait lui donner la fille d'un de ses ennemis les plus acharnés ! Pour faire croire aux autres monarques qu'il était des leurs, il cherchait à imiter leurs us et coutumes, à célébrer son mariage à leur manière... Le contrat de mariage de Marie-Antoinette fut adopté pour modèle ! Désormais, en parlant de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Napoléon pouvait dire avec sa femme : mon oncle, ma tante !

Les admirateurs les plus lucides eurent le cœur serré. Il valait mieux que cela, il n'avait pas de commune mesure... Un Napoléon – pensaient-ils – ne devait pas s'abaisser à imiter ceux que la Révolution avait détrônés, car c'était à la Révolution qu'il devait son trône !

Et cependant, tout en regrettant son immense orgueil, ceux de ses admirateurs qui le critiquaient déjà lui restèrent fidèles. Ils sentaient bien que l'orgueil aveuglait cet homme extraordinaire, mais ils espéraient que leur Bonaparte, celui du Consulat, leur reviendrait un jour, que l'Empereur n'allait pas devenir un de ces rois ordinaires qu'on avait tant méprisés depuis vingt ans.

Quant aux partisans de l'Ancien Régime, ils exultaient, au contraire, en voyant la nièce de Marie-Antoinette s'installer aux Tuileries d'où cette dernière avait été chassée pour être conduite à l'échafaud.

Chacun avait ses raisons d'être pour ou contre Marie-Louise. Napoléon avait les siennes.

III. – Le Roi de Rome

Napoléon avait divorcé malgré son affection pour Joséphine. Il avait épousé Marie-Louise sans l'avoir jamais vue pour avoir un héritier. Lorsque cette dernière va enfin lui donner l'enfant tant attendu, l'Empereur veille toute la nuit à son chevet. Il se retire dans sa chambre le matin pour attendre la naissance du bébé. Soudain le médecin vient le trouver. Il est très ému. Napoléon s'avance vers lui et s'arrête, inquiet. Le médecin essaie de se dominer et déclare qu'il y a danger de mort pour la mère et l'enfant. Il faut choisir : sauver l'un ou l'autre. Sacrifier l'enfant, c'est sacrifier son rêve, la dynastie qu'il veut fonder. Cependant, l'Empereur qui a divorcé et s'est remarié pour avoir un héritier, n'hésite pas.

— Sauvez la mère ! dit-il aussitôt.

Cet homme étrange qui regarde froidement ses soldats mourir par milliers sur les champs de bataille est, en temps de paix, aussi humain et sensible qu'une personne qui n'a jamais pris une arme dans sa main. Sa faiblesse pour tous les membres de sa famille est bien connue. Il leur a distribué des trônes sans qu'ils le méritent(20).

Pendant deux heures atroces Napoléon attend le résultat. Le médecin parviendra-t-il à sauver la mère si danger il y a ? Il n'ose plus penser à l'enfant qu'il désire pourtant de tout son cœur. Et tout à coup on vient lui annoncer que la mère et l'enfant sont sauvés. Cet homme de fer et d'acier sent les larmes lui mouiller les yeux. Son étoile lui a été encore une fois fidèle !

Paris attend aussi avec impatience l'heureux événement. L'Empereur aura-t-il une fille ou un fils ? Si on tire vingt-et-un coups de canon – c'est une princesse, et si on tire plus – c'est le futur empereur.

Soudain Paris se tait, haletant, tout oreilles : le canon des Invalides s'est mis à parler ! Chacun compte, de plus en plus ému, les coups de canon. Lorsqu'on s'approche de vingt, l'impatience devient intolérable... Enfin le vingt-et-unième coup retentit au-dessus de la capitale ! Y aura-t-il un silence après ?... Et soudain le canon tonne pour la vingt-deuxième fois... et cela continue... continue jusqu'à cent un coups de canon !

Des cris de joie retentissent alors de tous les coins de Paris. On se communique la nouvelle : l'Empereur a enfin un héritier !

Ce jour-là, c'est-à-dire le 20 mars 1811, Napoléon a beaucoup de peine à parvenir aux Tuileries. Une foule énorme et tumultueuse est massée autour du château. Lorsqu'on reconnaît Napoléon, c'est du délire. Des mains le saisissent, se l'arrachent, le transportent jusqu'au seuil des Tuileries. On exulte, on vocifère partout : « Vive l'Empereur ! »

Le nouveau-né reçoit le titre de Roi de Rome. La ville de Paris lui offre son berceau. Le baptême est célébré à Notre-Dame avec une magnificence qui égale celle du sacre de l'Empereur.

À la fin de la cérémonie, le visage illuminé de joie et d'orgueil, Napoléon embrasse tendrement le bébé et, le soulevant au-dessus de sa tête, le présente à l'assistance. Des acclamations s'élèvent alors dans la cathédrale et gagnent le parvis de Notre-Dame où la foule attend depuis des heures.

Napoléon est loin de se demander en ce moment si le roi de Rome, dont tout son Empire célèbre la naissance, portera un jour une couronne. Il ne peut pas prévoir que celui qu'on appellera « l'Aiglon » devra vivre loin de sa famille et de sa patrie et qu'on lui reprochera toujours comme un crime d'être le fils de Napoléon !

L'Empereur n'aura pas beaucoup de temps pour jouer avec le petit Roi de Rome qu'il aime tendrement. Un an à peine ! Car une nouvelle guerre va commencer. Une guerre désastreuse qui ébranlera l'Empire qu'il voudrait, pourtant, offrir à son fils comme un cadeau tel que nul papa n'en a jamais offert à son enfant chéri : un Empire qui comprend cent trente départements et s'étend sur tout le continent ou presque... ou presque, car la Russie ne fait pas partie de cet Empire. C'est par là que vont commencer tous les malheurs. Il est vrai que la Russie d'Alexandre I^{er} est une alliée, mais bientôt Napoléon trouvera qu'elle est une mauvaise alliée et voudra la punir ! Est-il lui-même un bon allié, cette idée n'effleure même pas son esprit.

Comme l'avaient prévu Metternich et Talleyrand, le mariage avec Marie-Louise remplace l'amitié franco-russe par l'amitié franco-autrichienne. Napoléon ne se soucie plus de ménager son ami Alexandre. Il s'oppose à ce que les Russes prennent Constantinople. Il occupe, par ailleurs, le duché d'Oldenbourg qui appartient au beau-frère du Tsar. Ce dernier se fâche et garde rancune à l'Empereur. D'autre part Napoléon se refuse à retirer les troupes françaises qui stationnent en Prusse et constitue un grand duché de Varsovie sur la frontière même de la Russie. Alexandre y voit des menaces à peine voilées. Enfin, le fameux « Blocus continental », créé pour étouffer l'Angleterre et qui incommodé tous les pays de l'Europe, ruine aussi la Russie. Pays agricole, elle a besoin de l'industrie anglaise. Alors, malgré les promesses faites à Napoléon à Tilsitt, Alexandre finit par tolérer la contrebande et refuse de brûler les marchandises anglaises qui sont si utiles à son peuple.

Le Tsar et l'Empereur s'accusent mutuellement de trahir leur amitié et se préparent en secret à une guerre éventuelle.

Puisque la Russie est le seul pays d'Europe, à part l'Angleterre protégée par la mer, qui n'ait pas été occupé par la Grande Armée, Napoléon décide d'en faire la conquête.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE



Ù EST L'ENNEMI ?

La question voltige de bouche en bouche. Étonné, amusé, presque ironique, chacun se la pose, de l'Empereur au dernier soldat.

C'est le 22 juin 1812. On vient de franchir le Niémen et de s'enfoncer dans le territoire russe. Comme l'amitié bâtie sur des intérêts politiques peut être fragile ! N'est-ce pas sur ce Niémen, sur un radeau ancré au milieu du fleuve, que le Tsar et l'Empereur s'embrassaient cinq ans plus tôt en se jurant une amitié éternelle ?

On continue à s'avancer dans le pays, mais personne ne semble vouloir le défendre. Les Russes ont-ils peur de la Grande Armée ?... Il est vrai que cette dernière n'a jamais été aussi grande, aussi formidable : 700 000 hommes, comprenant à côté des Français les soldats de presque tous les peuples de l'Europe – Allemands, Polonais, Hollandais, Autrichiens, Suisses, Portugais, Croates, Italiens...

On arrive très vite à Vilna où le Tsar Alexandre a, dit-on, installé son quartier général. À Vilna, la même question se repose avec non moins de surprise :

— Où est l'ennemi ? Où est le Tsar ?

En effet, le Tsar et ses troupes se sont volatilisés. Napoléon attend deux semaines dans cette ville, pensant qu'Alexandre, impressionné par l'arrivée sur ses terres d'une armée immense, va solliciter la paix. « ...Et à genoux ! » ajoutent certains de ses conseillers d'un air convaincu.

Cependant l'ennemi garde un silence étrange. Napoléon apprend pourtant que non seulement les Russes n'ont pas de forces suffisantes pour résister à la Grande Armée, mais qu'ils ont commis la faute de les

diviser en deux : au nord l'armée du général Barclay de Tolly, au sud celle du général Bagration. Ne recevant pas de propositions de paix, l'Empereur comprend qu'il perd un temps précieux et décide de terminer rapidement la campagne en profitant de la faute commise par l'ennemi, c'est-à-dire en écrasant séparément Barclay et Bagration.

On se remet donc en route et on marche jusqu'à Vitebsk. On marche par une chaleur torride, puis sous une pluie torrentielle. L'Empereur pense qu'une bataille va enfin avoir lieu et il dit à Murat : « À demain à cinq heures, le soleil d'Austerlitz. » Ni soleil, car il pleut, ni Austerlitz, car les Russes ont disparu !

— Où est l'ennemi ? se demande-t-on avec dépit en entrant dans Vitebsk abandonné, presque désert.

Il devient évident que les Russes reculent sans cesse en évitant à dessein de livrer bataille. On remarque aussi une chose plus désagréable encore. Non seulement l'armée russe fuit sans cesse, mais la population des villes et des villages fuit partout avec elle en brûlant ses maisons et en cachant les provisions dont les Français ont besoin pour leur ravitaillement.

Les deux armées russes, qui n'osent pas affronter celles de Napoléon, cherchent visiblement à se joindre. L'Empereur ne veut pas leur offrir cette possibilité. Aussi, au lieu de s'arrêter à Vitebsk pour réorganiser ses troupes harassées et attendre les retardataires, les lance-t-il aussitôt sur les troupes des deux armées ennemies. Malgré la rapidité de la poursuite, les forces de Barclay et de Bagration parviennent quand même à se joindre dans la place forte de Smolensk.

— Où est-elle, cette armée de fuyards ? murmurent les grognards de la Garde en marchant sur Smolensk dont on aperçoit les clochers. On a déjà fait les deux tiers du chemin entre la frontière et Moscou.

Napoléon, inquiet, devine la tactique de l'ennemi : s'éloigner le plus possible pour obliger la Grande Armée à s'étirer indéfiniment dans cet immense pays.

Le procédé n'est pas nouveau. Déjà, un siècle plus tôt, Pierre le Grand avait attiré l'armée de Charles XII, l'invincible roi de Suède, au fond de la Russie, pour l'écraser à Poltava. « Nous ne ferons pas la folie de Charles XII ! », s'écrie Napoléon.

Il faut donc, coûte que coûte, obliger les Russes à livrer bataille et anéantir leur insaisissable armée. Pour leur couper la retraite vers Moscou par un mouvement tournant, il lance des troupes au-delà de Smolensk. Encerclés, les Russes devront se battre, qu'ils le veuillent ou non. La victoire est proche !

En s'approchant de Smolensk on voit tout à coup, dans un nuage de poussière, de longues colonnes noires hérissées de baïonnettes qui brillent au soleil.

— Enfin, je les tiens ! s'écrie Napoléon, joyeux, toute l'armée russe

est là !

Il se trompe, pourtant. Toute l'armée russe n'est pas là. Devinant la manœuvre d'enveloppement imaginée par Napoléon pour l'encercler, Barclay de Tolly s'est décidé à poursuivre la retraite, mais il a laissé deux divisions en leur ordonnant de résister le plus longtemps possible pour retenir les Français sous les murs de Smolensk.

Le combat est terrible. Les Russes occupent les hauteurs qui dominent la ville et criblent la Grande Armée d'obus et de boulets. Il faut tourner ces hauteurs pour s'en emparer. Le troisième jour les Russes abandonnent enfin Smolensk. Lorsque les Français franchissent les portes de la ville qui ont été barricadées avec des milliers de sacs de sel et de terre, ils sont obligés de s'avancer au milieu des flammes, car la ville, désertée par ses habitants, brûle de tous les côtés !

Pendant ce temps le gros de l'armée russe réussit, non sans peine, à sortir de l'encercllement dont la menace Napoléon. La retraite lui est presque coupée. Sur le plateau de Valoutina, tout près de Smolensk, les corps d'armée de Ney et de Murat sont sur le point de forcer Barclay à accepter une grande bataille. Junot, qui se trouve en position de tomber sur le flanc de l'ennemi et d'assurer, peut-être, la victoire, manque d'initiative et ne bouge pas, malgré les appels pressants de Murat. Barclay en profite et se glisse vers la route de Moscou, échappant encore une fois à l'étreinte. Quand l'Empereur apprend ce qui vient de se passer, il s'emporte violemment contre Junot. On arrive avec peine à le calmer.

Après Smolensk qui brûle comme la plupart des villes et des villages qu'on a conquis depuis la frontière, la même question se repose, implacable, déroutante : faut-il continuer à poursuivre l'ennemi, faut-il s'enfoncer plus avant dans cette contrée immense, plus grande que le reste de l'Europe ? Car la Russie a un allié redoutable : l'espace, l'espace qui engloutit sans livrer de batailles ! et bientôt un autre allié viendra s'ajouter à celui-ci : l'hiver ! L'hiver est proche, il faut le prévoir, le devancer. Les soldats sont fatigués de courir. Les maréchaux de Napoléon, qui ont pourtant vu beaucoup de campagnes, ne sont guère enthousiastes. Certains proposent de s'arrêter. L'Empereur lui-même hésite, mais il est déjà lancé, aspiré par sa propre aventure, il ne peut plus reculer : il faut qu'il rattrape les Russes et les force à se battre !

Si les Français sont mécontents, les Russes le sont aussi ! Ils ne comprennent pas encore l'avantage de cette retraite continuelle qui, de jour en jour, atténue la supériorité numérique de la Grande Armée en la forçant d'aller en avant et de laisser derrière soi des troupes pour assurer les communications avec l'Empire. L'opinion publique russe se révolte contre la conduite de Barclay, qui est pourtant la meilleure stratégie qu'on puisse adopter dans de pareilles circonstances. On dit

qu'il est honteux de fuir devant l'ennemi et de lui abandonner ville après ville sans livrer bataille. On s'indigne à la cour du Tsar sans rien comprendre à la situation.

Alexandre hésite, puis se laisse influencer par l'opinion et décide d'ôter le commandement à Barclay pour le donner à Koutouzov. C'est un sacrifice, car Alexandre n'aime pas ce vieux guerrier qui avait osé lui prédire le désastre d'Austerlitz et dont il n'avait pas suivi les sages conseils. Mais Koutouzov est très populaire en Russie et le Tsar sent qu'en ce moment il est nécessaire de contenter le peuple pour qu'il l'aide à chasser Napoléon du pays.

Koutouzov va donc remplacer Barclay de Tolly et rencontre l'armée russe sur la route de Moscou. Sa mission est de livrer une grande bataille contre Napoléon. Barclay ne manque pas de grandeur. Il demande simplement au vieux Koutouzov de servir sous ses ordres. Koutouzov l'accepte avec joie car, personnellement, il approuve la stratégie appliquée jusqu'ici par Barclay. À sa place il n'aurait pas fait autre chose.

Le choc tant attendu entre les deux armées a lieu enfin à Borodino, à 110 kilomètres de Moscou. Les Russes s'installent sur un petit massif de collines qui dominent la ville. Les Français venant de Smolensk doivent passer par là.

La bataille qui se déroule ce 7 septembre 1812 près de Borodino est, peut-être, la plus terrible des guerres de l'Empire, car soixante-dix mille cadavres vont joncher le sol lorsque le soleil sera couché. « C'est la plus sanglante de mes batailles », dira plus tard Napoléon.

Pendant toute la journée les Français attaquent les positions russes. Les collines, enjeux de la bataille, changent plusieurs fois de mains. Des deux côtés on se bat avec bravoure et un acharnement inouï. Ney, Davout et Murat font des prodiges, exposant sans cesse leurs vies, entraînant inlassablement leurs hommes au combat. Les Français luttent pour remporter enfin la victoire, les Russes pour briser les forces de l'envahisseur et sauver leur patrie.

Les bataillons fondent dans la mêlée. Alors, pour porter un grand coup à l'ennemi et remporter la victoire, Murat et Ney s'adressent à l'Empereur et lui demandent instamment de lancer les réserves dans la bataille. Les réserves, ce sont les dix-huit mille hommes de sa Garde. Napoléon promet, hésite, refuse. – « À huit cents lieues de France, dit-il, on ne risque pas sa dernière réserve !... Et s'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je ? »

Il veut être prudent. D'ailleurs, ce jour-là, tout le monde lui trouve un air fatigué, absorbé, maladif. Pour la première fois de sa vie, Napoléon ne prend pas part à la bataille.

N'obtenant pas les réserves dont ils ont besoin pour écraser les Russes, Ney et Murat se fâchent.

— Je ne le reconnais pas, dit ce dernier en soupirant.

— Que fait l'Empereur derrière l'armée ? s'écrie Ney d'un ton méprisant. Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même et qu'il veut faire partout l'Empereur, qu'il retourne aux Tuileries et nous laisse être généraux pour lui !

Le combat cesse lorsque les ténèbres enveloppent les combattants et les empêchent de se voir. On n'a réussi à faire reculer les Russes que de quelques centaines de mètres, on ne les a pas encore écrasés. Les deux adversaires passent la nuit près du champ de bataille. La bataille de Borodino ou de la Moskova, comme on l'a d'abord appelée à cause de la proximité de la rivière, est une bataille sanglante, mais indécise. Elle n'a pas été un second Austerlitz, comme l'avait souhaité l'Empereur. Ainsi, le lendemain, Koutouzov songe-t-il à reprendre le combat – son entourage l'incite à le faire – mais lorsqu'il s'aperçoit que la moitié de son armée a été anéantie, il juge qu'il est plus prudent de reculer pour éviter un désastre. Les Russes se replient donc en bon ordre vers Moscou. Napoléon, de son côté, trouve que les pertes de son armée sont si lourdes, qu'il est préférable pour l'instant de renoncer à poursuivre l'ennemi. Le départ des Russes est, d'ailleurs, interprété comme la preuve de leur défaite.

Pourtant, si Koutouzov ne se sent pas encore battu, s'il parle même d'une certaine victoire, il n'a nulle envie d'affronter les Français dans les circonstances présentes. Le cœur serré, il prend une décision dramatique : donner l'ordre d'évacuer Moscou ! Peut-être prévoit-il ce qui va se passer ?

Une semaine après la terrible bataille, Napoléon s'avance jusqu'à Moscou sans rencontrer de résistance. Comme ses généraux et comme tous ses soldats, il pense alors que l'ennemi ne peut plus relever la tête et que la guerre est sur le point de s'achever. Il suffit d'entrer à Moscou ! Il est vrai que la Russie a deux capitales : Saint-Pétersbourg, la nouvelle capitale bâtie par Pierre le Grand et où résident les tsars depuis un siècle, et l'ancienne capitale, Moscou, mais celle-ci est la ville sainte, le symbole de la Russie !

Lorsque les corps d'armée arrivent sur les collines qui dominent la ville, chacun presse le pas, puis s'arrête, ébloui par le spectacle qui s'offre à ses yeux. Des centaines de coupoles dorées brillent au soleil. Les toits des maisons sont peints de couleurs brillantes. Les palais, surtout le Kremlin, semblent sortir d'un conte de fées. Ravis, les soldats crient :

— Moscou ! Moscou ! – comme les matelots crient « Terre ! Terre ! » après un pénible et long voyage.

Même les maréchaux qui commençaient à douter du génie de Napoléon oublient leurs griefs.

L'Empereur arrive au galop. Il s'arrête, transporté de joie.

— La voilà donc enfin, cette ville fameuse ! Mais il ajoute aussitôt avec un soupir de soulagement :

— Il était temps !

En effet, son armée est lasse de marcher sans arrêt à travers ce pays immense où les villes brûlent à son approche. Il est temps d'en finir ! Moscou est à ses pieds. Alexandre va probablement faire des offres de paix. En contemplant du haut de la colline la ville sainte des Russes, Napoléon attend une députation pour commencer aussitôt les pourparlers.

Le temps passe et la députation n'arrive toujours pas. Pourtant à Milan, à Vienne, à Berlin, à Madrid, partout où il entrait en triomphateur, on connaissait le bon usage, on lui apportait les clefs de la ville sur un plateau en or. Où sont donc les autorités civiles ? L'Empereur s'impatiente. Ces sauvages ne connaissent-ils pas la noble coutume romaine d'envoyer une députation avec les clefs de la ville ?

Cependant le jour s'écoule et la ville reste silencieuse. Silence étrange... Que peut-il signifier ?... Soudain on vient apprendre à l'Empereur que Moscou est déserte. Il se refuse à le croire et persiste à attendre. Mais il faut se rendre à l'évidence : il n'y aura pas de députation !

Alors Napoléon ordonne d'entrer dans la ville, car la nuit va tomber. Suivi de son état-major, il pénètre lentement dans une cité abandonnée par tous ses habitants. Les rues sont mortes, les maisons muettes. Moscou n'est qu'un désert. Une pénible impression succède à l'enthousiasme qu'on avait ressenti à la vue des mille coupoles dorées scintillant au soleil.

Et ce n'est pas tout ! Les malheurs vont commencer. Pendant que Napoléon arpente nerveusement les salles du Kremlin en se demandant ce qu'il faut faire maintenant, où Alexandre veut en venir en jouant à cache-cache, une lueur bizarre éclaire tout à coup la fenêtre. Est-ce déjà l'aurore ? Surpris, l'Empereur s'approche de la fenêtre et laisse échapper un cri de douleur.

Dans la nuit qui enveloppe la ville morte d'immenses langues de feu s'élèvent, grimacent, se tordent, dansent, semblant exécuter une sarabande infernale en l'honneur du conquérant !

Déjà des ordonnances et des généraux se précipitent dans la salle pour lui annoncer que la ville brûle de tous les côtés à la fois. Des bandits et des criminels, auxquels Rostopchine, le gouverneur de Moscou, a expressément ouvert les portes en les armant de torches, y mettent, paraît-il, le feu. Les pompes ont été enlevées sur l'ordre du même gouverneur. Impossible d'éteindre l'incendie qu'un violent vent nord-est propage avec rapidité ! Le feu sème la panique parmi les soldats.

La ville, bâtie presque entièrement en bois, à l'exception des palais

et des églises, se transforme bientôt en une mer de flammes et de fumée. Rivé à la fenêtre, Napoléon n'arrive pas à détacher ses yeux de cette vision hallucinante :

— C'est le spectacle le plus grand, le plus sublime et le plus terrible que j'aie vu de ma vie !... Ce sont eux-mêmes qui ont mis le feu ! Tant de palais !... Quelle résolution extraordinaire !... Quels hommes ! Ceci nous présage de grands malheurs ! – s'exclame-t-il avec angoisse tandis qu'on le presse déjà de quitter le Kremlin. Mais Napoléon ne veut pas quitter le vieux palais des tsars qu'il vient à peine d'occuper.

Soudain des cris s'élèvent : le feu est au Kremlin ! Napoléon n'y croit pas. Il descend les escaliers pour contrôler la nouvelle. Hélas ! Les flammes bloquent déjà toutes les portes de la citadelle. On tâtonne, on cherche fiévreusement une issue dans la fumée qui asphyxie et ronge les yeux... On découvre enfin une poterne qui donne sur la Moskova. Le passage est étroit, dans quelques instants une muraille de flammes se dressera là aussi. L'Empereur, ses officiers et les soldats de sa garde parviennent à s'échapper au dernier moment !... Mais il faut marcher encore dans la fournaise au milieu des maisons qui s'écroulent, dévorées par la tempête des flammes ! C'est un véritable enfer et ce n'est pas sans peine que l'Empereur parvient au château de Petrovski, à une lieue de Moscou.

L'incendie dure quatre jours et détruit les trois quarts de la ville. Une pluie torrentielle finit par l'éteindre. L'Empereur rentre alors à Moscou et s'installe au Kremlin. Que va-t-il faire ? Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

Napoléon se trouve dans une impasse. L'ennemi est inaccessible. Le poursuivre à l'est de Moscou est une folie, on peut marcher ainsi jusqu'en Sibérie, au bout du monde !... Hiverner à Moscou qui n'est que ruines, est impossible. Alors, à plusieurs reprises, Napoléon fait savoir aux Russes qu'il est prêt à terminer la guerre. Il écrit des lettres au tsar Alexandre. Dans la troisième de ces lettres il ne cache plus son désir d'en finir pour sortir de l'impasse.

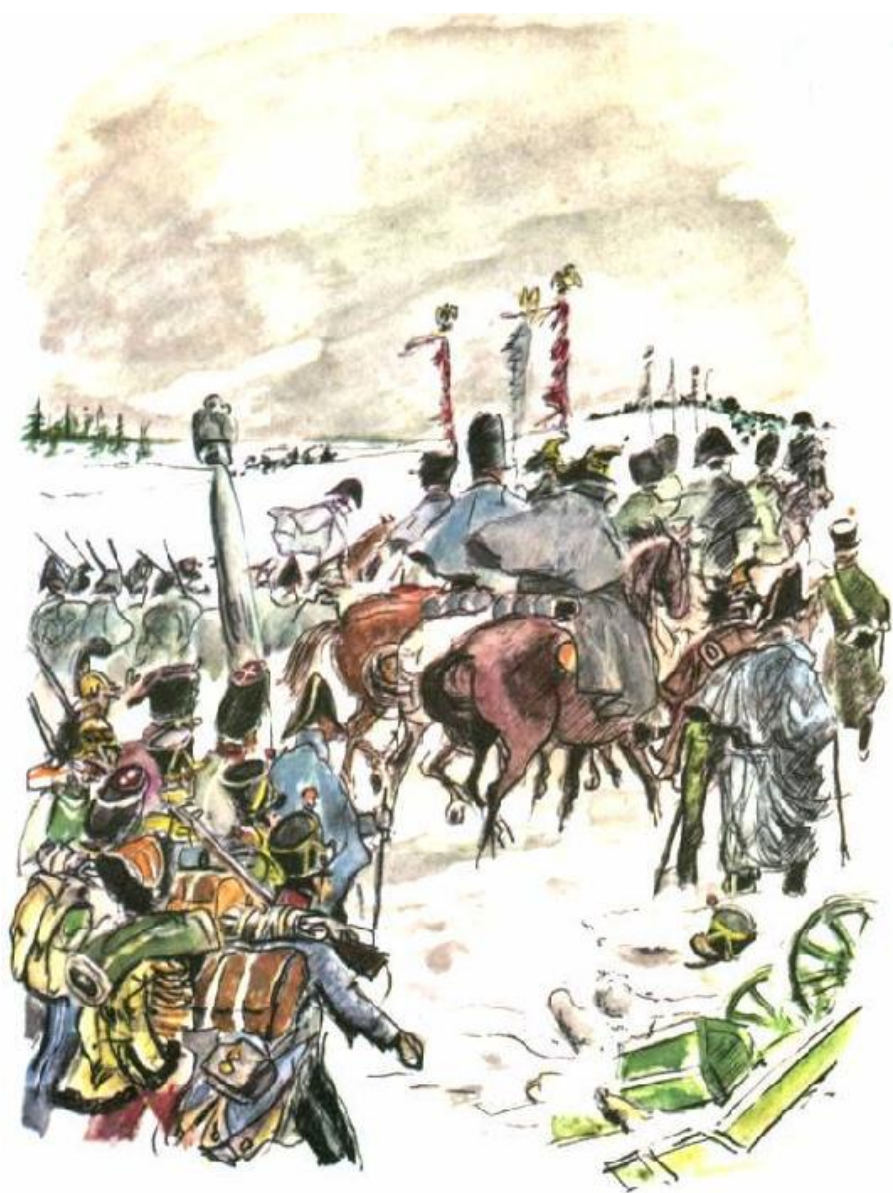
« Monsieur mon frère, – écrit-il, – la belle et superbe ville de Moscou n'existe plus... Cette conduite est atroce... J'ai fait la guerre à Votre Majesté sans animosité ; un billet d'elle, avant ou après la dernière bataille, eût arrêté ma marche, et j'eusse voulu être à même de lui sacrifier l'avantage d'entrer à Moscou ; si Votre Majesté me conserve encore quelques reste de ses anciens sentiments, elle prendra en bonne part cette lettre... »

Ainsi Napoléon pense toujours qu'il peut compter sur « les bons sentiments » d'Alexandre et l'influencer. Il n'a jamais compris entièrement l'énigmatique Alexandre. Le sphinx slave ne répond ni à ses lettres, ni à ses avances. Il attend, il sait qu'il ne perd rien à attendre, au contraire !

Cependant les maréchaux s'inquiètent chaque jour de plus en plus. Ils voient que le séjour à Moscou est très néfaste pour le moral de l'armée qui se désagrège. La discipline se relâche parmi les soldats. Beaucoup d'entre eux ne sont pas français et ne font pas confiance à l'Empereur. Les communications avec la France sont très irrégulières. Les maréchaux pressent donc Napoléon de partir, de quitter cette ville fantôme tant qu'il n'est pas encore trop tard... L'hiver va bientôt commencer...

La situation de l'armée russe est, tout au contraire, des plus satisfaisantes. Koutouzov l'a installée à Taroutino, au sud de Moscou, et reçoit de nouveaux renforts qui lui permettent de compenser les énormes pertes subies à la bataille de la Moskova ! Lui aussi attend et bénit chaque jour que Napoléon perd à Moscou.

L'incertitude de l'Empereur dure un mois. En attendant la réponse d'Alexandre il passe son temps à composer des décrets qu'il prend plaisir à dater de Moscou. Ainsi la rédaction des statuts de la « Comédie-Française » lui prend-elle trois soirées entières. Mais il comprend enfin qu'Alexandre ne répondra jamais à ses propositions de paix. Il faut partir, l'hiver approche. À contrecœur il donne l'ordre d'évacuer la ville.



L'hiver, le terrible allié de la Russie, entre en scène...

L'armée qui quitte Moscou le 19 octobre 1812 n'est plus vraiment la Grande Armée, puisque sur les 700 000 hommes qui ont passé le Niémen le 22 juin, 100 000 seulement prennent à cet instant le chemin du retour. Beaucoup sont déjà morts pour des raisons diverses. D'autres, éparpillés à travers la Russie, gardent le terrain conquis.

Sachant que le long de la route suivie à l'arrivée, depuis la frontière jusqu'à Moscou, toutes les ressources sont épuisées, Napoléon décide de prendre une route nouvelle passant beaucoup plus au sud, par Kalouga.

Mais Koutouzov est là qui guette. Il s'est donné le rôle d'une sentinelle devant empêcher les Français de descendre vers les régions du sud, plus chaudes et plus fertiles. En effet, dans le midi, les Français pourraient hiverner et recommencer leur campagne au printemps.

Le 23 octobre on rencontre les Russes à Malo-Iaroslavetz. Une bataille s'engage. Napoléon comprend que Koutouzov est bien décidé à lui barrer la route vers le sud. Il s'aperçoit aussi que son armée est trop fatiguée pour livrer une grande bataille et remporter une victoire décisive. Il se résout alors à reprendre la route dévastée de Smolensk.

L'hiver, le terrible allié de la Russie, entre alors en scène. Cette année il est précoce et particulièrement violent. Il gèle le 28 octobre, et le 6 novembre une tempête de neige épouvantable s'abat sur les Français. Le vent leur coupe la respiration ; les rafales de neige les aveuglent, un ciel tout à coup noir semble leur tomber sur la tête pour se confondre avec la terre blanche. Tout tourbillonne autour d'eux ! On dirait la fin du monde, et ceux qui tombent ont beaucoup de peine à se relever. Beaucoup restent étendus, vite recouverts d'un linceul de neige...

L'armée fond à vue d'œil, à mesure que le froid devient de plus en plus rigoureux, que les routes se transforment en patinoires et que la faim affaiblit et décime les soldats car on repasse par la même route, celle où les villes ont été abandonnées et brûlées par les habitants. D'ailleurs, les uniformes que portent les soldats ne sont pas prévus pour un tel hiver.

Comme si tous ces fléaux ne suffisaient pas, des nuées de cosaques harcèlent l'armée de toutes parts. Ces audacieux cavaliers s'approchent tout près des colonnes françaises, les attaquent par surprise, s'emparent des traînards et des groupes isolés. Le 25 octobre l'Empereur lui-même manque de tomber au milieu d'un parti de cosaques. Il doit mettre l'épée à la main. Les officiers de sa suite parviennent à le couvrir jusqu'à ce que la cavalerie de la garde arrive et disperse l'ennemi.

Outre les Cosaques, il y a encore la guérilla patriotique menée par les paysans. Comme le peuple espagnol, le peuple russe se découvre une sorte de devoir religieux de chasser l'envahisseur du pays. Dans tous les villages et dans toutes les forêts, des embuscades attendent l'arrivée des Français. L'insécurité est permanente et totale.

Quant au vieux Koutouzov, il fait marcher ses troupes parallèlement à celles de Napoléon. Il ne cherche pas à livrer une bataille. Il sait que cela est déjà inutile. Son rôle est de prolonger l'agonie de la Grande Armée en l'empêchant de dévier vers les régions du Sud. Il sait qu'une rivière, la Berezina, va barrer la route aux Français. Il tentera alors d'écraser ceux qui parviendront jusqu'à ses bords. Une autre armée russe s'y dirige déjà, du nord.

Les malheureux soldats de l'armée napoléonienne, à demi mourants de faim et de froid, marchent avec la seule pensée de sortir de cet enfer. C'est la mort dans l'âme qu'ils voient tout à coup une rivière en travers de leur route. Pour comble de malheur un brusque dégel ne permet pas de passer la Berezina sur la glace. Koutouzov a déjà envoyé l'amiral Tchichakov avec des troupes pour arrêter les Français sur la Berezina et les empêcher de prendre le pont de Borissovo. Or, Tchichakov y arrive avant les Français et le détruit. Que faire ? Alors, on cherche et on trouve plus au nord une sorte de gué. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, d'héroïques pontonniers établissent deux ponts. Une foule s'y précipite pour passer la rivière. Un pont se rompt. Des hommes tombent dans l'eau glacée. On le reconstruit fébrilement car les Russes peuvent arriver d'un instant à l'autre. Heureusement, l'amiral Tchichakov, trompé par Napoléon, persiste à croire que les Français veulent reconstruire le pont de Borissovo et les attend inutilement, ce que Koutouzov ne manquera pas de reprocher amèrement à l'amiral.

Le maréchal Ney, qu'on a surnommé « le brave des braves », fait des prodiges pour sauver les soldats qui traversent la rivière. Mais la panique s'empare des traînards, qui à l'approche des Cosaques se ruent vers le pont dans un tumulte épouvantable. Beaucoup périssent écrasés ou noyés.

Les Russes arrivent lorsque les derniers restes de la Grande Armée viennent de franchir la Berezina. C'est l'épisode le plus tragique de cette malheureuse retraite.

Peu après, Napoléon quitte l'armée dans un traîneau en compagnie de Caulaincourt et passe secrètement à travers l'Allemagne pour parvenir à Paris avant la nouvelle de son désastre. Il vient d'apprendre avec stupeur qu'un certain général Malet, évadé d'une maison de santé, a failli renverser le gouvernement impérial par un coup de

main : Malet annonça la mort de l'Empereur et proclama la République. Il fit arrêter le préfet et le ministre de la Police. On est parvenu heureusement à le démasquer et à l'arrêter. Napoléon s'aperçoit que le régime qu'il a fondé ne repose que sur lui-même. Il suffit qu'il s'absente longtemps pour qu'un général à demi-fou arrive à convaincre tout le monde de la chute de l'Empire !

Pendant que l'Empereur brûle le pavé pour arriver à Paris, les débris de la Grande Armée, encouragés par le brave Ney qui ferme la marche, un fusil à la main, se traînent péniblement vers le Niémen. Ils le repassent le 12 décembre 1812. Ils ne sont plus que vingt mille. Le 22 juin ils étaient sept cent mille au même endroit.



LA TRAHISON DES MARÉCHAUX



SEIZE MOIS se sont écoulés depuis qu'un traîneau, puis une voiture, emportaient Napoléon et Caulaincourt à travers toute l'Europe dans la direction de Paris. L'armée était restée derrière, aux prises avec la neige et les Cosaques. Toutes les pensées de l'Empereur convergeaient alors vers la capitale. « Que se passe-t-il à Paris ? » – se demandait-il anxieusement.

Seize mois se sont écoulés. L'Empereur est de nouveau dans une voiture. C'est encore Caulaincourt qui est à ses côtés. Il se repose avec anxiété la même question : « Que se passe-t-il à Paris ? » Il a laissé le commandement de l'armée à un maréchal, comme l'autre fois.

Mais au cours de ces seize mois, entre décembre 1812 et mars 1814, bien des choses se sont passées. Des événements historiques qui rempliraient plusieurs récits : batailles, victoires, défaites, traités, puis d'autres batailles, d'autres victoires et défaites !... Pour comprendre pourquoi, seize mois après son départ précipité de Russie, Napoléon se retrouve de nouveau dans une voiture qui l'emporte à fond de train vers Paris dans des circonstances également dramatiques, jetons un regard rapide sur ce qui s'était passé dans cet intervalle.

Après la retraite des débris de la Grande Armée le tsar Alexandre, esprit à la fois idéaliste et ambitieux, se découvrit la vocation de libérateur de l'Europe. Il fit marcher ses troupes sur les traces des Français. Il devinait que les États forcés par Napoléon à faire partie de son Empire ne manqueraient pas de le trahir au bon moment. Or, le moment semblait bon. En effet, le roi de Prusse s'empressa de s'allier au Tsar. La Suède, dont le roi était Bernadotte, ancien maréchal de l'Empire et qui devait son trône à la France, déclara aussi la guerre à cette dernière. L'Autriche s'appêtait déjà à trahir mais attendait la

suite des événements. Les Anglais, qui avaient débarqué en Espagne, remportaient des victoires et occupaient Madrid en chassant le roi Joseph, frère de Napoléon.

Cependant, Napoléon se ressaisit avec une rapidité surprenante. En dépit des plaintes sur la conscription qui épuisait la France, il leva une grande armée composée surtout de jeunes gens. Il marcha sur l'Allemagne, battit les Prussiens à Lutzen et les Russes à Bautzen. On parla d'un armistice lorsqu'il fut aux portes de Berlin. L'Autriche se posa alors en médiatrice pour gagner du temps. Elle fit des propositions qu'elle savait inacceptables, puis passa à la coalition et la guerre reprit. Napoléon fut très affecté d'apprendre que son beau-père, l'empereur François, le grand-père du Roi de Rome, le trahissait perfidement malgré leur alliance. Il ne savait pas que Talleyrand et Metternich, le rusé chancelier d'Autriche, avaient depuis longtemps juré sa perte.

Napoléon remporta encore une victoire à Dresde, mais près de Leipzig il se trouva devant trois cent mille coalisés qui l'attaquèrent en bloc. Ce fut la « bataille des Nations ». Elle dura quatre jours. Les Français luttaient héroïquement contre un ennemi supérieur en nombre. Soudain l'armée saxonne et la cavalerie wurtembergeoise qui combattaient sous les ordres de Napoléon passèrent du côté de l'ennemi et tournèrent leurs pièces de canon contre les Français. Après cette défection en pleine bataille, il fallut reculer jusqu'au Rhin et le repasser à la faveur des ténèbres.

Alors commença une guerre qu'on a souvent appelée la plus belle campagne de Napoléon : « la campagne de France ». La coalition avait à sa disposition un million d'hommes armés. Elle s'empressa d'attaquer en hiver. Napoléon, qui n'attendait cette offensive qu'au printemps, n'eut pas le temps de rassembler les forces nécessaires. Il lui restait cinquante mille soldats. La France, épuisée par ces guerres continuelles, était lasse d'envoyer sans cesse ses enfants au combat. Ce fut alors que le génie militaire de ce grand capitaine retrouva une jeunesse inattendue. On s'était imaginé pendant la campagne de Russie que l'Empereur avait vieilli, que ses facultés avaient décliné. Or, pendant cette nouvelle campagne ses ennemis consternés découvrirent soudain le jeune Bonaparte, celui de la campagne d'Italie. Il sut leur tenir tête avec des forces très inférieures.

Trois formidables armées marchaient sur Paris par des routes différentes. Les Anglo-Prussiens descendaient la vallée de l'Oise, les Prussiens celle de la Marne, les Austro-Russes celle de l'Aube. Le tsar Alexandre I^{er} étant le seul souverain à participer à la campagne, jouait un rôle prépondérant dans le commandement allié.

Napoléon se plaça avec sa petite armée dans la plaine de Châlons, entre les colonnes ennemies. Ses maréchaux croyaient qu'il était

insensé d'attaquer les Alliés avec 50 000 hommes. – « 50 000 hommes et moi, cela fait 150 000 », répondit calmement l'Empereur. Ces paroles dans la bouche de n'importe quel autre capitaine auraient été l'expression d'une puérile fanfaronnade. Napoléon sut prouver magistralement que son intelligence d'homme de guerre valait vraiment 100 000 hommes !

Ce fut une sorte de miracle militaire. Napoléon refit en France la foudroyante campagne de 1796 en Italie, qui l'avait rendu célèbre dans le monde entier. Avec une rapidité surprenante et des manœuvres qu'il pouvait seul imaginer et appliquer au moment voulu, il se jeta d'une armée ennemie vers l'autre, les battit séparément et les culbuta en désordre au-delà des Vosges.

Surpris par ces échecs, les Alliés demandèrent à négocier. Mais au congrès de Châtillon ils proposèrent le retour de la France aux limites de 1792. Napoléon refusa : « Laisser la France plus petite que je ne l'ai trouvée ? Jamais ! » s'écria-t-il. Les pourparlers furent rompus et la guerre recommença.

Napoléon avait beau être le plus grand génie militaire du monde, l'Europe entière s'apprêtait à marcher sur la France et la France était lasse de combattre car cela durait depuis la Révolution, depuis vingt ans déjà. Pourtant Napoléon avait vaincu plusieurs coalitions européennes. Peut-être aurait-il pu réussir encore une fois à faire un miracle et à battre l'ennemi. Mais pour le battre il fallait des forces et la fidélité des siens. Or les forces dont il disposait fondaient à vue d'œil comme la neige au soleil tandis que la trahison, comme une lèpre contagieuse, gagnait ses amis les plus intimes. Il apprit avec douleur que Murat, son beau-frère, venait de contracter une alliance avec l'Autriche dans l'espoir de conserver son royaume de Naples. Il apprit que ses maréchaux, fatigués, excédés par cette guerre à outrance, parlaient de l'assassiner. – « Ils sont fous », dit-il simplement, et personne n'osa le toucher.

Ne s'avouant pas vaincu, il imagina un plan d'une grande hardiesse : menacer les arrières de l'ennemi, couper ses communications avec le reste de l'Europe, soulever la population contre l'envahisseur (sa popularité parmi les paysans français n'avait pas faibli). Menacé de la sorte, l'ennemi reculerait vers le Rhin. La réalisation de ce projet pouvait encore lui assurer la victoire malgré la supériorité numérique de l'adversaire. Mais il eut l'imprudence d'en parler dans une lettre à Marie-Louise. La lettre fut interceptée et son contenu révélé au tsar Alexandre. Ce dernier, déjà informé par Talleyrand des intrigues qui se formaient à Paris contre Napoléon, prit alors la résolution de marcher rapidement sur la capitale sans se soucier de la manœuvre d'enveloppement de Napoléon. D'autre part, les maréchaux Mortier et Marmont, qui auraient dû protéger Paris, se repliaient, battus, laissant

le passage libre.

Napoléon reçut alors une dépêche chiffrée de Lavalette, Directeur général des Postes : « La présence de l'Empereur est nécessaire s'il veut empêcher que sa capitale soit livrée à l'ennemi. Il n'y a pas un moment à perdre... » L'Empereur comprit que son plan était éventé et qu'il fallait voler au secours de Paris. Il mit aussitôt son armée en marche pour arriver dans la capitale avant l'ennemi. Mais le lendemain, parvenu à Troyes, il trouva que le mouvement des troupes était trop lent. Il laissa alors le commandement à Berthier, lui ordonnant de conduire les troupes à Fontainebleau, et sauta dans un cabriolet avec Caulaincourt. La voiture l'emporta sans escorte vers Paris comme seize mois plus tôt, au lendemain du passage de la Berezina.

Cela nous ramène au début de notre récit où nous évoquions l'étrange ressemblance des deux retours précipités de l'Empereur à Paris : la première fois en 1812 et la seconde – celle dont nous parlons – en 1814. Mais cette fois Napoléon a moins de chance car il n'arrivera pas au terme de son voyage. Les heures et les jours qui viennent vont amorcer un grand tournant dans sa vie... Suivons-le dans sa course effrénée vers Paris.

Les dents serrées, l'Empereur regarde par la petite vitre du cabriolet les plaines où, tout récemment encore se sont déroulés d'étonnants combats, combats au cours desquels il a su mettre en échec un ennemi numériquement supérieur. – « Mais où est l'ennemi ? – se demande-t-il, – pourquoi s'est-il précipité tout à coup vers Paris ?... Pourvu que Paris se défende !... Juste le temps nécessaire pour qu'on puisse arriver avant l'ennemi ! Une fois à Paris, je saurai redresser la situation... Ah ! que ces chevaux sont lents ! Vite, plus vite encore !... »

En cours de route il apprend des nouvelles qui sont plus mauvaises encore que celles qu'ils redoutaient. On dit que l'ennemi approche de Paris. On dit que Marie-Louise et le Roi de Rome sont partis pour Blois et que la foule alarmée avait essayé de les retenir. On dit que des gens haut placés intriguent pour précipiter la chute de l'Empire et ramener les Bourbons sur le trône.

Napoléon est de plus en plus impatient d'arriver à Paris. Enfin, on s'arrête au relais de poste de la « Cour-de-France », à Fromenteau, près de Juvisy, c'est-à-dire à cinq kilomètres de Paris. Il est 11 heures du soir. L'Empereur descend de la voiture pendant qu'on change les chevaux et se promène nerveusement sur la route. Soudain on entend le bruit d'une troupe de cavaliers.

— Halte ! crie-t-il en marchant au-devant de la troupe.

Les cavaliers s'arrêtent. Leur chef met pied à terre. C'est le général Belliard. Il a reconnu la voix de l'Empereur. Ce dernier le presse

aussitôt de questions et apprend que son frère Joseph, nommé par lui commandant en chef, s'est enfui en invitant les ministres à faire de même. Il apprend qu'il n'y a pas eu de véritable bataille de Paris et que les troupes françaises, en vertu d'une convention, s'apprêtent à évacuer la ville pour laisser entrer les Alliés. Les maréchaux sont résolus à capituler.

L'Empereur tape du pied. Il tremble d'indignation et de colère. Se tournant vers Caulaincourt qui est déjà à ses côtés, il crie :

— Tout le monde a perdu la tête ! Vous avez entendu ? Allons, il faut aller à Paris. Partout où je ne suis pas on ne fait que des sottises. Quelle lâcheté !... Capituler !... Joseph a tout perdu !... Faites avancer ma voiture ! En avant ! La garde nationale et la population me soutiendront !

On essaie de le convaincre qu'il est trop tard pour aller à Paris, qu'il court un grand danger en s'y rendant à cette heure. Mais Napoléon ne veut rien entendre. Impatient, il marche seul dans la direction de Paris. Soudain il s'arrête, surpris, tend le cou. Qu'est-ce que c'est ? Des étoiles ? Mais non, les étoiles sont plus haut dans le ciel, d'ailleurs, elles sont blanches... Or, ces lumières sont rouges. Le cœur serré, il comprend : ce sont les feux de l'ennemi qui campe sur la rive gauche de la Seine, à quelques pas de Paris !

Il revient à pas lents vers Caulaincourt. La sueur perle sur son front. Il le regarde dans les yeux, semble réfléchir. Tout à coup son visage s'anime :

— Caulaincourt ! s'écrie-t-il. Courez ventre à terre à Paris ! Voyez s'il est encore possible d'intervenir au traité... Je suis livré et vendu. N'importe, partez, partez à l'instant, je vous donne plein pouvoir pour négocier et conclure la paix. Je vous attends ici, la distance n'est pas longue... partez vite !

Pendant que Caulaincourt court à l'Hôtel de Ville, cherche les préfets, tente de voir le tsar Alexandre, Napoléon retourne à la maison de poste et passe une nuit blanche à attendre des nouvelles. On le regarde avec respect en se demandant ce qui se passe dans la tête du grand conquérant immobilisé sur une chaise alors qu'il veut agir et combattre, alors que sa capitale va être livrée à l'ennemi sans qu'il ait eu l'occasion de la défendre.

À 6 heures du matin on entend le galop d'un cheval qui s'approche. Napoléon se redresse, marche vers la porte. Il a deviné. C'est le messenger de Caulaincourt. Quelques instants après, il apprend la terrible nouvelle : la capitulation est signée, les Alliés entreront à Paris dans la matinée.

Il faut se résigner. Napoléon prend le chemin de Fontainebleau et descend dans les petits appartements au premier étage du château. Il va attendre la concentration de ses troupes car il a encore sa petite

armée et que n'a-t-il pas fait jusqu'à présent avec une petite armée ? – Des miracles ! Il en fera un autre s'il le faut et libérera Paris. Il est déjà penché sur ses cartes.

Cependant, le 31 mars 1814, les Alliés entrent dans Paris. On craint d'abord l'irruption de hordes sauvages, surtout celles des Cosaques, mais le tsar Alexandre veut séduire les Parisiens. Il prodigue des sourires à la foule. Il a donné la consigne à ses troupes de se montrer aimables envers la population. Les royalistes crient « Vive Alexandre ! À bas le tyran ! » Mais le peuple regarde défiler les étrangers en silence. Beaucoup avaient attendu un retour de Napoléon dans la capitale.

Talleyrand, qui trahit depuis longtemps, accueille le Tsar comme un libérateur. Le lendemain il réunit en hâte le Sénat – ou plutôt les membres sur lesquels il peut compter – pour former un gouvernement provisoire. Il en devient aussitôt le président. Le 3 avril le Sénat prononce la déchéance de Napoléon.

Le même jour Caulaincourt arrive désespéré à Fontainebleau et annonce à Napoléon que le Tsar refuse son offre de paix. Napoléon apprend la nouvelle sans émotion. Le lendemain il passe en revue dans la cour du château deux divisions de sa garde et s'adresse aux « vieux grognards » en ces termes :

— L'ennemi est entré à Paris. J'ai fait offrir à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices en renonçant à nos conquêtes, en perdant tout ce que nous avons gagné depuis la Révolution... Il a refusé !... D'indignes Français, des émigrés, ont arboré la cocarde blanche. Les lâches ! Ils recevront le prix de ce nouvel attentat ! Jurons de vaincre ou de mourir et de faire respecter la cocarde tricolore qui depuis vingt ans nous trouve dans le chemin de l'honneur et de la gloire !

Électrisés par ces paroles, les soldats crient :

— Vive l'Empereur ! À Paris ! À Paris !

Napoléon est satisfait de l'esprit de ses troupes.

L'armée qu'il avait quittée à Troyes vient d'arriver. D'autre part, le corps de Marmont s'est replié vers Essonnes et couvre Fontainebleau. Il dispose ainsi de 60 000 hommes. La victoire est possible. Il peut, pense-t-il, reprendre Paris où, à coup sûr, le peuple ne manquera pas de se soulever au seul bruit de son canon.

Pendant que les grenadiers exaltés continuent à crier : « À Paris ! À Paris ! », l'Empereur rentre dans son cabinet avec Caulaincourt et Berthier. Soudain, sans y être invités, les maréchaux Ney, Oudinot, Lefèbre et Moncey font irruption dans la pièce. Napoléon les regarde et devine leurs intentions. Il les a déjà entendus la veille critiquer son plan d'une marche sur Paris.

— Que voulez-vous ? leur demande-t-il d'une voix calme.

Ney fait un pas en avant.

— Sire, avez-vous des nouvelles de Paris ?

— Non, et quelles sont-elles ?

— J'en ai et elles sont bien mauvaises. Le Sénat a voté votre déchéance et a dégagé le peuple et l'armée de leur serment ! Cela étant, que compte faire Sa Majesté ?

— Le Sénat n'a pas de pouvoir pour cela, seule la nation en aurait, répond Napoléon. Quant aux Alliés je vais les écraser sous Paris.

— Votre situation est celle d'un malade désespéré ! Il faut faire votre testament, abdiquer pour le Roi de Rome !

Les autres maréchaux élèvent la voix pour démontrer que la poursuite de la guerre est insensée. À cet instant Macdonald, que Napoléon sait incapable de trahir, entre à son tour dans la pièce et dit d'une voix triste :

— Nous ne pouvons pas exposer Paris au sort de Moscou. Notre parti est pris, nous sommes résolus à en finir !

Alors Napoléon s'approche de la table et leur montre ses cartes piquées d'épingles. Il leur explique que les positions de l'ennemi sont mauvaises, qu'on peut en profiter pour le battre et sauver Paris. Mais les maréchaux regardent à peine les cartes.

— L'armée ne marchera pas sur Paris ! dit tout à coup Ney.

— L'armée m'obéira ! réplique l'Empereur.

— Sire, l'armée obéira à ses généraux ! s'écrie Ney en élevant la voix, les yeux exorbités.

À une autre époque, de telles paroles auraient coûté très cher au prince de la Moskova.

Napoléon essaie de se maîtriser et regarde les hommes qui l'entourent. Ces maréchaux, ne les a-t-il pas couverts d'honneurs et de richesses ? Ne les a-t-il pas toujours traités en amis ? Ne sont-ils pas ses compagnons d'armes, ceux qui ont bâti avec lui leur Empire ? Il les croyait plus fidèles, en tout cas incapables de cette bassesse... Ainsi, le jugeant perdu, ils s'empressent de l'enterrer pour sauver leur propre situation, pour complaire aux nouveaux maîtres de la France, imposés par l'ennemi ! Il sent la nausée lui monter à la gorge. Il sait qu'il n'a qu'à ouvrir la fenêtre et appeler ses grenadiers pour faire arrêter cette bande de traîtres. Cependant il n'en fait rien. Écœuré, dégoûté, il demande d'un ton méprisant :

— Que voulez-vous, messieurs ?

— L'abdication ! répondent Ney et Oudinot en même temps.

Napoléon les congédie d'un geste, puis prend une plume sur son bureau et rédige son abdication : « Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France

et même la vie pour le bien de la Patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la Régence et du maintien des lois de l'Empire – Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril 1814 – Napoléon. »

Puis il appelle Caulaincourt, Macdonald et Ney et les charge de porter cet acte d'abdication à Paris. Cependant, son abdication est conditionnelle car il n'abdique qu'en faveur de son fils. Si on refuse de conserver l'Empire – or il sait que Talleyrand et les royalistes travaillent pour la restauration des Bourbons – il est prêt à reprendre la lutte et à marcher sur Paris !

Les trois plénipotentiaires de Napoléon se présentent chez le tsar Alexandre. Ils parlent au nom de l'Armée. Ils disent que l'Armée est attachée au régime impérial. Caulaincourt insiste sur le peu de popularité des Bourbons. D'ailleurs, le Tsar ne les aime pas non plus. Il semble donc accepter l'idée d'une régence et se montre disposé en faveur de Napoléon II. Or, pendant qu'ils parlent, un officier russe entre rapidement dans la pièce et remet une dépêche au Tsar. Alexandre la parcourt des yeux, fronce les sourcils et se lève, très ému :

— Messieurs, dit-il, vous comptez sur la fidélité des troupes du gouvernement impérial, j'apprends à l'instant que l'avant-garde, le 6^e corps, est passé dans nos lignes !

Le 6^e corps est celui de Marmont. Il se trouvait à Essonnes et couvrait Fontainebleau. Marmont avait entamé des négociations secrètes avec le général autrichien Schwarzenberg et s'était engagé à trahir la cause de l'Empereur en retirant ses troupes sur Versailles ; ce qu'il venait de faire au dernier moment, mettant ainsi Napoléon à la merci des Alliés. Les soldats avaient obéi à Marmont sans savoir pourquoi on les éloignait d'Essonnes.

En apprenant la trahison de Marmont, Alexandre change d'attitude, s'étonne de ce qu'on vient traiter avec lui au nom de l'armée lorsqu'une partie de celle-ci se refuse à combattre pour son Empereur. Aussi ne veut-il plus entendre parler d'abdication conditionnelle, il exige une abdication pure et simple.

Les plénipotentiaires reviennent tête baissée à Fontainebleau. Napoléon est très affecté par la trahison de Marmont, un de ses maréchaux les plus fidèles, son vieux compagnon depuis la campagne d'Égypte.

— Je lui croyais de l'honneur. C'était un fils pour moi ! murmure-t-il d'une voix altérée.

Il constate avec amertume que la bataille de Paris est devenue impossible. On lui apprend bientôt que le Sénat va proclamer le comte de Provence roi de France sous le nom de Louis XVIII.

— Alors, c'est la guerre ! dit-il d'un ton résolu et il donne l'ordre aux troupes de se retirer dès le lendemain derrière la Loire pour continuer

la lutte.

Mais les maréchaux après s'être concertés décident de n'exécuter aucun des ordres de l'Empereur. Lorsque ce dernier les réunit une dernière fois autour de la carte pour leur expliquer son plan de retraite, ils gardent un silence gêné. Il leur demande enfin leur avis. Alors les maréchaux lui répondent que tout cela n'aboutira qu'à une guerre civile. Ils lui conseillent encore une fois d'abdiquer.

Napoléon comprend que c'est la fin. On ne lui obéira pas.

— Vous voulez du repos, messieurs ? Eh bien ! ayez-en !

Faisant un grand effort pour se dominer, il s'assied, attire un guéridon et sur une feuille de papier qui traîne dessus, il écrit l'abdication par laquelle « il renonce pour lui et ses enfants au trône de France et d'Italie ».

Lorsque les maréchaux s'étant emparés du document sortent de la pièce, l'Empereur les suit d'un long regard.

— Ces gens-là, dit-il à Caulaincourt, n'ont ni cœur ni entrailles. Je suis moins vaincu par la fortune que par l'égoïsme et l'ingratitude de mes frères d'armes. C'est hideux ! Maintenant tout est consommé !

En apprenant la trahison des maréchaux, la vieille Garde ne cache pas son indignation. On tempête dans les casernes. Pour prouver sa fidélité à l'Empereur, la Garde défile la nuit à travers les rues de Fontainebleau, drapeaux déployés, chantant la Marseillaise et l'hymne napoléonien.

Cependant, après l'abdication, comme les rats qui fuient un navire qui coule, les hommes qui avaient vécu de longues années dans le sillage de l'Empereur trouvent des raisons pour quitter Fontainebleau. Le château se vide rapidement. Lorsque Berthier, un des plus fidèles, prétexte un voyage d'affaires, Napoléon dit en le voyant partir : « Lui aussi !... Il ne reviendra jamais ! »

Même le mameluk Roustan, ce fidèle garde du corps qui dormait au travers de sa porte pour le protéger, même son fidèle valet de chambre Constant, l'abandonnent furtivement.

On le quitte mais on ne vient pas le voir. Il espère avoir la visite de sa femme Marie-Louise, il espère voir son fils, le petit Roi de Rome. Ils restent à Blois. Il ne les verra, d'ailleurs, plus jamais. Il s'attend à la visite des siens, de ses frères, de ses sœurs, auxquels il a distribué des couronnes et des royaumes. Mais ils ont peur d'aller à Fontainebleau.

Le 12 avril, le jour où celui qui va devenir Louis XVIII entre à Paris, Napoléon dit à Caulaincourt : « La vie m'est insupportable ! » De sombres pensées agitent alors son esprit et le soir il détache lentement un sachet suspendu à son cou. Le sachet contient du poison. Il l'avale, attend la mort – cette mort qui l'avait toujours épargné sur les champs

de bataille – et se sent pris tout à coup de vomissements qui l'obligent à rejeter le poison.

— Dieu ne l'a pas voulu ! murmure-t-il en fermant les yeux tandis que des gens accourent, alertés par ses gémissements.

C'est le 20 avril 1814 qu'il doit quitter Fontainebleau pour sa nouvelle résidence, l'île d'Elbe dont il va devenir le souverain. C'est au tsar Alexandre qu'il est redevable de cette petite consolation. Le Tsar avait promis à Caulaincourt d'accorder l'île à Napoléon. Mais, après la dernière abdication, le gouvernement provisoire, les royalistes et tous les autres alliés trouvèrent que c'était trop pour l'ogre corse. Alexandre, qui ne cachait pas dans les conversations privées son admiration pour le « grand homme » qu'était Napoléon, résista, discuta, déclara qu'il avait engagé sa parole et obtint que l'île d'Elbe soit donnée à l'Empereur déchu.

Lorsque Napoléon sort du château de Fontainebleau, il voit du haut de l'escalier sa vieille Garde qui l'attend dans la cour du Cheval-Blanc. Il descend lentement les marches et regarde, ému, les vieux grognards qu'il a conduits à travers tous les pays de l'Europe. Les soldats le regardent aussi avec des yeux avides, attendris, la larmes à l'œil. Soudain toutes les bouches s'ouvrent pour crier :

— Vive l'Empereur !

Il s'avance alors vers eux, serre les dents, domine l'émotion qui lui étreint la gorge et s'écrie d'une voix vibrante :

— Soldats de ma vieille Garde, je vous fais mes adieux ! Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. J'aurais pu rester plus longtemps au milieu de vous, mais il aurait fallu prolonger une lutte cruelle, ajouter, peut-être, la guerre civile à la guerre étrangère... J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie ; je pars. Jouissez du repos que vous avez si justement acquis et soyez heureux. Quant à moi, ne me plaignez pas... Je voudrais vous serrer tous dans mes bras, mais laissez-moi embrasser le drapeau qui vous représente !...

Le général Petit lui tend le drapeau. Il embrasse le général, puis la soie du drapeau. Enfin il passe lentement devant la haie des soldats. Les vieux guerriers sanglotent et crient pour la dernière fois :

— Vive l'Empereur !

— Adieu, mes amis ! dit Napoléon.

Puis, d'un pas ferme, il s'avance vers la voiture où l'attendent déjà les commissaires étrangers.



Il embrasse le général, puis la soie du drapeau...

LES CENT JOURS

I. – Le vol de l'aigle



DANS les contes de fées et les légendes épiques on évoque parfois les aventures d'un héros qui entreprend des voyages extraordinaires, affronte mille obstacles, lutte contre des géants et des armées entières et parvient, seul et sans l'aide de personne, à vaincre tous ses ennemis pour devenir enfin le souverain du royaume conquis. En écoutant le récit de ces aventures merveilleuses on admire involontairement la bravoure du héros, mais on se dit aussitôt que de telles choses ne peuvent arriver que dans les contes de fées... Et pourtant une fois dans l'histoire des hommes, une aventure semblable à celles des héros de légendes se déroula en réalité. Un homme, un seul, fit la conquête d'un pays malgré toutes les troupes armées qu'on dépêcha pour l'arrêter. Il traversa le pays du sud au nord, obligea ses adversaires non seulement à baisser leurs armes mais à le suivre, entra tranquillement dans la capitale et monta sur le trône abandonné en toute hâte par son prédécesseur. Cette aventure extraordinaire mais authentique commença le 1^{er} mars 1815 et s'acheva victorieusement trois semaines plus tard. Le pays conquis par cet homme seul était la France. L'homme, le conquérant, c'était Napoléon...

Pourtant tout le monde le croyait très occupé à gérer les affaires de l'île d'Elbe. On racontait qu'il y construisait des routes, des hôpitaux, des écoles, un théâtre, qu'il exploitait des mines et plantait des vignes... Jamais cette pauvre île de dix mille habitants, qui ne possédait qu'une seule ville, Porto-Ferrajo, n'avait connu une telle

expansion !

Quelle ne fut donc la consternation générale lorsqu'un beau jour la nouvelle, la nouvelle inouïe, incroyable, secoua l'Europe comme un tremblement de terre : Napoléon Bonaparte venait de débarquer au Golfe Juan, près d'Antibes, et marchait sur Paris avec une poignée de grenadiers. Seul, il prétendait reconquérir la France et le disait bien haut aux gens qu'il rencontrait !

Que s'était-il passé ? Comment et pourquoi l'Empereur exilé dans l'île d'Elbe avait-il osé entreprendre cette folle aventure ?

D'abord, le titan capable d'administrer l'Europe trouva vite que les limites de la petite île où on l'avait confiné étaient vraiment trop étroites. L'ennui commença donc à le ronger. Il apprit, d'autre part, que certains de ses ennemis trouvaient, au contraire, que l'île d'Elbe était un trop beau cadeau pour lui. Ainsi, il lut dans un journal anglais qu'on projetait de le transférer à Sainte-Hélène, île perdue de l'Afrique occidentale. Il apprit également qu'on voulait le tuer et que les corsaires d'Alger s'étaient déjà offerts pour le faire enlever. Brûlard, le nouveau gouverneur de la Corse, l'île voisine, était un ancien compagnon de Georges Cadoudal. Il ne rêvait qu'à venger son chef et avait même reçu des instructions du duc de Berry pour trouver un moyen de supprimer Bonaparte.

Toutes ces nouvelles que lui rapportaient secrètement ses partisans, jointes à l'ennui mortel qui le rongait déjà, lui firent penser que le séjour dans l'île d'Elbe devenait dangereux et qu'il était souhaitable de quitter l'île. La quitter pour partir où ? Or il apprit également que le peuple était très mécontent du gouvernement des Bourbons qui devenaient de plus en plus impopulaires par leur révoltant désir d'ignorer tout ce qui s'était passé depuis la mort de Louis XVI et leur entêtement à vouloir ressusciter la France d'avant la Révolution. Un sourire amer tordit les lèvres de l'Empereur lorsqu'on lui rapporta que les maréchaux de l'Empire, qui s'étaient empressés de le trahir pour se rallier aux Bourbons, n'obtenaient pas la considération qu'ils croyaient mériter.

De tout cela Napoléon conclut qu'il convenait mieux à la France que le roi ventru hissé sur le trône par les baïonnettes étrangères(21). L'idée lui vint alors de reconquérir la France, les mains dans les poches ! C'est ainsi que commença l'héroïque aventure du retour de l'île d'Elbe, le chapitre le plus étonnant de la vie de Napoléon...

Le 1^{er} mars 1815 un vieux brick, « l'Inconstant », peint comme un navire anglais, jette l'ancre au Golfe Juan. Pourtant ce brick mystérieux n'est pas anglais, il en a pris les couleurs pour échapper aux croisières anglaises. Les badauds massés sur les quais regardent

avec étonnement un pavillon tricolore qui flotte au-dessus du brick. Il y a déjà un an que la France a changé de drapeau !... Et soudain... n'est-ce pas un mirage ?... une figure légendaire apparaît sur le pont : un homme revêtu d'une redingote grise, portant le petit chapeau où brille la cocarde d'Austerlitz...

L'homme descend sur le rivage. Des soldats de sa vieille Garde – 800 hommes à peine – le suivent. Il se retourne vers cette poignée de soldats fidèles et s'écrie :

— Vous ne tirerez pas un coup de fusil. Songez que je veux reprendre ma couronne sans verser une goutte de sang !

Sur le rivage la foule grossit, surprise émue, enthousiaste. Il s'adresse à elle :

— Français, j'ai entendu dans mon exil vos vœux et vos plaintes ; vous réclamiez le gouvernement de votre choix qui est seul légitime. J'ai traversé les mers. J'arrive reprendre mes droits qui sont les vôtres !

Des soldats se montrent aussi, attirés par cette apparition insolite. L'homme à la redingote grise s'avance vers eux et leur dit :

— Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre... La victoire marchera au pas de charge. L'Aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.

Alors, emportés malgré eux par l'enthousiasme, la foule et les soldats acclament le héros :

— Vive l'Empereur !

L'Empereur se repose à l'auberge, puis marche sur Cannes à la tête de sa petite troupe. On bivouaque la nuit près de la ville et on repart à l'aube pour Grasse. Le général Cambronne les précède avec cent grenadiers et reçoit des vivres de la municipalité de Grasse.

Pour éviter les grandes routes gardées par les troupes royales, Napoléon décide d'emprunter les chemins muletiers. Il marche au milieu de ses soldats par des sentiers abrupts, regardant les Alpes qui deviennent de plus en plus hautes. Le lendemain il déjeune à Castellane et passe la nuit à Barrême. Puis il repart pour Digne(22) où le route redevient carrossable.

La nouvelle de son retour résonne de village en village à travers les montagnes et les vallées. Les paysans accourent, se massent sur son passage, regardent l'effigie des pièces de cinq francs et s'écrient, le visage radieux :

— C'est bien lui tout de même !

Une foule en délire suit alors la vieille Garde, qui défile, impassible comme toujours. Les cris de « Vive l'Empereur » deviennent de plus en plus fréquents.

Cependant Napoléon presse le pas. Il vient d'apprendre que des

troupes ont été envoyées vers Sisteron pour lui barrer la route. Il y arrive avant les troupes royales et poursuit son chemin jusqu'à Gap où il passe la nuit. L'accueil de la population est des plus enthousiastes. Quant au préfet de la ville et au général de la place, ils se sont enfuis à l'approche de la petite troupe.

Le lendemain, toujours pressé d'arriver le plus vite possible à Grenoble, la capitale des Alpes, Napoléon passe par le Col Bayard et arrive à Corps où il n'est plus qu'à une journée de marche de Grenoble.

Louis XVIII vient de lancer contre lui une ordonnance spéciale : « Napoléon Bonaparte est déclaré traître et rebelle pour s'être introduit à main armée dans le département du Var. Il est enjoint à tous les gouverneurs, commandants de la force armée, gardes nationales, autorités civiles et même aux simples citoyens de lui courir sus, de l'arrêter et de le traduire incontinent devant un conseil de guerre... »

Au lieu de « lui courir sus », les autorités fuient partout à son approche ne sachant quel parti prendre, tandis que le peuple l'acclame. Ce qu'on acclame ce n'est pas seulement une résurrection de l'Empire mais surtout la fin d'une royauté impopulaire et le retour vers un régime plus libéral. Napoléon le sait. Il s'adresse aux gens en les appelant « citoyens ». Il parle volontiers de la Révolution française et dit qu'il veut défendre ses principes. Sur son passage on chante la « Marseillaise » et on arbore des cocardes tricolores. La noblesse est consternée. Pour elle Napoléon n'est qu'un « brigand », un « aventurier ».

Néanmoins, à Grenoble, le général Marchand décide de barrer la route à ce brigand. Il envoie le bataillon du 5^e de ligne au défilé de Laffrey que Napoléon ne peut éviter car la route passe entre des lacs et une chaîne de montagnes.

On est le mardi 7 mars 1815, à 3 heures de l'après-midi. Le sort de Napoléon va se jouer. On verra s'il n'est vraiment qu'un aventurier ou s'il est l'Empereur qui va remonter sur le trône... Son escorte, grossie de plusieurs centaines de paysans, se trouve face à face avec le bataillon !

Une distance respectable les sépare encore. Des négociations discrètes échouent. Delessart, le commandant du bataillon, fait répondre qu'il ne laissera passer personne. Que va-t-il arriver ? Est-ce le début d'une guerre civile ? Des Français vont-ils se battre entre eux ?

Alors Napoléon joue son va-tout. Il ordonne à ses grenadiers de rester sur place et de ne tirer sous aucun prétexte. Il s'avance lentement vers le 5^e de ligne. À mesure qu'il s'approche, une émotion extraordinaire s'empare des soldats. Ils sont livides, les fusils

tremblent dans leurs mains. Enfin Napoléon s'arrête à portée de fusil.

— Soldats du 5^e, s'écrie-t-il d'une voix forte, je suis votre Empereur. Reconnaissez-moi !

Il fait encore quelques pas, ouvre sa redingote grise et ajoute :

— S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son Empereur, il peut le faire, me voilà !

Un seul soldat épaule. Napoléon ne fait pas un geste et le regarde calmement. Le soldat se trouble, hésite, tourne la tête vers le commandant du bataillon comme pour lui demander la confirmation de l'ordre de tirer. Mais le vieux Delessart qui a participé à beaucoup de campagnes de Napoléon depuis la bataille des Pyramides, serre les dents, pâlit, baisse la tête.

C'est le moment le plus dramatique du retour de l'île d'Elbe. Napoléon est à la merci d'un coup de feu. Mais il attend, calme, impassible, présentant sa poitrine à la mort. Le silence qui règne dans la prairie, près du Grand lac de Laffrey, devient de plus en plus pesant, de plus en plus intolérable. Les soldats n'y tiennent plus. Ils rompent les rangs et se précipitent vers Napoléon en criant « Vive l'Empereur ! » C'est du délire !... Ils s'agenouillent devant lui, baisent ses bottes, les pans de sa redingote, son épée...

Il a gagné ! Il lui suffit de commander au bataillon un demi-tour à droite pour qu'il le suive jusqu'à Grenoble. Cependant à Grenoble, où les habitants se prononcent déjà en faveur de l'Empereur, le général Marchand se prépare à défendre la ville. Il compte surtout sur le 7^e régiment de ligne commandé par le colonel La Bédoyère. Mais une grande surprise l'attend. La Bédoyère et tout son régiment sortent au pas de course de Grenoble en criant « Vive l'Empereur ! » et vont à la rencontre de l'Empereur pour se joindre à lui !

Atterré, le général Marchand ordonne de fermer les portes de la ville et cache les clefs chez lui.

C'est une petite armée qui s'approche de Grenoble la nuit du 7 mars 1815, car outre l'escorte de l'Empereur et toutes les troupes ralliées il y a encore deux mille paysans armés de fourches, de haches et d'épieux qui les accompagnent. À Grenoble la confusion est totale. Les autorités se cachent. Les rues sont pleines de monde. Dès qu'ils entendent les accents de la « Marseillaise » et voient du haut des remparts des centaines de torches qui s'approchent comme une marée de flammes, les Grenoblois se jettent vers la porte de la ville. Elle est fermée à clef. On l'enfonce avec une poutre.

Napoléon pénètre dans la ville sur un cheval blanc. La foule enthousiaste s'empare du cheval, le soulève et l'emporte avec l'Empereur. On crie : « À bas les Bourbons ! Mort aux royalistes ! Vive la liberté ! Vive l'Empereur ! » On chante la « Marseillaise » et « Veillons au salut de l'Empire ».

— Jusqu'à Grenoble j'étais aventurier, à Grenoble je suis prince ! Dans dix jours je serai aux Tuileries ! dit alors Napoléon.

Et cependant le gouvernement, épouvanté par cette marche triomphale à travers les Alpes, dépêche des armées pour lui barrer la route de Paris. Déjà le comte d'Artois, le frère du roi, a concentré des troupes à Lyon. Mais lorsque Napoléon s'approche de cette ville suivi d'une foule énorme, car des milliers de paysans et d'artisans l'accompagnent maintenant, les troupes royales refusent de défendre Lyon et fraternisent avec l'avant-garde impériale. Le comte d'Artois s'empresse de rentrer à Paris.

Le soir du 10 mars l'Empereur entre à Lyon à la lueur des torches. Comme à Grenoble, il est accueilli par un peuple en délire. Pendant les trois jours qu'il reste dans la ville, des milliers de personnes stationnent sous ses fenêtres pour crier inlassablement : « Vive l'Empereur ! Vive la Révolution ! » Une certaine nostalgie de la Révolution française est encore vivace chez beaucoup de Français et ils espèrent que Napoléon, après avoir chassé les Bourbons, deviendra une sorte d'empereur révolutionnaire.

À Mâcon, à Tournus, c'est le même enthousiasme. Cependant Napoléon se hâte d'arriver à Paris. Il vient d'apprendre que Louis XVIII a chargé Ney, un des premiers maréchaux rallié aux Bourbons, de se porter à sa rencontre avec les troupes royales. Or, Napoléon veut éviter toute effusion de sang, il se fait gloire d'arriver à Paris sans qu'un seul coup de fusil soit tiré. Ney le fougueux peut provoquer par un coup de tête le combat qu'il désire éviter à tout prix.

En effet, le maréchal Ney quitte Paris en déclarant à qui veut l'entendre qu'il va « anéantir d'un seul coup toute la bande de brigands et ramener Bonaparte dans une cage de fer comme une bête fauve ! » Mais arrivé en Franche-Comté, il apprend les dernières nouvelles : toute la France, ville après ville, fait un accueil triomphal à la bête fauve ! Il remarque aussi que le moral de l'armée est ébranlé, que les soldats n'ont pas envie de combattre celui qui fut leur empereur. Ney est troublé par tout ce qu'il apprend. Il devient très nerveux, surexcité. À Bourg une partie des troupes placées sous ses ordres lâchent pied. On lui conseille de faire appel aux Suisses. Il refuse avec indignation de recourir à la force étrangère. Alors, que faire ? Napoléon approche... Pendant qu'il est en proie à cette crise de conscience, on lui apporte un billet de Napoléon. Il le décachète d'une main tremblante. Le billet ne contient qu'une phrase : « Venez me rejoindre à Chalon, je vous recevrai comme le lendemain de la Moskova ».

Le maréchal est très ému. Il perd la tête. Il se rend compte que les Bourbons, qu'il a promis de servir, sont très impopulaires, tandis que Napoléon, qu'il a trahi, n'a jamais été aussi populaire en France qu'en

ce moment. Il passe une nuit blanche à se reposer toujours la même question : que doit-il faire ? Il se souvient de sa vie glorieuse aux côtés de l'Empereur qui l'appelait « le brave des braves »... Il se souvient aussi de Fontainebleau, de l'abdication de l'Empereur que lui, Ney, fut le premier à exiger... Or voilà que Napoléon l'invite à le rallier !

Le lendemain il convoque ses lieutenants et, après leur avoir expliqué la situation, avoue son impuissance en ces termes :

— Je ne puis pas arrêter l'eau de la mer avec les mains !

Lorsqu'il annonce à ses troupes que « la cause des Bourbons est à jamais perdue » et qu'il faut passer du côté de Napoléon, des cris prolongés de « Vive l'Empereur » lui coupent la parole. Alors Ney, éperdu, embrasse officiers et soldats. Les cocardes blanches sont arrachées pour être remplacées bientôt par des cocardes tricolores...

C'est à Auxerre, pavoisée pour la circonstance, que le maréchal Ney rejoint l'Empereur. Il le voit avancer au milieu d'un enthousiasme populaire indescriptible. Il se sent très gêné. Il se rappelle de nouveau le château de Fontainebleau, la pièce où lui et les autres maréchaux, entourant l'Empereur avec un air menaçant, avaient exigé son abdication, puis les bruits qui ont couru sur la tentative d'empoisonnement de Napoléon, enfin le départ de ce dernier pour l'île d'Elbe... Il se demande comment l'Empereur va l'accueillir. Enfin, les voilà face à face. « Le brave des braves » sent son courage l'abandonner. Il voudrait pourtant dire ce qu'il pense. Pâle, hésitant, il commence à expliquer à Napoléon qu'à Fontainebleau il n'a eu en vue que l'intérêt de la patrie. Mais Napoléon l'interrompt en souriant :

— Monsieur le maréchal, je ne me rappelle pas Fontainebleau, je ne me souviens que de la Moskova !

Puis il l'embrasse et lui demande de conduire ses troupes à Paris. Écrasé par cette marque de confiance, Ney ne sait que murmurer :

— Sire, c'est à présent que je dois mourir pour vous !

À partir de ce moment aucun obstacle ne s'oppose plus à l'arrivée de Napoléon à Paris. Dans la nuit du 19 mars, Louis XVIII s'enfuit des Tuileries et prend le chemin de la Belgique où il va se réfugier pour attendre des jours meilleurs. Le 20 mars 1815 la France n'a pas de gouvernement. Cependant vers 9 heures du soir une voiture entourée d'un millier de cavaliers s'approche du pavillon de Flore. Elle ne peut pas avancer jusqu'au perron, car la foule qui occupe déjà tous les abords des Tuileries est trop dense.

Une immense clameur s'élève de la foule : « Vive l'Empereur ! » En même temps des dizaines de bras se tendent vers la voiture dont la portière est littéralement arrachée. L'Empereur est alors enlevé, saisi, porté à bout de bras dans la cour, entraîné vers l'escalier... On a peur

qu'il ne soit étouffé ou écrasé dans la cohue frénétique de ses admirateurs. Beaucoup baisent ses vêtements au passage. Mais Napoléon, pâle, les yeux fermés, un sourire figé sur ses lèvres, se laisse porter sans dire un mot. On le voit de loin flotter au-dessus de la foule comme un fantôme. Certains ont l'impression d'assister à un grand miracle, à la résurrection d'un dieu ! Ce n'est plus seulement de l'enthousiasme, mais une sorte de dévotion qui se peint sur les visages à la vue de l'Empereur, rentrant aux Tuileries après avoir reconquis la France en trois semaines sans qu'un seul coup de fusil soit tiré. La personnalité de Napoléon est si exceptionnelle, tout ce qu'il fait sort tellement de l'ordinaire, qu'on oublie le despote qu'il fut et ses guerres interminables. On croit, on veut croire encore en lui !

Ainsi d'après sa propre prédiction : « l'Aigle a volé de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame ! »

Mais si la France est secouée par la fièvre de l'enthousiasme, l'Europe entière tremble d'effroi en apprenant que Napoléon est de nouveau à Paris.

II. – Waterloo

Le matin du 18 juin 1815 la pluie continuait à tomber, labourant de ses doigts liquides les champs de la paisible Flandre. La pluie pétrissait lentement la terre et la transformait en une mer de boue. Malgré les ténèbres qui enveloppaient encore les environs et l'averse qui ajoutait son rideau à celui de la brume, un homme, dressé sur une colline, plongeait ses regards dans l'obscurité, essayant de voir à travers la pluie ce qui se passait sur la colline opposée. De temps en temps il prêtait l'oreille, espérant percevoir un bruit qui lui permettrait de deviner ce qu'il ne voyait pas. Mais tout était silencieux, rien n'avait bougé de l'autre côté. Il fit quelques pas et vit une ombre qui s'approchait de lui. L'ombre grandit, devint une silhouette, puis un uniforme. C'était un officier.

— Sire, dit l'officier en se mettant au garde-à-vous, l'armée anglaise est toujours là, sur le plateau du Mont-Saint-Jean. Ils n'ont pas l'air de vouloir partir. Tout le monde dort dans leur camp !

— Très bien, murmure Napoléon. Ils nous ont échappé hier, ils ne nous échapperont pas aujourd'hui. Je tiens ma victoire ! On a déjà battu les Prussiens, on battra aussi les Anglais !

À pas lents, les bras croisés derrière le dos, l'Empereur revint vers la ferme du Caillou, une jolie petite maison qui se dressait sur le plateau

de la Belle-Alliance où campait l'armée française. Il n'avait pas sommeil. Un grand feu brûlait dans l'âtre. Il s'assit devant le feu pour se sécher. Il sentait une étrange lassitude. En regardant les flammes qui dansaient dans l'âtre, Napoléon se souvint de l'incendie de Moscou. C'était là qu'avaient commencé tous ses malheurs ! Et pourtant, en ce moment, il n'avait nulle envie de faire la guerre... Un sort étrange le précipitait une fois de plus vers un champ de bataille !

Napoléon se souvint de son retour de l'île d'Elbe, trois mois plus tôt. La France l'avait reçu à bras ouverts en demandant seulement plus de liberté et moins de guerres. Il avait aussitôt essayé de la satisfaire en créant un empire libéral. Il avait dit et redit : « Je suis revenu comme jadis de l'Égypte parce que la patrie était en danger. Je ne veux plus faire la guerre. Il faut oublier que nous avons été les maîtres du monde... Maintenant, je n'ai plus en vue que l'affermissement de la France et sa tranquillité, la liberté d'esprit, car les princes sont les premiers serviteurs de l'État ! » Le monde entier aurait dû comprendre qu'il ne voulait plus redevenir le despote des dernières années, qu'il acceptait d'être un souverain au pouvoir limité par une constitution libérale(23). Alors pourquoi cette guerre ?... Est-ce lui qui en avait besoin ?

L'Empereur se leva et arpenta nerveusement la pièce. Il s'arrêta devant la fenêtre. Là-bas, de l'autre côté du vallon, sur un plateau voisin du village de Waterloo, à quelques kilomètres de Bruxelles, se trouvait une armée anglaise... Pourquoi ? N'avait-il pas écrit à tous les souverains de l'Europe, réunis en congrès à Vienne, pour leur faire part de ses intentions pacifiques ?... Ils n'ont pas daigné lui répondre... Mais ils ont déclaré à la face du monde que « Napoléon s'est placé hors des relations civiles et sociales et que, comme ennemi et perturbateur du repos du monde, il est livré à la vindicte publique »... Et non seulement lui, car la France était aussi mise hors-la-loi pour l'avoir rétabli sur le trône ! C'était une déclaration de guerre. Devait-il assister à une nouvelle invasion de la France ? Alors, pour prévenir l'arrivée des autres armées, il s'était décidé à agir vite et frapper les forces alliées qui se trouvaient près de la frontière, en Belgique, c'est-à-dire les Anglais et les Prussiens. C'étaient eux qui cherchaient cette guerre dont il n'avait nul besoin !

Il revint vers l'âtre et se rassit devant le feu. Il pensa à la campagne qui venait de commencer. Son plan était bon : foncer par la vallée de la Sambre, entre l'armée anglaise de Wellington et l'armée prussienne de Blücher, rejeter Wellington sur Bruxelles et Blücher sur Namur, puis les battre séparément. Il y a deux jours, il avait déjà réussi à battre Blücher à Ligny. Malheureusement Ney, qu'il avait chargé de tomber sur les arrières de l'ennemi, était resté immobile, permettant ainsi aux Prussiens de se replier sans que leur armée soit anéantie.

Alors, pour rattraper Blücher et, surtout, pour l'empêcher de se joindre aux Anglais, il avait lancé sur ses troupes Grouchy avec 36 000 hommes.

Il faudrait que Grouchy parvienne à arrêter les Prussiens. Il faudrait battre les Anglais aujourd'hui même, tant qu'ils sont seuls ! On avait manqué de le faire la veille mais Wellington avait reculé rapidement en apprenant la défaite de Blücher à Ligny et Ney – encore Ney ! – malgré les ordres reçus, ne s'était pas empressé de lui couper la retraite. L'orage et la pluie torrentielle retardaient, d'autre part, les mouvements de troupes. On avait, cependant, talonné les Anglais jusqu'ici. La nuit et la brume firent remettre la bataille au lendemain.

L'Empereur tourna la tête vers la fenêtre et remarqua que le ciel était gris. Le jour se levait. – « Il faut donner l'ordre de commencer l'attaque à neuf heures », pensa-t-il en se dirigeant vers la porte.

La pluie avait cessé, mais la boue était telle qu'il était impossible de faire manœuvrer les pièces de canon. Drouot, qui commandait l'artillerie, conseilla d'attendre midi. Cette attente irritait Napoléon. Sentait-il que chaque heure de retard était une heure de gagnée pour Blücher qui cherchait à rallier Wellington ? Pourtant il espérait que Grouchy, débordant la retraite prussienne, viendrait bientôt se joindre à l'armée française. Enfin on vint l'avertir que bientôt les pièces seraient en état de manœuvrer.

Napoléon regarda le ciel. Le soleil brillait au-dessus de sa tête. Il se demanda si c'était le « soleil d'Austerlitz ». Il monta à cheval et passa en revue ses troupes. On n'avait, peut-être, jamais crié aussi fort « Vive l'Empereur ! » qu'en ce moment-là. L'enthousiasme des soldats ressemblait à du délire. Il était d'autant plus remarquable qu'à mille pas de là on distinguait la ligne rouge formée par les uniformes de l'armée anglaise. Une des plus célèbres batailles de l'histoire allait commencer.

À onze heures et demie on entend le premier coup de canon, suivi bientôt de beaucoup d'autres. L'Empereur fait canonner le centre ennemi, puis il donne l'ordre à Ney de passer à l'attaque. Mais il est déjà près de deux heures. On a perdu une demi-journée à cause de la pluie. C'est du temps précieux qui va influencer sur le sort de la bataille car à quelques kilomètres de là les Prussiens volent déjà au secours des Anglais. Mais que fait donc Grouchy ?... Napoléon lui expédie une nouvelle dépêche, le pressant de marcher droit sur le champ de bataille sans perdre une seconde.

Solidement installés sur le plateau du Mont-Saint-Jean, les Anglais sont fermement décidés à tenir jusqu'à l'arrivée des Prussiens. Wellington(24), leur général, pense même que si par chance Blücher

arrivait avant Grouchy, il y aurait alors une possibilité de prendre les Français entre deux feux et de les écraser. Ainsi, derrière la menace d'une défaite qui le hante depuis deux jours, Wellington entrevoit-il la promesse d'une victoire...

Pour monter sur le plateau occupé par les Anglais, il faut traverser un vallon défendu par des avant-postes, puis escalader une pente glissante. L'entreprise est des plus difficiles et les Anglais se défendent fort bien. Les avant-postes, surtout le château d'Hougoumont, semblent imprenables. Quatre divisions d'infanterie tentent de traverser le vallon. Il y a beaucoup de morts. Cependant quelques colonnes parviennent à gravir les pentes du plateau. Il suffirait de se maintenir encore quelques minutes sur le plateau pour que les réserves aient le temps de l'escalader à leur tour. Mais les Anglais sentent le danger qui les menace. Ils s'empressent de contre-attaquer avec leur cavalerie et rejettent les Français dans le ravin.

Après un temps d'accalmie, une seconde attaque est lancée contre le plateau. Nouvel échec ! Or chaque minute qui passe rapproche les Prussiens du champ de bataille. Que fait donc Grouchy avec ses troupes ? L'Empereur scrute l'horizon. Mais en vain. Peut-être Grouchy est-il parvenu à arrêter enfin Blücher ?

Le maréchal Ney réussit non sans peine à enlever la ferme de La Haie-Sainte, avant-poste redoutable des Anglais. Il en est si content qu'il s'imagine alors qu'avec des charges de cavalerie lancées avec fougue contre le plateau du Mont-Saint-Jean on pourrait en faire déloger l'ennemi. Sans demander l'avis de l'Empereur, il prend tout à coup la direction de la bataille, forme en hâte cinq mille cavaliers en escadrons et les conduit à l'attaque. Peut-être veut-il se faire pardonner son immobilisme de la veille par une action d'éclat ?...

Le choc est terrible. Les Français s'accrochent au rebord du plateau. Mais la vague est bientôt brisée... elle retombe dans le ravin. Alors une nouvelle vague se soulève, plus grande, plus furieuse... Elle se lance à l'assaut, escalade les pentes et déferle sur le plateau !

En voyant les cuirassiers français qui galopent déjà sur le plateau, enfonçant les lignes ennemies et s'emparant des canons, les généraux qui entourent Napoléon crient « Victoire ! » Mais l'Empereur est mécontent de voir sa plus belle cavalerie lancée à l'attaque sans qu'il en ait donné l'ordre.

— Mouvement prématuré qui pourra avoir des résultats funestes, dit-il à Soult d'un air soucieux.

Cependant pour soutenir Ney qui réclame des renforts Napoléon lui envoie les 3 000 cuirassiers de Kellermann.

Adossé à un gros orme planté sur le bord de la route de Bruxelles, Wellington regarde calmement les attaques successives des Français et jette des troupes fraîches dans la bataille pour les refouler. Cependant,

comme les attaques deviennent de plus en plus fougueuses et ne cessent d'enfoncer les lignes anglaises, Wellington commence à perdre son flegme. Des officiers accourent pour lui exposer la gravité de la situation. Soudain il remarque que le centre des lignes anglaises est presque enfoncé.

— Il faut que la nuit ou les Prussiens arrivent ! dit-il en regardant sa montre.

Il n'est que cinq heures. Il envoie alors aux Prussiens ce message : « Si votre armée ne continue pas sa marche et n'attaque tout de suite, la bataille est perdue. » Quant aux officiers qui lui demandent des ordres, Wellington leur répond :

— Il n'y a pas d'autres ordres que de tenir jusqu'au dernier homme !

Le moment est critique. Wellington place tout son espoir dans l'arrivée rapide des Prussiens. Mais le moment est aussi critique pour les Français car les forces de la cavalerie française s'épuisent enfin. Une sorte de rage s'est emparée de cette belle cavalerie qui fonce sans arrêt sur l'ennemi et, vague après vague, tombe, fauchée par le feu des Anglais, décidés à résister jusqu'au bout.

Ney demande des troupes fraîches à l'Empereur.

— Des troupes ! s'écrie Napoléon. Où voulez-vous que j'en prenne ? Voulez-vous que j'en fasse ?

Il est vrai qu'il a encore huit bataillons de la vieille Garde et six bataillons de la moyenne Garde. Des historiens anglais diront plus tard que si Napoléon avait donné à cet instant la moitié de ses troupes à Ney ce dernier aurait réussi à chasser les Anglais du plateau du Mont-Saint-Jean. Or l'Empereur n'envoie pas de renforts à Ney à cet instant critique, pour la simple raison que le corps prussien de Bülow qui précède l'armée de Blücher vient de l'attaquer par derrière. Il faut donc lutter sur deux fronts. Ce n'est qu'après avoir refoulé les troupes de Bülow que Napoléon donne l'ordre de l'attaque générale du Mont-Saint-Jean. Mais on a perdu une demi-heure précieuse pendant laquelle Wellington a eu le temps de se ressaisir et de reformer ses lignes.

Soudain on entend le bruit d'une canonnade lointaine. L'Empereur scrute l'horizon pour voir si ce sont les troupes de Grouchy qui arrivent enfin à son aide. Il lui semble voir en effet des troupes qui avancent. Ce ne sont pas celles de Grouchy. Il devine que c'est Blücher qui accourt pour sauver les Anglais. Cependant, afin de donner du courage aux soldats, il ordonne à ses officiers d'ordonnance de parcourir les lignes en criant : « Voilà Grouchy, nous sommes sauvés ! »

— Vive l'Empereur ! crie-t-on de toutes parts.

L'Empereur se souvient de Desaix qui en arrivant au bon moment sur le champ de bataille avec des renforts avait assuré la victoire de

Marengo. Hélas ! Grouchy n'est pas Desaix.

Il ne reste plus qu'une chance pour ne pas perdre la bataille. C'est d'enlever le plateau du Mont-Saint-Jean avant l'arrivée de l'armée de Blücher. Il est sept heures. La nuit ne tombera sur le champ de bataille que dans deux heures. Le sort de l'Empire va donc se jouer pendant ces deux heures fatidiques.

Très calme, Napoléon se place lui-même à la tête de sa vieille Garde et marche d'un pas résolu vers le funeste plateau. Tous les généraux sont aussi en tête, exposés les premiers aux coups. Le maréchal Ney qui a eu son cinquième cheval tué sous lui marche comme les autres, l'épée au clair.

De plus en plus inquiet, Wellington voit la Garde s'approcher du plateau. Il n'a plus de réserves. Mais du haut du plateau il voit aussi les Prussiens qui volent à son secours. Il faut donc tenir une demi-heure encore jusqu'à leur arrivée, sinon la bataille est perdue. Il réitère son ordre de « tenir jusqu'au dernier homme ». Il a imaginé, d'ailleurs, une ruse de guerre, qui lui permettra d'arrêter l'ennemi et de gagner du temps. Il ordonne à 2 000 fusiliers anglais de se coucher dans les blés et les seigles et d'attendre, ainsi dissimulés, l'approche des Français.

En effet, lorsque deux bataillons français parviennent jusqu'à la crête du Mont-Saint-Jean, un mur d'uniformes rouges se dresse soudain devant eux, à vingt pas à peine. Les Anglais viennent de se lever d'un bond et tirent à bout portant, foudroyant ainsi la moitié des assaillants. Les Français s'efforcent de reformer leurs rangs, mais les Anglais tirent toujours, puis courent tête baissée, chargeant à la baïonnette pour rejeter les Français jusqu'au fond du ravin.

Alors un grand cri s'élève :

— La Garde recule !

L'Empereur, à la tête de deux bataillons, essaie d'arrêter les soldats qui reculent et de les ramener à l'assaut. Mais à cet instant l'armée de Blücher arrive enfin sur le champ de bataille et fonce sur les Français. La partie devient par trop inégale.

En voyant des Prussiens au lieu des troupes du maréchal Grouchy qu'on leur avait promises, les soldats perdent la tête.

— Sauve qui peut ! Nous sommes trahis ! crient-ils en rompant les rangs pour fuir.

Wellington profite de ce désarroi. Il s'avance vers le bord du plateau agite son chapeau en l'air. C'est le signal. Aussitôt tout ce qui reste de l'armée anglaise se rue sur les Français en déroute.

Méconnaissable, la face noire de poudre, l'uniforme en lambeaux, Ney, « le brave des braves », fait des efforts désespérés pour barrer la route aux fuyards en les adjurant de reprendre leur formation de combat. Mais en voyant que tous ses efforts sont vains, il est saisi

d'une crise de folie, il cherche la mort en criant : « Venez voir comment meurt un maréchal de France(25) ! »

Ainsi, c'est la débâcle ! Fantassins, cavaliers, artilleurs se sauvent pêle-mêle, se heurtant, s'écrasent sans rien voir ni entendre, fuyant devant les escadrons prussiens et anglais qui les sabrent sans pitié en hurlant : « pas de quartier ! »

Jamais Napoléon, n'avait vu ses soldats fuir un champ de bataille, emportés par la panique. Mais sa vieille Garde lui est fidèle jusqu'au bout. Les vieux grognards sentent que l'heure est venue de mourir pour leur Empereur. Formée en carrés, la Garde attend de pied ferme l'attaque d'un ennemi trente fois plus nombreux. Napoléon veut mourir avec ses grognards sur le champ de bataille. Il fait avancer son cheval pour entrer dans un carré mais tous ses généraux l'entourent aussitôt et lui barrent le passage.

— Que faites-vous ? crient-ils en arrêtant son cheval.

Ne sont-ils pas déjà assez heureux d'avoir la victoire !

Cependant l'ennemi encercle rapidement les carrés de la Garde impériale et les mitraille de tous les côtés. Cinq des six carrés sont successivement détruits. Il reste un seul, « le dernier carré » comme on le dira plus tard, celui du général Cambronne. Il fait déjà presque nuit.

— Rendez-vous ! Rendez-vous ! crient les Anglais, surpris par cette fière et farouche résistance.

Cambronne lance un juron et ajoute :

— La Garde meurt et ne se rend pas !

Puis, blessé par une balle en plein front, il tombe à la renverse.

Comme un sanglier entouré par la meute, la vieille Garde se défend jusqu'au bout en criant :

— Vive l'Empereur !



SAINTE-HÉLÈNE



LES CÔTES FRANÇAISES se dessinent vaguement à travers la brume matinale. Mais l'homme qui les regarde, debout sur la poupe d'un vaisseau, reconnaît bien leurs contours. Il n'arrive pas à en détacher les yeux. Et lorsqu'il perd enfin de vue ces côtes qu'il ne reverra plus jamais, un profond soupir s'échappe de ses lèvres.

— Adieu, terre des braves ! murmure-t-il. – Adieu, chère France ! Quelques traîtres de moins et tu serais encore la grande nation, la maîtresse du monde !

Il regarde par-dessus la nappe bleue de l'Océan et il lui semble voir derrière les vagues et la brume ce qui se trouve loin, très loin à l'intérieur des terres. Il voit par la pensée Paris dont il a voulu faire la capitale du monde...

Il se voit lui-même à Paris après la bataille de Waterloo, cette horrible bataille qu'il aurait dû gagner... mais le sort en avait décidé autrement. Il se voit au palais de l'Élysée. Sous ses fenêtres des groupes se forment. De petites gens, des ouvriers, des militaires, des gamins... Ils l'acclament, demandent à le voir et lui crient : « Ne nous abandonnez pas ! » Ainsi le peuple est avec lui. On lui pardonne déjà Waterloo.

Cependant Fouché, « le coquin le plus hardi et le plus adroit », est là. Il intrigue dans l'ombre. Comme jadis Talleyrand avait réuni le Sénat après la Campagne de France pour le faire abdiquer, Fouché réunit illégalement la Chambre des représentants avec le même dessein. Une bande de traîtres provoque son abdication et l'éloigne de Paris. Pendant que les troupes, mécontentes de son départ, crient « Vive l'Empereur ! » on laisse entrer de nouveau les étrangers en France... Oui, la nation le préfère aux Bourbons, mais les Bourbons ne font pas peur aux étrangers(26). Il doit partir car il est – qu'il le veuille

ou non – la source de la guerre, or la nation est lasse de combattre, elle aspire depuis longtemps à la paix... Partir, mais pour où ?

Napoléon regarde les vagues qui roulent sous la poupe du vaisseau. Quelques flots s'élèvent plus haut que les autres en mouillant les lettres inscrites sur la poupe : NORTHUMBERLAND. Ainsi, il est prisonnier sur un navire anglais qui l'emporte vers une île rocheuse, au large des côtes africaines ! Cependant, c'est un vaisseau pour les États-Unis qu'il avait cherché à Rochefort, songeant à s'établir en Amérique pour y mener l'existence d'un explorateur. Mais le perfide Fouché s'était empressé d'alerter la croisière anglaise afin qu'elle surveille les côtes. Il avait alors demandé l'hospitalité au régent d'Angleterre et était monté librement sur le vaisseau anglais le « Bellérophon » dont le capitaine s'était offert à le transporter dans son pays. Mais lorsqu'on était arrivé en rade de Plymouth, le gouvernement britannique, au lieu de lui accorder l'hospitalité promise ou du moins non refusée à Rochefort, lui déclara brutalement qu'il serait déporté à Sainte-Hélène. Il eut beau protester contre cette perfidie et un acte arbitraire qui ne reposait sur aucune base juridique, on le tint prisonnier pendant dix jours à Plymouth. On lui confisqua même ses malles et son argent comme à un criminel de droit commun. Enfin, on l'embarqua sur le « Northumberland ».

Il s'y trouve maintenant... Et maintenant les Anglais cherchent à l'humilier. Ainsi ne l'appelle-t-on plus que « général Bonaparte », lui qui avait gouverné l'Europe, y avait fait huit rois dont plusieurs conservent encore ce titre, qui avait été, enfin, plus de dix ans Empereur des Français, reconnu par l'Europe entière y compris l'Angleterre !... Le début est prometteur ! Qu'est-ce qui l'attend donc à Sainte-Hélène ?

À pas lents l'Empereur déchu quitte le pont et redescend dans sa cabine. Il y retrouve quelques fidèles compagnons de son infortune : le grand-maréchal Bertrand, les généraux Gourgaud et de Montholon, le comte de Las Cases et le valet de chambre Marchand. Ils ont reçu non sans peine le droit de le suivre dans son exil.

La traversée dure soixante-dix jours. Enfin le 15 octobre 1816 le « Northumberland » jette l'ancre devant Sainte-Hélène. Napoléon et ses compagnons montent sur le pont pour voir à quoi ressemble cette île. Ils voient alors un énorme rocher de basalte noir aux flancs abrupts et déchiquetés, débris d'un volcan éteint, qui émerge des eaux. Ses crêtes sont hérissées de canons. Le spectacle n'a rien de réjouissant, il est vraiment lugubre. On ne pouvait pas mieux choisir pour exiler un ennemi abhorré.

— Ce n'est pas un joli séjour ! dit calmement Napoléon en

descendant dans le canot qui doit l'amener vers le rivage.

Une fois sur la terre ferme, il constate que Sainte-Hélène est encore plus désagréable à l'intérieur que de l'extérieur.

Comme on n'a pas encore préparé la maison qu'il doit occuper, il passe d'abord deux mois à Briars, dans un logement qui n'a qu'une seule pièce. Pas de meubles. Il faut improviser un lit. Le valet de chambre couche par terre. Pas de nappe sur la table. Le déjeuner est le reste du dîner de la veille. On manque même de casseroles, introuvables dans l'île. Napoléon s'indigne :

— Quel infâme traitement ils nous ont réservé !... Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils me l'imposer ! Je suis entré vainqueur dans leurs capitales, si j'y eusse apporté les mêmes sentiments que seraient-ils devenus ?

Enfin la demeure qu'on lui destine est prête. Elle se trouve à Longwood, dans la partie supérieure de l'île, sur un plateau dénudé, battu par les vents, recouvert le plus souvent par le brouillard. Il s'agit d'une ancienne étable aménagée tant bien que mal pour devenir la résidence de celui qui a vécu aux Tuileries. C'est là qu'il va vivre les six dernières années de sa vie.

La maison de Longwood est petite, mal éclairée par d'étroites fenêtres, inconmode à beaucoup d'égards. Napoléon a deux petites pièces contiguës : son cabinet et sa chambre à coucher. Le cabinet est garni de souvenirs : le médaillon de Madame Letizia, sa mère, deux portraits et un buste du Roi de Rome, une miniature de Joséphine et un portrait de Marie-Louise. La chambre est meublée d'un vieux canapé et du petit lit de camp où il avait couché avant les batailles de Marengo et d'Austerlitz.

Les journées sont chaudes, les soirées humides. Le soleil dévorant des tropiques, les vents alizés et les pluies diluviennes accablent le rocher de Sainte-Hélène. Toujours la même saison, saison éternelle qui n'est ni le printemps, ni l'été, ni l'automne, ni l'hiver. Napoléon se plaint vite du climat qui altère sa santé. Ses compagnons d'exil en souffrent aussi.

Pour occuper ses loisirs, Napoléon dicte au comte de Las Cases l'histoire de ses campagnes, commente les événements dont il fut le témoins ou le héros, raconte ses souvenirs sur les hommes qu'il a connus et fait part de ses opinions sur toutes sortes de choses. Il se juge lui-même et avoue parfois ses erreurs. Mais il se trouve presque toujours des excuses et interprète les faits de telle manière que le beau rôle lui revient en fin de compte : ou il est un héros ou il est la victime de ses ennemis. À travers ces Mémoires qu'il dicte avec l'art d'un grand écrivain et qui seront publiées plus tard sous le titre de « Mémorial de Sainte-Hélène », Napoléon bâtit déjà sa légende, l'émouvante et glorieuse légende, qui arrachera des larmes même à ses

ennemis(27).

En avril 1816, le nouveau gouverneur de Sainte-Hélène, Hudson-Lowe, arrive dans l'île. Cet homme, qu'on critiquera souvent plus tard parce qu'il fut le geôlier de Napoléon, a reçu de la part des personnes qui détestent l'Empereur en particulier et les Français en général, des instructions fort strictes quant à la manière de se comporter envers le dangereux captif et ses compagnons. Il ne faut surtout pas que Napoléon puisse s'évader comme il l'a fait déjà en quittant l'île d'Elbe.

Hudson-Lowe est quelque peu affolé. Quelle lourde responsabilité ! Surveiller nuit et jour celui que dans son pays on appelle « l'ogre corse » ou « le fils chéri du diable ». Hudson-Lowe devient aussitôt un geôlier mesquin et tyrannique. Son compatriote, le général Wellington, l'a caractérisé en ces termes : « Il manque d'éducation et de jugement. C'est un sot. »

Hudson-Lowe prend donc des mesures draconiennes pour empêcher l'évasion de « l'ogre corse ». Un régiment garde désormais l'enceinte de la propriété. Le nombre de batteries est doublé. À chaque pas, Napoléon se heurte à une sentinelle. S'il veut faire une promenade à cheval, un officier anglais l'accompagne obligatoirement.

Hudson-Lowe passe son temps à imaginer mille petites mesures odieuses et mesquines, toutes sortes de tracasseries pour ennuyer les habitants de la maison de Longwood. Il cherche à détacher de l'Empereur ses compagnons les plus fidèles. Ainsi parvient-il à faire quitter l'île au comte de Las Cases à cause d'une lettre écrite à Lucien Bonaparte et persécute-t-il le docteur O'Meara jusqu'à ce que celui-ci se décide à rentrer en Europe. Le général Gourgaud sera aussi obligé de partir pour diverses raisons.

Les compagnons de l'ex-Empereur s'entendent, d'ailleurs, mal entre eux. Déprimés par le climat et l'ennui, obligés de vivre ensemble ils en arrivent vite à se détester. Leurs petites querelles ne font qu'augmenter la douleur de Napoléon qui est déjà suffisamment agacé par les tracasseries humiliantes du gouverneur de l'île.

Il n'y a pas que les hommes présents qui le font souffrir. Parfois, debout sur un rocher, face à l'Océan, il pense aux absents, aux êtres chers dont il est sans nouvelles. Il scrute l'horizon de cette mer grise et plane comme un miroir d'acier et s' imagine que la voie de l'horizon le rapproche un peu plus des siens. Il voudrait tant savoir ce que devient son fils, comment il grandit, à qui il ressemble. Il sait seulement que le Roi de Rome a été amené en Autriche et qu'il vit au château de Schönbrunn, près de Vienne. On l'appelle désormais le duc de Reichstadt. Il devine, cependant, que la cour d'Autriche fait l'impossible pour effacer de la mémoire du garçon tout souvenir de son père.

Il est très peiné d'apprendre que Marie-Louise ne veut plus savoir

qu'elle est la femme de Napoléon et mène une vie joyeuse et insouciante à Parme.

Il est aussi très affecté par le refus qu'on oppose sans cesse à sa mère, maman Letizia, qui voudrait le rejoindre à Sainte-Hélène. On lui avait pourtant permis de venir dans l'île d'Elbe. La présence de sa mère à Longwood eût été d'un grand réconfort pour lui. Ses frères et ses sœurs ne peuvent pas non plus le visiter. D'ailleurs, personne n'a le droit de le visiter.

Il sait qu'on attend sa mort avec impatience, que les monarques de l'Europe entière tremblent à la seule pensée qu'il puisse revenir car ces monarques n'ignorent pas que sa seule apparition suffirait à faire courir les foules à sa rencontre en criant « vive l'Empereur ! » Il se console un peu en pensant qu'on le regrette déjà parce qu'après son départ les peuples de l'Europe ne sont pas devenus plus libres qu'autrefois. Il sait bien, d'autre part, une chose : les années qu'il passe sur le rocher de Sainte-Hélène lui offrent une auréole de martyr, beaucoup plus belle que la couronne impériale du conquérant. Désormais dans l'imagination des peuples il ne sera plus un tyran mais une sorte de Prométhée.

Pour s'arracher à ses tristes pensées et se distraire un peu, l'Empereur imagine d'agrandir les jardins qu'il a sous ses fenêtres. Le voilà jardinier, habillé en fermier, une bêche à la main. Il veut élever un mur de gazon pour préserver la maison des vents alizés...

Il a aussi des distractions beaucoup moins sérieuses. Balcombe, le propriétaire des « Briars » (les Ronces), a deux petites filles, Betzy et Jenny. Napoléon, qui aime les enfants, les invite à jouer avec lui. Les fillettes qui ne se doutent pas que cet homme est « l'ogre corse » qui avait dévoré presque tous les pays de l'Europe, jouent avec lui comme avec un petit ami de leur âge. Alors Napoléon court, rit, fait mille espiègleries, joue à colin-maillard⁽²⁸⁾.

Mais les années passent et l'Empereur sent qu'il dépérit. Aux souffrances morales, aux privations matérielles et à la rigueur du climat s'ajoute maintenant un mal nouveau. Il ressent dans le côté droit des douleurs qu'il compare à « des coups de rasoir ». Il devine que c'est le même mal qui avait emporté son père, Charles Bonaparte, une tumeur cancéreuse à l'estomac.

Sentant sa fin toute proche, il rédige alors son testament. Il n'oublie pas ses amis et ses fidèles, il pardonne à ceux qui l'avaient trahi, comme Marmont et Talleyrand, mais il pense surtout à son fils auquel il lègue plusieurs objets.

Quant au lieu de sa sépulture, il émet ce souhait :

— Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.

Le 3 mai 1821 le délire commence. L'Empereur est très agité,

brûlant de fièvre, en proie à de vives souffrances. Il divague, parle de ses batailles, de ses plus anciens camarades. On l'entend crier tout à coup :

— Desaix ! Ah ! la victoire se décide ! Allez, courez pressez la charge ! En avant ! Nous les tenons !

Le lendemain un terrible ouragan des tropiques se déchaîne sur l'île. Montholon est de garde auprès de l'Empereur qui murmure des paroles incompréhensibles. Soudain Napoléon s'écrie :

— France !... Armée !...

Il se redresse et se lance hors du lit. Montholon veut le retenir. L'Empereur l'étreint avec une force extraordinaire comme s'il avait un ennemi à combattre et tous les deux roulent par terre. Marchand entend le bruit qu'ils font en tombant, de la pièce voisine où il se trouve à ce moment. Il accourt aussitôt et dégage Montholon de l'emprise qui l'étouffe. Puis, ensemble, ils remettent Napoléon dans son lit. L'Empereur reste couché immobile toute la journée. Son visage seul révèle qu'il lutte encore contre la mort.

Vers le soir du 5 mai l'ouragan se calme. Le soleil des tropiques se couche majestueusement au bout de l'Océan. À ce moment précis, les yeux grands ouverts, Napoléon exhale son dernier soupir.

Il est couché sur le lit de camp d'Austerlitz. On le recouvre du manteau bleu qu'il avait porté à la bataille de Marengo. Son visage, très calme, pour ainsi dire lavé de toutes ses douleurs morales et physiques, a étrangement rajeuni et ressemble à celui du Premier Consul Napoléon Bonaparte.

On l'enterre dans la vallée du Géranium, près de la source au pied des trois saules pleureurs où il aimait s'asseoir pendant ses promenades. La tombe n'aura pas d'inscription funéraire. Les Français veulent inscrire : « Napoléon », Hudson-Lowe : « Bonaparte ». Ils n'arrivent pas à s'entendre.

Le monde entier apprend avec une émotion profonde la mort de l'homme dont la vie ne peut se comparer à aucune autre vie enregistrée jusqu'ici par l'histoire. Les uns l'adorent, les autres le haïssent, personne ne peut rester indifférent.

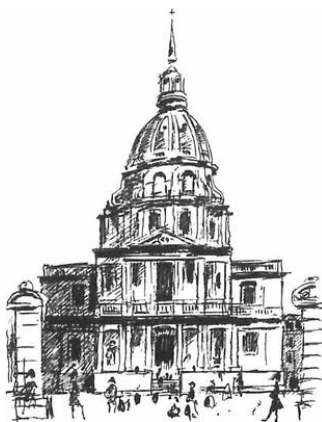
Beaucoup de ses anciens ennemis se mettent à chanter ses louanges. Les peuples oublient le despote militaire, les milliers de morts qui jonchèrent les champs de bataille un peu partout en Europe, pour ne retenir que l'image du héros épique et du martyr enchaîné au rocher de Sainte-Hélène.

Vingt ans plus tard le vœu de Napoléon – « je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine » – est exaucé. Le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe, se rend à Sainte-Hélène pour

chercher les restes du grand Empereur afin de les transporter à Paris. Le 15 décembre 1840 une foule immense suit avec recueillement le catafalque qui descend les Champs-Élysées, de l'Arc de triomphe jusqu'aux Invalides où le roi en personne accueille les cendres de Napoléon en déclarant :

— Je les reçois au nom de la France !

Ces cendres reposent jusqu'à nos jours et reposeront sans doute toujours sous le dôme des Invalides, à Paris, dans un sarcophage en porphyre. On vient visiter cet endroit de tous les coins du monde car il n'y a pas de pays au monde où l'évocation de l'épopée napoléonienne ne soulève l'enthousiasme et l'admiration des hommes.



1 Lire le récit passionnant de la jeunesse de Bonaparte dans « La Jeunesse de Bonaparte » du même auteur, Collection « Histoire et Documents » (F. Nathan éditeur).

2 Les *Jacobins*, membres d'une association politique sous la Révolution, furent des révolutionnaires très exaltés. On ferma leur club en 1794.

3 La *Convention Nationale* gouverna la France de 1792 à 1795. Le *Directoire* lui succéda de 1795 à 1799 et fut remplacé par le *Consulat* après le coup d'État du 18 Brumaire qui porta Bonaparte au pouvoir.

4 Les *Chouans* étaient les insurgés royalistes de Bretagne et de Vendée sous la Révolution. On appelait alors *Émigrés* les nobles qui avaient fui à l'étranger sous la Révolution et tentaient, surtout avec l'aide de l'Angleterre, de restaurer la monarchie en France.

5 *Robespierre* (1758-1794) : avocat, jacobin, il dirigea le gouvernement révolutionnaire à partir de décembre 1793 et fit régner la terreur dans tout le pays. Après avoir envoyé de nombreuses personnes à la guillotine, il périt lui-même sur l'échafaud.

6 Nom de plusieurs familles princières françaises. Une des branches de la maison des Bourbons parvint au trône avec Henri IV en 1589 et elle gouverna la France jusqu'à la mort de Louis XVI en 1793. À la chute de l'Empire le frère de ce dernier deviendra roi de France sous le nom de Louis XVIII.

7 *Les Bleus* : nom que l'on donna sous la Révolution aux soldats de la République parce que l'habit qu'ils portaient était bleu.

8 La France a eu trois dynasties de rois : Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens. Napoléon I^{er} rêvait d'en fonder une quatrième. Cependant son fils ne régnera jamais. Son neveu, le fils de Louis Bonaparte et d'Hortense de Beauharnais, la fille de Joséphine, régnera de 1852 à 1870 sous le nom de Napoléon III.

9 *Camérier* : officier de la chambre du pape.

10 *Petit Caporal* : surnom familial que les soldats donnaient à Napoléon.

11 Ancienne capitale de la Russie. Aujourd'hui la ville s'appelle Leningrad.

12 *Cosaques* : le meilleurs corps de cavalerie russe.

13 D'après plusieurs historiens, tout en étant au courant d'un complot ourdi pour obliger son père dément à abdiquer, Alexandre ne savait pas que les officiers qui se proposaient d'exiger cette abdication avaient l'intention de le tuer dans son lit.

14 *Frédéric II, le Grand* (1712-1786) : roi de Prusse, un des plus grands capitaines des temps modernes. Il a fait de la Prusse un état puissant, devenant ainsi le père du militarisme allemand.

15 Pendant la Révolution française, les pays voisins de la France, où régnaient des monarques, eurent peur des idées républicaines et envoyèrent leurs armées pour remettre Louis XVI sur le trône. Mais l'invasion étrangère fut refoulée. En 1792, à Valmy, un village de la Marne, les Prussiens subirent une cuisante défaite.

16 *Tilsitt* : ville de l'ancienne Prusse Orientale, aujourd'hui Sovjetsk en U. R. S. S.

17 *États généraux* : assemblée de l'Ancien Régime où siégeaient les représentants du clergé, de la noblesse et du tiers état.

18 Hortense est la fille que Joséphine avait eue de son premier mariage avec le vicomte de Beauharnais.

19 *Habsbourg* : famille princière allemande dont les membres portèrent le titre d'empereur du Saint Empire romain germanique jusqu'à 1806. C'est la dynastie des souverains d'Autriche.

20 Ses frères : *Joseph* a été successivement roi de Naples et d'Espagne ; *Louis* – roi de Hollande ; *Jérôme* – roi de Westphalie. Ses sœurs : *Caroline* – reine de Naples ; *Elisa* – grande-duchesse de Toscane ; *Pauline* – princesse Borghèse.

21 *Louis XVIII*, petit-fils de Louis XV. Il porta d'abord le titre de comte de Provence. En 1790 il s'était enfui en Belgique pour prendre la tête des émigrés royalistes. Sous l'Empire il erra à travers l'Europe, évitant Napoléon. En 1814, après l'abdication de ce dernier, il revint à Paris où Talleyrand venait de lui préparer le chemin vers le trône. Obèse, goutteux, manquant de fermeté, il ne ressemblait en rien à Napoléon et perdait tout à la comparaison.

22 Les villes citées dans ce récit se trouvent dans les Alpes françaises, le long d'une route qu'on appelle aujourd'hui la « Route Napoléon » (N 85).

23 En mai 1815, par l'*Acte additionnel*, Napoléon ajouta plusieurs articles aux Constitutions de l'Empire pour rassurer les libéraux. Le pouvoir législatif y est partagé entre le souverain et deux Chambres. La liberté de presse y est enfin reconnue.

24 *Wellington* (1769-1852), général anglais qui combattit avec habileté et souvent avec succès les troupes françaises au Portugal et en Espagne de 1808 à 1813. La bataille de Waterloo le rendra très populaire dans son pays. Son inflexible volonté, sa personnalité froide et hautaine et sa force corporelle lui valent le surnom de « Duc de fer ». Il sera premier ministre de 1828 à 1830 mais aura fort peu de succès en tant qu'homme politique.

25 Ney savait qu'une défaite de Napoléon signifiait le retour des Bourbons en France ; or les Bourbons ne lui pardonneront jamais d'être repassé du côté de l'Empereur. En effet, Ney sera inculpé de trahison par les royalistes après le retour de Louis XVIII et fusillé malgré les services rendus à la patrie.

26 Lors de la seconde abdication de Napoléon, les Chambres proclament son fils, le Roi de Rome, empereur sous le nom de Napoléon II (le 23 juin 1815). Mais les Alliés ne reconnaissent point le nouvel empereur et demandent le retour de Louis XVIII. En 1851 les Bonaparte reprendront le pouvoir avec Napoléon III, un neveu de Napoléon.

27 Le personnage légendaire de Napoléon inspira les écrivains de tous les pays, même ceux auxquels il fit la guerre : Allemagne, Angleterre, Italie etc. Dans une thèse soutenue à la Sorbonne en 1959 sur « Napoléon dans la littérature russe », l'auteur de ce livre démontre que malgré la campagne de Russie, Napoléon devint très populaire dans ce pays et fut chanté par de nombreux poètes russes pendant presque tout le XIX^e siècle.

28 Beaucoup plus tard, Betzy, devenue vieille, se souviendra encore de Napoléon comme d'un grand enfant qui l'amusait beaucoup !